

Pour la Fraternité franco-italienne

Mgr Clément Tournier

UN VOYAGE EN FRIOUL

Paysages - Histoire - Langue



NOUVELLES EDITIONS LATINES

Nihil obstat:
Toulouse, 24 mars 1934.
F. CAVALLERA, c. d.

Imprimatur :
Toulouse, 25 mars 1934.
Jules GÉRAUD,
Archevêque de Toulouse.

IMP. BERTHOMIEU, 41, RUE RIQUET
TOULOUSE

DÉDICACE

A CE GÉANT
QUE FUT :
BERTRAND DE SAINT-GENIES
NÉ EN QUERCY, EN 1260,
PROFESSEUR DE DROIT A L'UNIVERSITE
DE TOULOUSE
AUDITEUR AU PALAIS PAPAL D'AVIGNON
NONCE EN ITALIE ET EN HONGRIE
PATRIARCHE D'AQUILEE
PRINCE DU SAINT EMPIRE, DUC DE FRIOUL,
MARQUIS D'ISTRIE,
GÉNÉRAL VAINQUEUR DES VÉNITIENS
DES COMTES DE GORITZ ET AUTRES GRANDS SEIGNEURS
SAUVEUR DE L'ITALIE
REDOUTÉ DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE
SAGE ADMINISTRATEUR ET RÉFORMATEUR
IRRÉDUCTIBLE DÉFENSEUR DES DROITS DE L'ÉGLISE
PONTIFE AURÉOLÉ DE TOUTES LES VERTUS
ASSASSINÉ, A CHEVAL, EN 1350, AGÉ DE 90 ANS
INHUMÉ DANS L'ÉGLISE MAJEURE D'UDINE
THAUMATURGE
PROCLAME BIENHEUREUX
PROTECTEUR DU FRIOUL TOUJOURS VÉNÉRÉ :
JE DÉDIE CE LIVRE
ÉCRIT EN SON HONNEUR
A L'OCCASION DU VI^e CENTENAIRE
DE SA PROMOTION AU PATRIARCAT D'AQUILEE
(4 JUILLET 1334 - 4 JUILLET 1934)

Clément TOURNIER

AVANT PROPOS

Le dimanche 25 août 1929, un jeune député qui représentait au Parlement de Rome la ville d'Arezzo, M. Coselschi, fondait à Toulouse une section locale de la «Société Dante Alighieri».

Cette société, dont il est le zélé vice-président, a pour but de propager, sous l'égide de l'altissime poète, la langue et la culture italiennes. Le talent, l'autorité et la conviction de sa parole n'eurent point de peine à faire saisir à son auditoire d'élite ce but et les raisons de le réaliser en France.

Nos deux pays sont frères d'origine et de langage. L'ardeur du même sang généreux les anime. Les beautés du même idéal et la pratique des mêmes vertus les ont toujours ennoblis. Chevaliers de la civilisation latine et chrétienne ils doivent s'unir pour la défendre. Qu'ils oublient les frictions d'amour-propre ; qu'ils évitent les dissentiments que créent la méconnaissance des réalités ou l'exaltation trop chauvine : de la reprise ou de la sincérité durable de leurs rapports fraternels peuvent dépendre leur propre salut, les progrès de leur avenir et la paix de l'Europe.

A l'œuvre nécessaire du rapprochement des deux peuples et, par eux, de tous les peuples de même civilisation latine, chacun doit dans sa sphère collaborer. Nous lui apportons notre humble pierre en évoquant, dans les pages qui suivent, quelques gestes récents et une existence lointaine.

En mai 1929, paraissait un livre sur « *le Bienheureux Bertrand de Saint Génès, professeur à l'Université de Toulouse, patriarche d'Aquilée* ».

C'était à la veille du VIIème centenaire de l'Université de Toulouse qui devait se célébrer en juin.

Au début du XIIIème siècle, en effet, les hérésies des Albigeois n'avaient pas seulement troublé la foi chrétienne, mais bouleversé et ensanglanté tout le Midi. A leur défaite, il fallait donner une conclusion doctrinalement pratique . Pour perpétuer la pacification et dresser contre les erreurs la barrière de la vérité, le roi Louis IX et le pape Grégoire IX résolurent de concert la fondation de l'Université à Toulouse.

Le traité de Paris du 12 avril 1229, imposa au dernier comte de Toulouse, Raymond VII, l'organisation d'un enseignement orthodoxe où la théologie et le droit ecclésiastique occuperaient la première place.

Or, un personnage, né en 1260 au village de Saint Génès, dans le diocèse de Cahors, et devenu toulousain par son long séjour à l'Université, y professait le droit canon et le droit romain avec un tel succès qu'il attira l'attention de son compatriote, le pape Jean XXII.

Appelé à la cour d'Avignon comme auditeur des causes du Sacré Palais, chargé de plusieurs nonciatures, il fut, à soixante quatorze ans, en 1334, nommé patriarche d'Aquilée, au-delà de Venise. Cette dignité, l'une des plus importantes de la chrétienté, lui conférait, outre la juridiction épiscopale, les prérogatives et les charges d'un prince souverain du Saint-Empire.

Pontife vénéré pour ses éminentes vertus, réformateur habile et infatigable, impavide défenseur des droits de son Eglise, il commandait des armées. A cheval encore à quatre-vingt-dix ans, il périt sous les coups de ses assassins, le 6 juin 1350. Sa sainteté accomplit aussitôt de nombreuses guérisons et le fit déclarer Bienheureux. Son corps repose dans la

cathédrale d'Udine, capitale du Frioul.

Des circonstances providentielles m'engagèrent à écrire la vie de ce personnage d'une taille morale extraordinaire et pourtant inconnu en France. Par ses missions diplomatiques en Toscane, à Rome, à Naples et surtout par l'exercice de son patriarcat, dont les bienfaits persistent de nos jours, il fut un véritable agent de la fraternité franco-italienne. Sa vigueur guerrière préserva même la péninsule des invasions de l'empereur d'Allemagne.

Révéler aux Français son admirable existence ; et quant aux Italiens, informés seulement de sa carrière patriarcale par les documents frioulans et les auteurs tels que Carlo Suardo, Francesco Florio et les bollandistes, les instruire de sa carrière de professeur, d'auditeur du Sacré Palais et de nonce : n'était-ce pas, en travaillant pour l'honneur de l'Eglise et de la vérité historique, concourir aussi de quelque manière à ce fraternel rapprochement ?

INTRODUCTION

Les gestes de l'Archevêque d'Udine et leur répercussion.

A la dernière page du livre sur le Bienheureux j'avais écrit:

«Le magnifique reliquaire universel qui s'appelle Saint-Sernin de Toulouse garde le chef et le corps de saint Thomas d'Aquin. Bertrand de Saint-Géniès eut l'honneur, en 1323, de coopérer au triomphe de sa canonisation. N'est-il pas souhaitable qu'il vienne bientôt, sous la forme d'une belle relique, saluer l'Ange de l'Ecole et collaborer désormais, près de lui, à son oeuvre d'illumination et de sauvegarde spirituelle?»

Don des Reliques.

Dans un geste de magnanime charité, S. E. Mgr Nogara, révérendissime archevêque d'Udine, daigna nous promettre de réaliser ce souhait.

Et, le 4 mai 1929, dans les formes canoniques, il faisait procéder à l'ouverture du tombeau, assisté des chanoines du chapitre métropolitain, de plusieurs notables de la ville et de deux notaires qui dressaient le procès-verbal de l'émouvante cérémonie.

Le corps du Bienheureux, enseveli là depuis près de six cents ans, apparut, encore muni de sa peau flexible, dans un état d'étonnante conservation relative. Son doigt portait toujours l'anneau patriarcal, orné d'une pierre d'une singulière grosseur, d'insolite grandezza, nous dit un journal du pays. Dans le cercueil se trouvaient intacts la crosse d'ivoire, insigne de l'autorité pastorale, et l'épée, haute de 1 m. 34, qu'on y avait placées à l'origine.

En présence de ces témoins impressionnés, le docteur Peratoner retira le radius du bras droit.

Cette relique, qu'on peut bien qualifier, insigne, était destinée à Saint-Sernin. Mais, inspiré par une générosité infiniment délicate, S. E. Mgr Nogara voulut aussi offrir une autre relique de moindre importance à l'Institut Catholique.

Et, dans un nouveau geste d'extrême prévenance, il daigna députer vers Toulouse une haute personnalité ecclésiastique d'Udine, Mgr Pietro dell'Oste, chanoine de la Métropole, accompagné de don Davide Varnerin, secrétaire à l'Archevêché.

Le 5 juin, arrivaient Mgr dell'Oste et don Varnerin.

Par respect pour le dépôt sacré dont ils étaient porteurs, ils avaient voyagé sans arrêt pendant deux jours, effectuant un parcours de plus de 1400 kilomètres. C'est devant Mgr Saliège, nouvel et bien aimé archevêque de Toulouse, que se fit la reconnaissance des reliques et ce fut un émerveillement.

Deux oeuvres d'art, conçues et dessinées par le maître réputé Angelo Sello, apparurent, d'une riche matière et d'une facture très fine due à l'habileté d'orfèvres d'Udine. Le reliquaire destiné à l'Institut Catholique, et qui renferme un ossement du Bienheureux, tenu par un anneau d'or, est en argent, avec le sommet en marbre de la cathédrale d'Udine. Il a 0 m. 25 de hauteur.

«Hommage du Métropolitain d'Udine au Métropolitain de Toulouse» pour la basilique Saint-Sernin, la Châsse - Urna-reliquiario - en argent et cristal, mesure 0 m. 37 de haut et pèse 6 kilos. A l'intérieur, le radius du bras droit, soutenu par des anneaux d'or, est posé sur du marbre extrait de la basilique d'Aquilée.

Au centre du socle en argent est reproduit le sceau patriarcal, qu'une pensée très délicate a fait entourer des armoiries de Toulouse et d'Udine. Tout autour est gravée l'inscription suivante:

«BERTRANDUS PATR. AQUIL. ORE TOLOSE SANGUINE UTINI DEI ET CIVIUM JURA DEFENDIT.

«UTINENSES TOLOSATIBUS COMMUNIS HOC VITCE PIGNUS VENERANDUM TRADUNT.

«VIII id. jun. MCMXXIX + Jos. NOGARA, Archiep.»

«Bertrand, patriarche d'Aquilée, défendit les droits de Dieu et des citoyens, à Toulouse par sa parole et à Udine par son sang. Les Udiniens donnent aux Toulousains ce gage vénérable d'une vie commune.

Le 8 des ides de juin 1929. Joseph Nogara, archevêque»

Au sommet, l'indication nobiliaire de la maison de Saint-Géniès et les symboles de son pouvoir : la croix, la crosse et l'épée.

Réception et apothéose.

Pour accueillir le Bienheureux, la Basilique s'est royalement parée. Les arcades des deux portes s'ornent de riches tentures rouges qui descendent le long des piliers. Aux deux extrémités sont fixés des faisceaux de drapeaux tricolores. Au centre, est placé le portrait très expressif du Patriarche, d'après la gravure des Acta Sanctorum. Très serein, les yeux levés vers le ciel, il présidera, durant quatre jours, aux grands événements toulousains. A l'intérieur, c'est la décoration spéciale aux solennités de la Pentecôte. Nous ne pouvons que noter en phrases rapides la nouveauté et la splendeur des cérémonies.

Le matin du jeudi 6 juin, sous le porche de l'église, S. Exc. Mgr Raynaud, représentant Monseigneur l'Archevêque, attend, entouré du chapitre métropolitain et du corps professoral de l'Institut Catholique en toge. De l'auto, gracieusement mise au service du Bienheureux par un notable paroissien, M. Félix Pourailly, descendent don Gallo et don Varnerin, porteurs des reliques, et Mgr dell'Oste. Celui-ci donne lecture de deux adresses latines destinées par Mgr Nogara à Mgr Saliège et au recteur de l'Institut, et remet les deux précieux parchemins que deux ecclésiastiques d'Udine ont magnifiquement enluminés. Il ajoute en français quelques aimables paroles de pieuse déférence auxquelles Mgr Raynaud répond avec une parfaite délicatesse...

Au son des grandes orgues, le cortège pénètre dans la Basilique emplie de la foule des plus grands jours, en tête de laquelle on remarque le distingué consul général d'Italie, comte Galleani d'Agliano, et huit éminents professeurs de la Faculté de droit...

Don Antonio Gallo, le zélé et sympathique missionnaire des Italiens dans le diocèse de Toulouse, célèbre la messe. La Cantoria chante un émouvant Beate Bertrande, de circonstance, composé par notre maître de chapelle, M. Fonvieille, et de très beaux chœurs. Nous saluons nous-même, en chaire, la rentrée merveilleuse de l'ancien professeur de Toulouse dans notre église, au jour de sa fête liturgique.

Le soir, Monseigneur l'Archevêque préside. La multitude est encore plus dense que le matin.

Le R. P. Cavallera, avec la précise et synthétique éloquence du professeur maître de son sujet, prononce le panégyrique du Bienheureux, orné de la triple auréole de la science, du caractère et de la sainteté.

La procession se déroule. Précédées des reliques de saint Saturnin, de saint Thomas d'Aquin, de saint Louis d'Anjou, de saint Vincent de Paul, celles du Bienheureux Bertrand, portées par des professeurs de l'Institut en toge qu'accompagnent plusieurs professeurs de la Faculté de Droit de l'Etat pour honorer la mémoire du professeur utriusque juris d'autrefois, prennent possession de l'enceinte de la Basilique. C'est le triomphateur qui passe, vénéré par l'énorme assistance.

La Cantoria entonne et enlève le victorieux Tu es Petrus, autre splendide composition de notre maître de chapelle.

Le lendemain, une paroissienne nous écrivait : «Ce fut hier une apothéose...» Il semble bien que, depuis les années enthousiastes de l'ouverture de son cercueil, à Udine, en 1351 et 1352, une pareille apothéose n'avait jamais été décernée au patriarche d'Aquilée. C'était la première journée des solennités du septième centenaire de l'illustre Université de Toulouse, dont les Facultés de l'Institut Catholique, en complétant celles de l'Etat, continuent les bienfaisantes traditions.

Messe du Centenaire.

Ne convenait-il pas de commémorer, par une cérémonie religieuse spéciale, un établissement dû aux inspirations de la papauté qui en protégea l'existence et favorisa les progrès au cours des siècles ? Et cette cérémonie ne devait-elle pas avoir lieu à Saint Sernin ?

Autrefois, la magnifique chapelle des Dominicains, ou Jacobins, gardienne des reliques de saint Thomas d'Aquin, était l'église et le foyer de l'Université.

Aujourd'hui, ce rôle doit être dévolu à l'insigne basilique où reposent les restes du Docteur Angélique, objet d'une mondiale vénération. Et, d'ailleurs, au temps de l'ancienne Université, le quartier des études s'étendait dans le voisinage de Saint Sernin, dont la flèche dominait les nombreux collèges groupés autour d'elle, comme elle veille encore sur les Facultés des Lettres et de Droit.

Aussi, toujours sous l'égide du Bienheureux, le samedi 8 juin, S. Exc. Mgr l'Archevêque de Toulouse célébra dans la Basilique la messe officielle du VIème Centenaire.

Une assistance d'élite, innombrable l'emplissait. Du côté gauche de la nef centrale avaient pris place : M. Dresch, recteur de l'Université de Toulouse, les hautes autorités locales, les membres des diverses Facultés, les délégués universitaires venus de toutes les parties du monde. Du côté droit. Mgr Thomas, secrétaire général de l'Institut Catholique de Toulouse, Mgr Gry, recteur de l'Institut Catholique d'Angers, Mgr dell'Oste, les professeurs de notre Institut, les représentants de nombreux Instituts étrangers, etc...

A l'Evangile, Mgr Breton, recteur de notre Institut, surmontant vaillamment les fatigues et les faiblesses d'une maladie récente, prit la parole pour expliquer le sens profond de la cérémonie. Avec une vigueur de pensée, une noblesse de sentiments et une perfection de forme remarquables, l'éloquent orateur expose que la raison et la foi, ces deux moyens d'atteindre la vérité reconnus par le Moyen Age, persistent à s'accorder, malgré l'oeuvre ruineuse de la Révolution et l'orgueil désuet du scientisme. Et il conclut ainsi : « Nous ne devons avoir rien tant à coeur que d'aimer la vérité, de la chercher, de l'embrasser tout entière telle qu'il a plu à Dieu de nous la donner ; il faut aimer, dis-je, la vérité et il faut en vivre, c'est-à-dire ne pas se contenter d'en remplir notre pensée, mais en faire la règle constante de notre vie ».

Ce langage, nous le savons, impressionna fort cet auditoire cultivé, si capable de le comprendre et de saisir la portée du De Profundis, du Te Deum et des autres chants magistralement exécutés par la Coecilia et la Schola du Grand Séminaire.

Aussi, nous le savons encore, après la journée du lendemain, honorée de la présence du Président de la République, l'opinion unanime était que, de toutes les cérémonies du Centenaire, la plus solennelle et la mieux organisée fut celle de Saint Sernin.

Cérémonies italiennes.

Beaucoup d'Italiens agriculteurs, établis dans la région toulousaine, et qui, grâce à Dieu, conservent les habitudes exemplaires de la vie chrétienne, sont Frioulans de naissance et sont venus du diocèse d'Udine.

Leur cher missionnaire, don Antonio Gallo, originaire lui-même du Frioul, les confesse et célèbre la messe pour eux dans notre église, chaque premier dimanche du mois.

C'était une occasion opportune d'attirer ses compatriotes auprès du Bienheureux, à la fois Frioulan et Toulousain. Des cérémonies spéciales leur furent réservées, le dimanche 9 juin, dans la Basilique. Messe de communion, et fervorino de Mgr dell'Oste. Grand'messe célébrée par Mgr Torricella, le vaillant directeur du journal Il Corriere, qui avait convoqué les Italiens de la région. Chants collectifs guidés par plusieurs missionnaires. Ardente et apostolique allocution de Mgr dell'Oste à cette immense foule où se remarquait, à la première plac, le lettré et savant Docteur Rotini, vice-consul d'Italie. Grande et visible joie pour nos frères de la péninsule de se retrouver dans une fête spéciale où leurs prêtres les excitaient à la persévérance de la vie chrétienne.

Le soir, Mgr dell'Oste présida la grande procession paroissiale du Saint-Sacrement. La piété des Toulousains ainsi que celle des pèlerins de Lourdes, où il eut la consolation de passer plusieurs jours de recueillement, lui causèrent une vive impression. Malgré ses taches le visage de notre chère France apparaît dans sa vraie beauté à qui sait et peut la voir de près.

La bonne grâce de Mgr dell'Oste et son aisance à s'exprimer en français conquièrent tout à fait les Toulousains. Si nous ne devions nous borner, il nous serait fort agréable de raconter sa courtoise réception à l'Hôtel de Ville de Toulouse, où il venait porter un message du podestat d'Udine, et son dévot pèlerinage à Saint Génès, dans le Lot, à l'église du baptême du Bienheureux et aux ruines de son château familial.

Mais qui n'aura saisi que des solennités et des visites de ce genre cimentent fort heureusement la fraternité franco-italienne ?

Ces solennités ont marqué une date historique. Elles revêtirent un éclat digne de l'événement et de la basilique où elles se célébraient. La presse les a décrites en des comptes rendus dont l'ensemble formerait un volume.

A Toulouse : la Semaine Catholique, l'Express du Midi, le Télégramme, le Journal de Toulouse, la Croix du Midi, le Bulletin paroissial de Saint Sernin; à Paris : la Croix, l'Echo de Paris, l'Ami du Peuple, la Vie Catholique, Comaedia; en province : le Petit Marseillais, la Croix du Lot, la Revue Religieuse de Cahors et de Rocamadour, Il Corriere et autres publications dont les noms nous échappent, sans compter plusieurs journaux d'Italie, portèrent à travers la France et le monde le fidèle écho de ces fêtes mémorables, sur lesquelles planaient l'image et la vie du Bienheureux Bertrand de Saint Génès, héros providentiel du Centenaire.

UN VOYAGE EN FRIOUL **Sur les pas d'un géant**

En route vers le Frioul

Dans l'exorde de son panégyrique, le R. P. Cavallera disait : «Il nous est agréable, sans oublier Mgr Rossi qui, dès les premières ouvertures, se montra si favorable à ce projet et en commença l'exécution, de présenter à son successeur sur le siège archiépiscopal d'Udine nos remerciements les plus respectueux pour la promptitude et la somptuosité de la réalisation que nous avons maintenant sous nos yeux...»

A l'intervention de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse et à nos désirs Mgr Nogara daigna, en effet, répondre avec une si exquise et si généreuse délicatesse que nous sommes heureux de lui devoir la plus entière et la plus émue des gratitudes. Il est devenu un insigne et inoubliable bienfaiteur de la Basilique.

Il convenait qu'un geste essayât de le reconnaître et de l'en remercier.

Pour l'accomplir, j'eus l'honneur, à mon tour, d'être député par Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, que les attentions du métropolitain d'Udine avaient vivement touché. Et, accompagné de don Gallo, je pris la route du Frioul, un mois après les fêtes du Bienheureux dont les souvenirs allaient nous précéder à chacune de nos étapes.

A Nice, nous empruntons la nouvelle et pittoresque ligne, qui par une savante série de tunnels superposés et circulaires, monte au col de Tende et par Coni descend dans la riche plaine piémontaise.

Turin.

L'attrait d'une visite à la Maison Mère des oeuvres de Don Bosco nous détourne des autres agréments de la capitale des ducs de Savoie.

Nous voici dans le faubourg du Valdocco, quartier populaire dont la solitude ancienne et dangereuse, sous l'action d'un saint prêtre, se transforma en foyer de vie.

Sur les prés qui virent les jeux endiablés des centaines de petits garnements groupés en patronage vers 1844, et catéchisés par l'abbé Jean Bosco, ont surgi les multiples et vastes constructions de la cité salésienne. La Basilique de N. D. Auxiliatrice en est le centre.

Autour et derrière s'élèvent les divers corps de logis, les salles de classe, d'études, de patronage, les dortoirs, les nombreux ateliers... et s'ouvrent des cours spacieuses plantées d'arbres. En face, les locaux des Filles de Marie Auxiliatrice, la maison de la Bonne Presse, imprimerie et librairie, les magasins, l'hôtel des pèlerins.

Cet humble et pauvre prêtre, né en 1815, à Château-Neuf-d'Asti, avait été amené par des circonstances providentielles à concevoir des rêves que ses contemporains pouvaient traiter de fous. Sauver la jeunesse des périls de l'ignorance et de l'immoralité, lui offrir des classes et des ateliers, l'armer pour toutes les luttes de la vie en des associations qui heurtaient l'égoïsme du temps : c'était l'ambition sainte d'un réalisateur de génie, précurseur en oeuvres sociales des directives de Léon XIII. Et Dieu préparait à cette institution, modestement issue, à Turin, de la compassion d'un coeur sacerdotal, grandie dans l'épreuve et les larmes, un épanouissement mondial.

Nous assistons à la dernière récréation du soir. Trois ou quatre cents apprentis et jeunes ouvriers internes jouent dans une cour; autant d'élèves de latin dans une autre. Une remarque s'impose : visiblement l'esprit de famille préside à toutes les relations. La gaieté rayonne sur toutes les physionomies, l'internat semble aimé. Les surveillants ou professeurs sont entourés avec l'empressement d'une affection simple et confiante. Ainsi je saisis sur le vif la substance de l'éducation salésienne. Au système répressif qu'adopte l'autorité désireuse de se renforcer par des sanctions, Don Bosco préféra la méthode préventive qui, sans nier les vices de la nature, exerce une surveillance minutieuse et gagne le coeur de l'enfant, dans le respect d'une liberté que modère la discipline. Sous la direction éclairée de Don Rinaldi, révérendissime supérieur général de la Société, les traditions du fondateur continuent, éprouvées et justifiées par l'expérience. Nous ne pouvons lui présenter nos devoirs. Il tient en ce moment un chapitre général dans la maison de Valsalice, aux portes de Turin.

Mais quelle bonne fortune de pouvoir saluer l'un des premiers disciples du maître, dont il partagea vaillamment les vicissitudes et dont la gloire posthume le comble de joie sans l'étonner !

Don Francesca est un écrivain justement réputé en Italie. Auteur d'une Vie de Don Bosco et de plusieurs ouvrages le concernant, il a pu révéler certains traits capables de plaire aux milieux profanes et lettrés les plus difficiles.

En cette soirée du 9 juillet, il est touchant d'entendre causer ce survivant des âges héroïques, âgé de 91 ans, qui se réjouit en particulier du grand succès remporté par une Vie toute récente de Don Bosco. Parue le jour de la Béatification, en un fort volume de 560 pages, il s'en est vendu 8.000 exemplaires en un mois. Elle fait honneur au talent d'écrivain et au coeur de fils du P. Auffray, dont la plume alerte rédige, d'ailleurs, avec un entrain si prenant, le Bulletin Salésien. Son accueil de prêtre breton tout cordial et sans périphrases, conquiert sans détours une confraternelle sympathie. Il donne aux hôtes l'impression d'être chez eux dans cette Maison Mère, ardent foyer dont la flamme se répand jusqu'à l'extrémité méridionale de la terre.

Le lendemain, le privilège m'est offert de célébrer la messe de communauté pour les apprentis. La large enceinte de la basilique de Notre-Dame Auxiliatrice est remplie, comme elle le sera dans une heure pendant la messe des étudiants. C'est un spectacle de piété simple, familiale, allègre si j'ose dire.

L'intensité de la vie chrétienne émane désormais, plus constante et plus efficace, de la présence du Bienheureux. Sa dépouille reposait depuis 42 ans dans le collège de Valsalice, au delà du Pô. Il y a un mois, le 9 juin, un cortège triomphal le ramenait jusqu'à N.D. Auxiliatrice, au milieu de la population tout entière de Turin qui l'acclamait avec un frénétique enthousiasme. Je m'agenouille devant la châsse de verre déposée dans une chapelle toute illuminée de cierges qu'allume la ferveur de la dévotion. Sous l'effigie parfaitement ressemblante du Bienheureux, revêtu d'ornements sacerdotaux, se cachent ses restes sacrés. Il a repris possession du berceau de son oeuvre. Aux 8.000 Salésiens, aux 6.000 religieuses de Marie Auxiliatrice dispersés à travers le monde, il continuera, d'ici, à recommander l'amour du peuple. A tous il prêchera la divine noblesse du travail humain et l'exercice des vertus chrétiennes. Sa vie, toute imprégnée de surnaturel, marquée du signe du miracle, fut et demeure une leçon pour une société qui s'enlise dans la matière...

J'emporte l'espérance que ce souriant Bienheureux permettra qu'une de ses reliques vienne, dans le trésor de Saint Sernin, se joindre à celle de Bertrand de Saint Génès pour servir de protecteur à ses compatriotes établis en pays toulousain et cimenter étroitement

l'entente franco-italienne.

Milan.

Je regrette de ne pouvoir consacrer que quelques heures à cette vaste capitale d'un pays auquel l'ambition des conquérants et le sort des batailles ont fait subir tant de vicissitudes. Au temps de Jean XXII y règnent par la force les cruels tyrans Matteo et Galeazzo Visconti. Chefs de l'idée gibeline ils combattent impitoyablement les guelfes et s'insurgent contre le pape, leur défenseur. Les anciens seigneurs, les della Torre, qu'ils ont chassés, vont se réfugier à Udine où deux d'entre eux occuperont le siège patriarcal avant la promotion de Bertrand de Saint Gèniès.

Impassible témoin des révolutions, le Dôme qu'admirent nos regards dresse la majesté de sa masse de marbre et l'éblouissante profusion de ses statues.

Le cardinal Ratti a pontifié dans l'immense nef. Si l'activité des opérations commerciales est trépidante dans la ville, le préfet de l'Ambrosienne avait su y maintenir la primauté sereine de la science religieuse et de l'histoire.

Par son professorat de la philosophie et de l'Histoire Sainte au Grand Séminaire milanais, par ses ouvrages remarquables sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament et par la direction de l'Office de l'enseignement chrétien dans le diocèse de Milan, que le cardinal Ferrari lui confia, Mgr Nogara a notablement contribué lui-même à la maîtrise de cette primauté.

Au sortir de la Galerie Victor Emmanuel où se manifeste un des aspects les plus curieux de l'activité lombarde, nous remarquons sur les murs les affiches qui invitent la population à se rendre nombreuse à Rome pour y assister au sacre de son nouvel archevêque et cardinal, Mgr Schuster.

Et fiévreusement courent de confortables tramways électriques.

Vérone.

C'est un paysage de paix, un paysage enchanteur qui se déroule à nos yeux en longeant la rive inférieure du lac de Garde, bien que Custozza, Solferino et les proches bords de l'Adige évoquent des souvenirs belliqueux.

Au pied des Alpes dominatrices, la boucle du fleuve encercle et protège Vérone dont le charme nous accueille et nous captive. Ville d'art, d'élégance et de sang, ses puissantes fortifications nous attestent son rôle historique.

Ici, point de fièvre. Un cocher nous promène au pas modéré de son cheval. San Zeno nous offre la vénérable vétusté d'une basilique fondée par le propre fils de Charlemagne, Pépin, qui régna heureux sur la cité et qui survit dans une statue et dans une fresque de cette merveilleuse église. Sous le soleil encore incandescent les briques rouges des quais de l'Adige et du pont Scaliger flamboient comme celles de Toulouse.

Que d'événements se concentrèrent vers la piazza delle Erbe, la piazza dei Signori, la Loggia, le petit cimetière où s'érigent les tombeaux des Scaliger ou della Scala, dont la farouche dynastie conserva le pouvoir en ces lieux pendant près d'un siècle et demi.

Au centre des palais, le sculpteur Zannoni a dressé la statue de Dante. Il me semble ouïr le sombre poète, dans sa foudroyante apostrophe à l'empereur d'Allemagne qui néglige de secourir l'Italie, s'écrier avec reproche :

Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,

«Viens voir les Montecchi et les Cappelletti», qui se haïssent et se combattent, à Vérone, comme ailleurs tant d'autres guelfes et gibelins. Ce sont les Montaigus et les Capulets dont le désaccord a servi de thème à l'immortelle tragédie de Roméo et Juliette. Aussi Chateaubriand pourra-t-il écrire :

«Aucun voyageur n'entendra jamais chanter l'alouette dans les champs de Vérone sans se rappeler Shakespeare.»

Mélancoliquement il traverse, en 1833, cette ville où s'inaugura l'activité de sa carrière politique durant le fameux Congrès de 1822. Il énumère les empereurs, les rois, les princes, les ambassadeurs qui y tentèrent dans le faste et l'ambition de reconstituer l'Europe. Ils sont morts, et leur oeuvre est abolie.

D'autres souvenirs affluent à mon cerveau. A Vérone, commençait la province ecclésiastique du patriarcat d'Aquilée. Là, devant la cathédrale apparut pour la première fois monté sur son cheval de parade, le nouveau patriarche Bertrand en route vers le siège de sa dignité. Les deux lions de marbre couchés aux deux côtés du portique et qui nous regardent, virent, au cours d'une scène bizarre, le chanoine Joannino s'emparer vivement du palefroi par le frein, conformément au droit que s'arrogeait le chapitre.

C'est du coin de cette ruelle que le tyran Mastino della Scala sortit, l'épée à la main et au coeur une soif de vengeance, pour assassiner l'évêque, son propre cousin. Criminelle et retentissante affaire que Bertrand dut instruire par ordre du pape Benoît XII... .

Dans le faubourg de la rive gauche, près des ruines du théâtre romain, nous pénétrons dans l'antique monastère bénédictin de Sancta Maria in Organis, autrefois soumis à la juridiction de notre patriarche.

Sur les parois du chœur de la chapelle et dans la sacristie, quels riches sujets de marquetterie gravés par la main d'artiste d'un religieux !

En nous retournant, nous découvrons les terrasses superposées du jardin Giusti, l'un des plus séduisants de la péninsule. L'odeur des lauriers-roses, des orangers, des tubéreuses nous embaume. Une allée de cyprès hautains, immobiles et centenaires escalade la série des gradins. Avec eux notre rêve gravit la colline et dans le soir s'imprègne de leur mystère...

Padoue.

La ville d'*Il Santo* a été plusieurs fois visitée par le patriarche Bertrand : d'abord, à son arrivée dans la province, et surtout l'année de sa mort, en 1350.

Il assiste à la solennelle translation du corps de Sant Antonio dans le tombeau définitif de sa grandiose basilique. Il participe aux assises du Concile, que préside le cardinal légat, Guy de Boulogne, et où l'impossibilité de se réconcilier avec le comte de Goritz, injurieux usurpateur de ses droits, marque la parfaite humilité de son coeur en faisant craindre l'imminence de son assassinat.

L'âme de la cité vit toujours de la pensée et du culte d'*Il Santo*. Elle s'enorgueillit de la basilique que sa piété lui érigea, l'un des monuments les plus somptueux de l'art byzantin. Sous la magnificence de ses sept coupoles et de ses clochers s'ouvre la chapelle du saint et s'élève l'autel de son tombeau.

Sur cet autel, où le patriarche célébra la messe, j'ai eu la joie de la célébrer moi-même.

Les statues de bronze, les ornements en argent, les hauts-reliefs des miracles, en marbre de

Carrare : toute cette splendeur glorifie les restes et enrichit la pauvreté de l'humble Frère Mineur. Si Sansovino y travailla, Donatello est, parmi les maîtres illustres, celui qui décora le chœur des plus remarquables ouvrages.

Sous une épaisse couche de chaux, comme dans tant d'autres églises de la Vénétie, la nef toute blanche cache la beauté d'anciennes fresques, que l'on commence à découvrir. Il faut en blâmer l'ingénuité de la Sérénissime République de Venise qui, à une époque de peste, crut, par ce procédé dissimulateur des peintures, éteindre un foyer de propagation.

Il fut un temps, d'esprit sectaire, où la célèbre Université de Padoue oublia, à l'instar d'autres Universités, ses origines essentiellement ecclésiastiques. Le patriarche qui aima la jeunesse studieuse et l'instruisit dans sa chaire de Toulouse, ne pourrait que louer assurément les fondateurs du Patronato Antonino, maison de famille où nous fûmes reçus. C'est, dans un quartier silencieux un grand palace destiné au logement des étudiants catholiques. Tout y respire le confort moderne. Tous les jeux, même le canotage dans le canal du parc, leur sont offerts. La gaieté y est naturelle. Ce soir-là on y fêtait avec la liesse requise le succès d'un camarade à l'examen d'une licence.

Les Pères Jésuites, placés à la tête de l'établissement, sont assez initiés à l'art traditionnel de l'éducation et assez doués du sens des nécessités présentes pour veiller aux besoins de ces jeunes gens.

On respire des effluves de mer. Voici soudain quelques barques sur l'horizon de l'Adriatique. Sans pouvoir faire en ce moment une visite à la cité des Doges, que nous connaissons d'ailleurs, nous n'avons pu résister au plaisir, pour emplir les yeux d'un spectacle qu'ils ne sauraient se lasser d'admirer, d'aller, par le pont-viaduc qui traverse les lagunes, changer de train en gare de Venise...

Puis, c'est encore la plaine de la Vénétie fertile et touffue. Au passage de Trévise on se souvient avec complaisance de cet enfant gracieusement pauvre et studieux qui se rendait à l'école, les souliers sur l'épaule, marqué par la Providence pour ceindre la tiare et gouverner le monde chrétien sous le nom de Pie X.

Plus loin, à main gauche, surgit la haute chaîne montagneuse des Dolomites et du Trentin. La Piave, large et sèche qui en descend, rappelle les dures opérations de la récente guerre et annonce le théâtre tout proche de la grande victoire remportée par les Italiens à Vittorio Veneto.

Sur la colline de Conegliano, plantée de vignes, on aperçoit les ruines du château et du bourg dont les habitants réclamèrent par une pétition unanime la toute paternelle juridiction de notre patriarche

La plaine continue, en Frioul maintenant, sans monotonie parce que verte d'arbres et riche de cultures variées. Sacile y déploie la paix de ses souvenirs. Ville chère à Bertrand qu'il avait rachetée, dont il se complut à confirmer les privilèges en défendant qu'on augmentât ses charges. Au retour du concile de Padoue il y fit une halte suprême de quelques jours dans le pressentiment d'une imminente et tragique mort.

Nous suivons sa route qui fut tantôt pacifique, tantôt guerrière. Le vaste lit ensablé du Tagliamento est franchi. On laisse à droite le village historique de la paix de Campoformio. Au milieu de la plaine apparaît une agglomération importante que domine l'éminence d'un château. C'est Udine.



Le Bienheureux Bertrand.

A Notre-Dame des Grâces

Gracieuse ville au centre d'une immense et fertile plaine que limitent, en l'auréolant, de l'est au nord et à l'ouest, les Alpes Juliennes, les Alpes Carniques et les premiers massifs des Dolomites, Udine porte dignement le titre de capitale du Frioul depuis que, par son génie réformateur et le prestige de ses vertus, le patriarche Bertrand de Saint Génès lui en conféra l'importance administrative, militaire et religieuse.

Associée au sort de la Sérénissime République de Venise qui s'en empara au XV^{ème} siècle, elle devint, en mars 1797, le quartier général des troupes françaises commandées par Bernadotte. Elle fut le siège des négociations qui aboutirent, sous la présidence de Bonaparte, en janvier 1798, à la cession de la Vénétie aux mains de l'Autriche par le traité de Campoformio.

Depuis son incorporation dans le royaume d'Italie, sa position géographique en faisait la gardienne naturelle des frontières du nord-est contre les attaques autrichiennes et la prédestinait au rôle stratégique de capitale de la Grande Guerre.

Quartier général du Commandement suprême, centre majeur d'administrations et d'hôpitaux militaires, Udine eut à souffrir de l'honneur insigne dont les événements la gratifiaient. Que de bombardements aériens, que d'incendies, que d'hécatombes ! Que de monuments abattus, que de maisons détruites, que de profanations commises durant l'année de l'occupation tudesque !

Des ruines accumulées par le vandalisme et la cupidité de l'ennemi il ne reste aucune trace. Les organismes nationaux et l'activité locale ont accompli la merveille d'une rapide résurrection. De la porte d'Aquilée à la tour du Dôme, des palais de la place Victor-Emmanuel au sommet du Château et aux ombrages du grand Jardin, tout annonce la dignité de tenue et la beauté sereine d'une ville qui s'est hâtée courageusement de panser ses blessures.

Mais, si Udine fut la capitale de la Guerre, Notre-Dame des Grâces en fut l'église officielle.

Au delà du rideau que forment les arbres touffus du jardin se dresse, dans sa noblesse classique, le fronton de son monumental portique soutenu par quatre énormes colonnes en pierre blanche d'Istrie. On y accède par un haut et majestueux escalier. A l'intérieur brillent l'élégance et la richesse pour honorer la souveraine du lieu, la Madone delle Grazie. Depuis des siècles, et de tout le Frioul, on l'y vénère avec ferveur. Déjà, en 1522, Luca Monverde d'Udine mettait sa foi et son talent à la peindre dans un tableau remarquable qui décore le temple. Et à son ombre, en 1479, les Pères Servites de Marie, attachés au sanctuaire, avaient construit leur couvent et un cloître gothique, encore conservé dans le charme et la fraîcheur de son artistique pureté.

A la suppression des congrégations religieuses en Italie, par Napoléon, le sanctuaire devint une église paroissiale que desservit le clergé séculier.

Lors de la déclaration de guerre à l'Autriche, en mai 1915, le curé de Notre-Dame des Grâces, ou delle Grazie, était Mgr Pietro dell'Oste, dont le zèle et le goût des belles choses avaient obtenu l'érection de l'église en basilique et organisé des solennités splendides que présidèrent notamment le patriarche de Venise, futur Pie X, et son successeur, le cardinal La Fontaine.

Le généralissime Cadorna ayant installé les bureaux de son quartier général et des administrations annexes dans les locaux du Lycée, tout voisin delle Grazie, et dans une partie même de l'ancien couvent qui servait aussi de presbytère, des rapports s'établirent

étroits, réguliers et cordiaux entre le recteur de Notre-Dame et le Commandement suprême. Les hauts personnages de l'Etat et des représentants des Etats alliés le fréquentaient. Dans son église se célébraient officiellement les messes pour les soldats et des cérémonies spéciales pour l'état-major. A défaut des Pères Séméria et Gémelli, aumôniers militaires que leurs fonctions appelaient sur divers points du front de bataille, il devait assumer la charge de les remplacer, sans rien distraire à son fardeau pastoral. En 1917, il avait invité à prononcer le sermon de l'Assomption, un jésuite fameux, gloire de son ordre et d'Udine, sa ville natale, à la fois théologien réputé et puissant orateur : le P. Guido Mattiussi.

Au soir du 15 août, avant l'heure de la prédication, Mgr dell'Oste venait de terminer la leçon de catéchisme aux enfants, lorsqu'il vit entrer dans la basilique trois personnages qui n'étaient autres que Leurs Excellences Sidney-Sonnino, ministre des Affaires étrangères, Salvago Raggi, ambassadeur d'Italie à Paris, et le comte Aldovrandi, chef de cabinet du ministre. Il leur fit les honneurs de son église, leur en montrant les beautés artistiques et leur en expliquant l'histoire, et leur présenta le P. Mattiussi dont le ministre connaissait la réputation de grand savoir. A la sortie, ils eurent le plaisir d'assister au lâcher d'un vol de pigeons voyageurs qui, s'élançant du campanile de la basilique, tournoyèrent gracieusement quelques instants pour chercher leur orientation, puis filèrent tout droit vers le but situé à 150 kilomètres. Après quoi, les trois personnages se rendirent à la gare, où stationnait le train présidentiel de M. Poincaré et de la mission française qui, de cette zone de guerre, se disposait à gagner la ville de Rome.

La courtoisie de pareilles rencontres et la grâce de semblables épisodes n'offraient qu'un agrément fugitif au milieu des dangers constants que comportait le voisinage même du grand quartier général, découvert par l'espionnage de l'ennemi et visé par les bombes de ses avions.

Le 27 août de cette même année 1917, l'énorme dépôt de munitions de Saint-Osvold, banlieue d'Udine, sautait : la formidable explosion faisait des centaines de victimes, ébranlait les immeubles de la ville, et jetait l'épouvante dans un rayon de trente kilomètres. L'église delle Grazie, toujours intacte, échappait, par miracle, aux périls sans cesse renouvelés.

Une catastrophe plus terrifiante allait s'appesantir sur Udine et la région : catastrophe dont l'historien peut rapprocher, par un curieux contraste, certains événements tragiques du siècle précédent.

En 1813, les revers de la Grande Armée, décimée par la faim et le froid dans les immenses plaines russes, assombrissaient l'étoile déclinante de Napoléon. Le 21 octobre de cette année, sous la menace des Autrichiens qui descendaient victorieux en Frioul, le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, arrivait à Udine, accompagné du général Vignolle - originaire du Languedoc - pour organiser la retraite de la garde royale, de la gendarmerie illyrique et de tous les équipages. Dans la nuit du 24 au 25, à trois heures, à cheval, il donnait avec calme l'ordre du départ. Et, à sept heures, par la porte Pracchiuso, proche de Notre-Dame des Grâces, entra un peloton de uhlans, acclamés par toute la foule. A la vue du général autrichien Starhemberg, les acclamations et les applaudissements redoublèrent, en signe de gratitude pour le service qu'il rendait à la population en la délivrant de la «tyrannie française». Mais le général refroidit vite l'enthousiasme en s'écriant, dressé sur

ses étriers : « Nous ne sommes pas venus pour votre bonheur. Nous ne prenons pas possession du pays au nom de l'Autriche, mais pour le compte des alliés ».

«La tyrannie française !» Mgr dell'Oste, qui cite cette expression d'un historien local, en atténue la dureté, eu observant que, loin d'être uniquement formées de soldats français, les armées de Napoléon comprenaient une moitié d'éléments hétérogènes, Polonais, Saxons, Prussiens, Bavarois, Autrichiens, Westphaliens, Wurtembergeois, Suisses, Italiens, Espagnols, Portugais, réfractaires, de ce chef, à une solide cohésion, et capables d'excès. Or, le 21 octobre 1917, une canonnade lointaine se mit à tonner sur le haut Isonzo et continua, les jours suivants, avec une violence insolite en se rapprochant. Des bruits sinistres se répandaient. Pris de terreur, les habitants commençaient leur exode. Le 27, jour néfaste de Caporetto, la route de Cividale et la rue Pracchiuso s'encombraient, dans une confusion croissante, de fuyards, de blessés, d'équipages. Le Commandement suprême et toutes les administrations quittaient la ville en toute hâte. Affolés, près de 40.000 Udiniens se sauvaient par toutes les voies possibles. Le lendemain, entraient par la porte Pracchiuso, les lourdes masses allemandes de l'armée de von Below, suivies par les troupes de l'armée austro-hongroise de von Boroëvic. C'était l'invasion des barbares qui ne venaient guère offrir le bonheur au pays.

Aussitôt s'organisa le sac méthodique de la ville, en particulier des maisons fermées. Et des camions, des wagons innombrables emportaient vers Klagenfurt l'inestimable richesse des oeuvres d'art et des objets de valeur ; tandis que, sous le joug despotique des vainqueurs, s'ouvrait pour les 10.000 habitants qui étaient restés, une ère singulièrement dure de vexations et de souffrances.

Dans sa haute et courageuse conception du devoir, Mgr dell'Oste n'avait consenti ni à la désertion de son sanctuaire, ni surtout à l'abandon des deux mille blessés italiens des cinq hôpitaux de sa paroisse, dont la charge spirituelle lui incombait. Son attitude lui mérita, pour lui et pour son église, le respect du feld-maréchal von Boroëvic, catholique croate, moins brutal que l'Allemand, d'allure farouche, von Below.

Commandant en chef des forces d'occupation, Boroëvic n'installa pas seulement son quartier général dans les locaux laissés vides par Cadorna, mais désira connaître la place où, dans la Basilique, se tenait habituellement le généralissime pour la prendre et y prier à son tour, ajoutant, avec un sentiment d'humilité qu'éclairaient la réflexion et l'expérience «La roue de la fortune n'est jamais stable : hier, elle fut contraire à Cadorna; demain, elle peut être contraire à moi-même ». Au cours de cette première visite, il apprend que les salles du cloître avaient, même durant les hostilités, servi de classes aux enfants. Alors, avec un geste assez humain, il dit en français, l'usage de la langue italienne lui manquant : « Les enfants sont pour l'école, les soldats pour la guerre : continuez vos écoles ».

Aussi l'église delle Grazie, étant celle de l'état-major autrichien, jouit d'avantages qu'on refusait aux autres. Elle seule conserva ses cloches qu'on descendait, ailleurs, de tous les campaniles du pays occupé, pour fondre, avec ces messagères de paix, des canons homicides. J'ai sous les yeux le programme d'un des trois grands concerts religieux et celui d'un récital d'orgue exécutés *in der kirche S.ta Maria delle Grazie*, au bénéfice de la Croix rouge tudesque. Le récital était donné par le célèbre compositeur hongrois Ludwig Schmidthauer qui joua une de ses oeuvres parmi celles de Bach, de Mendelssohn, de Haydn, de Martini, de Rossi ; j'y vois même une symphonie d'Alexandre Guilmant, imprimé par erreur «Guilmont».

Là, vinrent s'agenouiller l'empereur Charles Ier et l'archiduc Eugène.

Mais avec ces exemples des grands chefs s'accordait mal la conduite des troupes, d'une telle licence qu'un vieillard d'Udine disait ingénument que les tudesques ne pourraient

vaincre, étant trop immoraux. Mgr dell'Oste fut lui même témoin d'exhibitions scandaleuses et d'une scène grotesque. Un matin, faisant sa visite accoutumée à l'hôpital militaire principal, il regarde, abasourdi, un officier hongrois gravir à cheval l'escalier intérieur et circuler, ainsi monté, dans le vaste couloir de l'étage ; et il l'entend lui dire sur un ton de raillerie cavalière : « Au lieu de vos soldats, voici maintenant nos chevaux ».

Le ton allait baisser et les cavaliers descendre. Vers le 21 octobre 1918, commencent à se trahir des mouvements d'inquiétude. Les jours suivants, à mesure que le canon tonne plus violemment du côté de la Piave, les divers services d'occupation groupent fébrilement leur matériel et l'expédient à l'arrière, accru de tout ce qui leur est encore possible de piller. Sous le choc des vaillantes armées italiennes, fraternellement aidées de plusieurs divisions françaises, la grande et décisive victoire de Vittorio-Veneto provoque la déroute de l'ennemi. De nouveau, la confusion règne à Udine au passage des fuyards autrichiens. Et le 3 novembre, jour tragique et glorieux, les cloches du campanile delle Grazie unissent leurs voix à la frénésie patriotique de la population et au délire de sa joie pour fêter l'heure et le triomphe de la libération.

Pressé par la retraite, le feld-maréchal von Boroëvic n'avait pu prendre personnellement congé de Mgr dell'Oste. Mais un billet, courtoisement laissé à son adresse exprimait en substance cette noble et mélancolique pensée : « Souvenez-vous de notre première conversation. La roue de la fortune a tourné, et maintenant m'est contraire. Je m'incline. Priez pour moi le Seigneur ».

Le général de Gondrecourt vint à Udine et à Notre Dame des Grâces attester la fraternité d'armes franco-italienne.

A la faveur de la paix reconquise, le vénéré recteur delle Grazie, familier des études historiques et des hautes leçons qui s'en dégagent, put mûrir et réaliser un projet d'une généreuse beauté. Pourquoi ne pas remettre entre les mains des Pères Servites de Marie la direction d'un célèbre sanctuaire marial qu'ils avaient desservi pendant 329 ans? Ce serait, en somme le restituer à ses vrais maîtres, et réparer ainsi le dommage causé par les décrets de Napoléon.

Au cours d'une audience privée que Sa Sainteté Benoît XV daigna lui accorder, Mgr dell'Oste, accompagné du Prieur général des Servites, soumit son projet à l'approbation du Pape qui le loua chaleureusement, ajoutant avec un sourire que d'ordinaire les recteurs de paroisse étaient plutôt réfractaires à de pareilles déterminations.

Et le 2 juillet 1923, une fois résolues toutes les difficultés pratiques, les Pères Servites, auxquels allait être transmis le fardeau pastoral, reprenaient possession de leur antique couvent.

Mgr Pietro dell'Oste, promu chanoine de l'église métropolitaine, conservait son appartement du cloître. C'est dans le charme et le recueillement de cette historique demeure, où vibrent tant de souvenirs, que j'eus la faveur d'une exquise hospitalité.

Si la mémoire du Bienheureux Bertrand n'est pas liée à l'existence du sanctuaire delle Grazie, qui lui est postérieur, elle reste en vénération dans la partie la plus ancienne de la paroisse. J'apprends, en effet, que, dans la banlieue d'Udine, sur la route de Cividale

foulée par tant d'invasions, l'église de Saint-Gothard évoque l'intervention du patriarche. Au cours de la première visite de son diocèse, en 1335, on lui signala que dans la forêt, qui s'étendait des portes d'Udine aux rives du Torre, une bande d'assassins et de voleurs en avaient expulsé de pieux ermites occupés aux exercices d'une vie de pénitence, et se livraient, dans le voisinage, aux pires attentats. Il ne délégua personne pour s'enquérir de ce désordre. Mais, avec cette décision de pensée et cette vigueur d'exécution qui devaient le caractériser, il se porta lui-même sur les lieux, fit abattre les repaires de ces brigands, qu'il chassa, en les poursuivant l'épée aux reins. Et la forêt recouvra sa sécurité. Il s'agenouilla dans un petit oratoire bâti par la main des ermites, le dédia à l'évêque saint Gothard, et le confia peu après aux moines Camaldules. Ceux-ci le transformèrent en une belle église qui précéda l'église actuelle. Cet événement est relaté dans les Annales de l'ordre des Camaldules, mentionné, en 1601, par le patriarche Francesco Barbaro, et cité dans une supplique de 1814, où le Bienheureux est proclamé «protecteur de la ville». Mgr dell'Oste a publié sur San Gottardo, in territorio di Udine un savant et religieux ouvrage.

Ainsi, dès le début, Bertrand de Saint Génès se révéla dans son rôle de justicier et de bienfaiteur.

Un «Pontifical» à la Cathédrale d'Udine

12 juillet.

Le Duomo d'Udine, qui ne fut pas l'oeuvre de Bertrand de Saint Génès, reste pourtant sa cathédrale, toujours pleine de sa présence.

Cette belle église gothique du XIIIème siècle, à trois nefs, est flanquée, du côté de l'évangile, d'un campanile qui n'offre aucune ressemblance avec ceux de Saint-Marc de Venise, d'Aquilée et tant d'autres dont la svelte élévation se dresse dans les plaines de la Vénétie et du Frioul, comme un vif élan de prière vers Dieu : tour massive, évocatrice de force dans la foi, elle semble attendre un exhaussement que lui refusèrent les embarras des siècles passés.

Le patriarche Berthold von Andechs, premier organisateur de la cité d'Udine où il fixait provisoirement sa résidence, fut le bâtisseur de cette église, qu'il plaça sous le vocable de saint Odoric parce qu'il espérait y transférer les chanoines dits de Saint-Odoric du Tagliamento, exposés dans leur bourgade trop écartée aux attaques de leurs ennemis. La mort l'ayant surpris sans avoir réalisé son dessein, Gregorio di Montelongo, son successeur, entreprit d'établir dans cette église un chapitre de huit chanoines présidés par un gardien.

Le grand réalisateur fut Bertrand de Saint Génès. A peine installé il fusionne en un seul les deux chapitres de Saint-Odoric du Tagliamento et d'Udine. Il introduit de sages règlements dans cette église d'Udine qu'il consacre, aux applaudissements du peuple et du Conseil de Ville, et que son amour de la Vierge lui fait dédier désormais à Sainte-Marie Majeure.

Il récupère les livres liturgiques et la mitre que son prédécesseur Pagano della Torre avait, en des jours de crise financière, cédés en gage. Il offre à son chapitre, qu'il pourvoit d'un doyen, un vase pour la distribution du pain et des livres pour sa bibliothèque....

Au chevet de cette collégiale udinienne, future cathédrale, il bâtit et orna luxueusement une chapelle encore existante. Il édifia un mausolée de marbre, artistique et monumental, destiné aux reliques des fondateurs de l'église d'Aquilée, saint Hermagoras et saint Fortunat, et qui, contrairement à cette destination, devait recevoir sa propre dépouille.

Ce mausolée, tel qu'il est décrit dans mon livre d'après les Acta Sanctorum, a subi depuis le XVIIème siècle des modifications. Les statues allégoriques et celle de saint Hermagoras ont été enlevées et colloquées dans les sacristies. Celle du patriarche, magnifique oeuvre d'art, à demi couché dans une attitude très vivante, a été posée sous l'autel majeur. Il ne reste à sa place primitive que le sarcophage où repose le corps de notre Bienheureux.

On fait le geste courtois de l'ouvrir à mon intention et je ne suis pas peu ému de m'agenouiller devant ce personnage qui honora l'Université de Toulouse et remplit en Frioul une tâche d'une singulière grandeur. Il fut assurément d'une très haute taille. Sa tête ronde qui dut être très belle garde encore des dents. Ses mains de peau flexible sont croisées. Il porte des ornements pontificaux. A ses côtés, la crosse et l'épée s'allongent... l'épée qui servit à son meurtre.

Et cette vision, effaçant six siècles révolus, me fait revivre à l'instant la prodigieuse et sainte existence du patriarche...

Sans doute l'ancienne austérité de la pure église gothique a disparu. Car, vinrent, au

XVIIIème siècle, investis de la dignité patriarcale, d'opulents Vénitiens de la famille Defino qui se complurent, à embellir de somptueuses décorations leur cathédrale, comme leur palais, en y laissant, peint ou sculpté pour la postérité, le «dauphin» (delfinus) de leur blason. Mais la beauté réelle de l'ornementation dans le goût du siècle ne saurait détourner l'esprit loin de celui qui, après Dieu et la Vierge, par sa statue visible sous l'autel majeur, par son sarcophage, derrière cet autel, et par le persistant souvenir de ses bienfaits, continue à régner sur le chapitre et sur le peuple.

C'est la fête de saint Hermagoras et de saint Fortunat, patrons de l'archidiocèse d'Udine et premiers martyrs d'Aquilée. Aussi bien peu d'églises peuvent-elles revendiquer une antiquité comparable à celle d'Aquilée dont Udine est la fille.

Converti à la foi par la parole de saint Marc, Hermagoras, aquiléien de résidence et grec d'origine, que l'évangéliste conduisit à Rome, y fut ordonné des mains de saint Pierre lui-même évêque d'Aquilée. Il revint dans son pays pour être l'apôtre de toute la province jusqu'au Trentin et subir ensuite le martyre dans sa ville d'Aquilée avec son diacre Fortunat qu'il avait déjà désigné pour son successeur.

Sans être rigoureusement chômée, cette fête comporte cependant dans l'ensemble la cessation du travail. La fédération fasciste frioulane des commerçants a publié que les affaires cesseraient et que les magasins seraient fermés à partir de midi. L'animation est grande dans les rues et la foule considérable en marche vers la cathédrale. Celle-ci a revêtu la parure des solennités de première classe. Des tentures de damas rouge tapissent les piliers. Elles éblouissent sous l'éclat des lumières et du soleil qui rendent plus intense, aux fresques de Dorigny et de Tiepolo, la vivacité des couleurs.

Le «Pontifical» ou messe pontificale commence.

S. Exc. Mgr Nogara est entouré, au trône, de ses chanoines en chappe ou en chasuble et coiffés de la mitre blanche des protonotaires apostoliques. Les vicaires forains, les curés de la ville en mosette violette, un nombreux clergé, tous les élèves du séminaire en cotta occupent des places dans le chœur.

Un fauteuil d'honneur est réservé, devant les stalles du chapitre, au délégué de Mgr l'Archevêque de Toulouse, dont l'Avenir d'Italia, de Bologne et La Patria del Friuli, d'Udine, avaient eu la courtoisie d'annoncer la venue.

En avant de l'assistance qui remplit les nefs jusqu'à les déborder, le long de la balustrade de marbre flottent les drapeaux et bannières des divers collèges, cercles ou groupes catholiques et des fraternités religieuses qui constituent l'élite chrétienne de la cité. L'office se déroule avec splendeur, dans un ordre remarquable sous l'oeil vigilant du parfait cérémoniaire métropolitain, don Venturini, muni de son bâton de commandement.

L'usage n'est pas récent d'accompagner et de soutenir les voix humaines. Déjà, un orgue existait du temps du patriarche Bertrand puisque, le 5 janvier 1350, on fixe le salaire de l'organiste. Aujourd'hui, deux orgues se font face. A celui de droite, la Schola Cantorum du Séminaire, fraîche et habilement exercée, est chargée des parties variables...

Après l'Evangile, S. Exc. Monseigneur l'Archevêque monte en chaire et prononce pour la première fois, l'homélie du jour. Il exalte saint Hermagoras et son diacre qui furent des hommes glorieux et des pères dans la foi.

Glorieux, il le fut vraiment, ce disciple de Marc, qui reçut de l'apôtre Pierre le mandat

d'évangéliser le pays d'Aquilée, et qui le remplit avec un tel succès, en gagnant au christianisme des milliers d'âmes, que, par l'instrument du préfet Sébaste, le paganisme vindicatif lui infligea des supplices mortels, et qu'en revanche Dieu le favorisa du don des miracles. Glorieux le fut aussi son compagnon associé à ses travaux et à ses tourments. Oui, ils méritent le titre de «nos» pères dans la foi. Ils en portèrent en Frioul l'inestimable présent. Prédicateurs infatigables, ils fécondèrent cette semence par l'effusion de leur propre sang. A leur protection sont dues la persévérance et la diffusion de la foi chrétienne qui a procuré à toute la région l'ordre, la prospérité et la grandeur.

Laudemus viros gloriosos! «Louons ces hommes glorieux», conclut l'orateur, mais d'une louange qui ne soit point stérile. L'exaltation de leurs mérites implique la profession de leur foi, l'imitation de leurs vertus et l'attachement inébranlable aux lumineux enseignements du Saint-Siège. *Laudemus viros gloriosos !*

Dans cet éloquent discours s'affirment le savant et l'apôtre, accoutumés à exposer et propager la sûre doctrine de l'Eglise, mais aussi le pieux archevêque qui distribuait tout récemment à ses séminaristes un opuscule de sa composition, «Per farci santi» : pages de théologie ascétique où se lisent des réflexions, des exemples et des moyens de sanctification chrétienne et sacerdotale qui aident à devenir des saints...

Après le «pontifical», une réception eut lieu dans le palais archiépiscopal : palais des anciens patriarches depuis leur expulsion du château, où se retrouvent la marque fastueuse et le «dauphin» des Delfini, où s'admirent les fresques du merveilleux Tiepolo, surtout sa dramatique Chute des anges rebelles à la voûte du grand escalier, où se remarque la série des portraits des patriarches qui figurent en médaillons dans la grande salle du «trône». Ayant dû y prendre la parole, je me crus autorisé à m'inspirer du texte cité dans l'homélie pour terminer en ces termes mon improvisation à l'adresse du vénéré et paternel prélat : *laudemus horum virorum gloriosorum successorem dignissimum.* : «Louons le très digne successeur de ces hommes glorieux !»

Le soir, les vêpres pontificales attirèrent une foule aussi considérable que le matin. La Schola Cantorum de la cathédrale s'y distingua dans l'interprétation de la musique de Perosi, de Candotti et de Tomadini.

Au «Castello» patriarcal

Au-dessus de la ville se dresse le vaste château rectangulaire, qui se présente dans le style noble et majestueux des palais des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Un observatoire le surmonte dont la hauteur n'a d'égale, n'a de supérieure que celle du tout voisin campanile de la chapelle S. Maria di Castello, au sommet duquel fièrement campé l'archange saint Gabriel indique du doigt la direction des vents.

Là fut la résidence habituelle de Bertrand de Saint Génies.

Depuis des temps très reculés c'est un sujet d'étonnement et d'études que l'existence de ce monticule, sur lequel est bâti le château, au centre de la plaine frioulane.

Certains, avides de légendes, en attribuent l'origine à la volonté d'Attila qui, durant les trois années du siège d'Aquilée, aurait employé des milliers de prisonniers au transport de la terre et des matériaux pour former cette éminence et y construire un fort. Selon d'autres ce serait l'oeuvre des légionnaires de Jules César, reprise ensuite et amplifiée par Attila ou Narsès.

De nos jours, mieux initiés aux méthodes critiques, des savants ont examiné la question du point de vue géologique et prétendu que cette colline était un soulèvement tertiaire modifié sous l'action météorologique et la force corrosive des eaux, tandis que d'autres géologues la font remonter plus haut, à la période miocène ou pliocène. Pour conclure, il semble qu'on doive se rallier à la conclusion même de M. Antonio Battistella, historien très averti qui résume ainsi toutes les hypothèses : «Personne désormais ne doutera plus que cette colline ne soit de formation naturelle ».

Il semble aussi, d'après le même historien, que sur cette hauteur isolée devait exister, dès l'époque de la conquête romaine, et de Jules César, un refuge temporaire, utilisé ensuite et fortifié plus solidement contre les fréquentes incursions des barbares. Tel fut le noyau primitif de ce Castrum Utini qui se peupla à l'intérieur de l'enceinte et se développa pour devenir à la fin du XII^{ème} siècle, un lieu assez important de trafics, d'échanges, d'accès facile sur la route fréquentée par les marchands, et plus salubre qu'Aquilée.

Il appartenait aux patriarches. Berthold y séjourna et donna le premier une existence civile officielle à Udine en faisant de son Castello le symbole le plus populaire et le plus représentatif du pays frioulan.

Raimondo della Torre, de l'illustre famille milanaise, peu satisfait de ce rustique et vétuste château, en construisit un autre, toujours muni de tours et de murailles défensives, mais plus apte, par ses dimensions, à contenir les services complexes d'un gouvernement d'Etat et plus digne surtout, par ses aménagements intérieurs, de la cour d'un prince fastueux. N'arriva-t-il pas, en 1274, accompagné d'une multitude de pages, de laquais et de 800 cavaliers?

S'il fit des séjours dans son palais d'Aquilée et parfois dans celui de Cividale, Bertrand de Saint Génies habita principalement le château d'Udine. Dans ce siège de l'administration du patriarcat, il tenait les assemblées de son Parlement. Dans ce fort, il conçut par nécessité des plans de bataille.

Il était venu en un temps de troubles et de luttes des plus dramatiques. Les discussions intestines étaient féroces, les haines acharnées, les ambitions sans frein, les ennemis extérieurs à l'affût de l'heure propice aux agressions. Mais la providentielle vaillance de ce magnifique vieillard, qui aspirait à la paix et dut faire la guerre, lui permit de résister à tout adversaire et de le vaincre. Le château redevint une forteresse, un véritable quartier général où les sentinelles, postées sur les tours et sur le campanile, devaient signaler de jour et de nuit tout péril.

Cependant l'allure guerrière du lieu sait revêtir, à l'occasion, l'apparat des réceptions pompeuses. Ainsi, Bertrand y traite, en 1336, avec une générosité princière, Charles de Moravie, fils aîné du roi de Bohême et futur empereur, qui avait débarqué près d'Aquilée en évitant les pièges de la flotte vénitienne.

En 1347, il salue à son passage Louis, roi de Hongrie, auprès duquel, l'année précédente, il remplissait au nom de Clément VI une délicate mission relative aux affaires du royaume de Naples.

Le prince en route vers ce royaume à la tête de ses troupes, brûle de venger l'assassinat de son frère André, époux de la reine Jeanne qu'il accuse formellement du crime. Et ses troupes, sans attendre de pénétrer dans le pays napolitain pour ravager, portent la dévastation à travers le Frioul.

D'autres ruines se préparent. Le tremblement de terre du 25 janvier 1348 désole la cité. Des tours du château s'ébranlent que Bertrand répare en toute hâte. Et il y peut accueillir avec tous les honneurs désirables le légat du pape, Guy de Boulogne.

Un nouveau tremblement de terre, en 1511, faisait crouler une partie notable du château et obligeait à le reconstruire. Mais il avait perdu son importance originelle. Les patriarches ne l'habitaient plus. Il était simplement occupé par le lieutenant de la Sérénissime République, maîtresse du Frioul conquis. C'était la revanche posthume de Venise sur les victoires que Bertrand n'avait cessé de remporter contre elle. Et la présence du lion de saint Marc sur les écussons encore existants atteste toujours cette souveraineté de plusieurs siècles.

Surviennent les guerres de la Révolution. Les armées ennemies se poursuivent et se battent sur les plaines voisines.

Le 7 février 1797, le général autrichien Alvinzi s'arrête à Udine venant du Tyrol, suivi bientôt de Wurmser et, le 11 mars, d'un détachement qui monte la garde sous le portique de S. Giovanni, mais disparaît bientôt.

Le 18 mars, accourt un détachement de cavaliers français qui vont au château et sans aucune opposition obtiennent du lieutenant de la République, Alviso Mocenigo, la fermeture des portes de la cité. Le lendemain, ce Vénitien, à qui manque un certain sens de l'honneur et de la dignité, les reçoit dans ses propres salons pour les régaler d'un somptueux repas, agrémenté par les morceaux d'un brillant orchestre et accompagné de danses qui durent toute la nuit. Et pourtant, observe l'historien Battistella, il n'ignorait pas que ces mêmes Français, à peine entrés dans Udine, avaient requis 700 chemises, 1.500 bérets, 300 chevaux, 4.000 boisseaux de blé, du vin et du fourrage.

Le 26 avril, dans les mêmes salons du château, joyeuse réception des officiers, et le lendemain grand dîner. Le 22, à l'occasion de la venue de Joseph, frère du général Bonaparte, splendide entrevue, à laquelle participent onze dames et quarante chevaliers

de la ville, suivie d'un élégant souper.

Ce fut le dernier gala offert par Mocenigo. Cinq jours plus tard, il se présentait, à Palma, devant Bonaparte lui-même qui accueillit mal ce pusillanisme et lui intima un humiliant congé. La République de Venise était morte.

Le 6 mai, entrent 3.000 hommes de Bernadotte, mal équipés, dont 200 ou 300 prennent possession du château et y établissent leurs quartiers. Légendairement courageux sur les champs de bataille, mais souvent dépourvus d'effets et de vivres, les soldats de la Révolution parfois se livraient, après la victoire, à des actes répréhensibles.

Ainsi, «nouveaux iconoclastes politiques», ils détruisent jusqu'à n'en laisser aucune trace un beau lion de saint Marc qui, à la montée du château, surmontait un arc de triomphe et, dans le château lui-même, ils pillent «portes, vitres, serrures et peintures», avant de céder Udine aux Autrichiens, sous la domination desquels le «honteux» traité de Campoformio fait passer la Vénétie.

Du 14 novembre 1805 au 25 octobre 1813, durant la nouvelle occupation française consécutive à la constitution du royaume d'Italie, les préfets ne résidaient plus au château mais au palais Antonini. C'est là que descendaient le vice-roi, prince Eugène, et Napoléon lui-même. A la plus solennelle des visites de l'empereur, le 10 décembre 1807, le château fut embrasé d'une illumination féerique.

De nouveau «l'odieuse» domination autrichienne s'appesantit sur le Frioul jusqu'au 22 juillet 1866, faisant du château une caserne et une prison.

Commencés sous l'administration italienne, les restaurations et les aménagements nécessaires à l'installation des Galeries d'art et du Musée et à certains services municipaux durent s'interrompre, en mai 1915, à la déclaration de guerre. Sur la large esplanade qui s'étend derrière le château on plaça des sentinelles et des canons de défense antiaérienne.

Survinrent, le 28 octobre 1917, la malheureuse affaire de Caporetto et l'invasion austro-allemande qui en fut la fatale conséquence. Le château, redevenu quartier général, souffrit une fois de plus des offenses de «ces brutes» que M. Battistella - auteur aussi d'un émouvant et précis volume sur Udine pendant l'année de l'occupation ennemie, Udine durante l'anno di occupazione nemica - caractérise en ces termes énergiques : « Ces nouveaux envahisseurs étaient de la même race qui avait dévasté la Belgique, brûlé les églises de France, bombardé Venise et réduit notre cité à un état de misérable et honteux épuisement ».

Une photographie de l'époque nous montre l'empereur Guillaume, entouré de généraux, contemplant du haut de l'esplanade le panorama du Frioul.

Autour du grand salon central du Château, spacieuse et véritable salle royale décorée somptueusement de peintures historiques, s'ouvrent des chambres où s'admirent des oeuvres d'artistes anciens et modernes de grande valeur, la plupart d'origine frioulane : Grigoletti, Politi, Giuseppini, Tiepolo, Palma il Giovine, Vettor Carpaccio, Girolamo et Giovanni da Udine, etc.

Mais, à l'extérieur, l'admiration est plus profonde. Gabriel Faure, dans ses Heures d'Italie, a décrit « le superbe panorama dont on jouit de l'esplanade qui s'étend derrière le Château. Je connais peu de vues aussi vastes et aussi belles. Dans toute l'Italie, il est peu de positions aussi splendides. A quelques mètres seulement d'altitude on a l'illusion d'être dans l'espace ».

Là où Guillaume II admira en vainqueur éphémère, Victor-Emmanuel III est revenu en maître et vainqueur définitif. Le 6 octobre 1924, après le triomphal honneur rendu dans la

grande salle par toutes les autorités de la province, le roi, qui avait supporté vaillamment le poids et les vicissitudes de la guerre, revit d'un regard grave tout l'horizon des hostilités, de la mer au Carso, aux Alpes Juliennes, aux Alpes Carniques, aux Dolomites jusqu'à la Piave...

A mon tour, j'ai contemplé le même spectacle, du parapet de l'esplanade et du haut de l'observatoire ou belvédère, dont le Château est surmonté.

Et j'ai pu saisir la portée de certains événements mémorables que l'Histoire m'a narrés.

Cette plaine immense et riche fut toujours la voie naturelle ouverte aux conquérants... Des Gaulois en marche vers l'Orient y passèrent... Jules César y établit la suprématie romaine, laissant son nom au Frioul, Forum Julii... Les barbares des régions asiatiques et danubiennes s'y précipitèrent pour envahir tout l'Occident. Des croisés la traversèrent, ambitieux de gagner par terre Constantinople et la Palestine... Dans leur appétit de possessions en Italie, les Empereurs d'Allemagne y descendaient... Napoléon y promena ses troupes victorieuses à la recherche ou à la poursuite des armées de la Maison d'Autriche...

Et j'ai mieux compris alors les raisons majeures de l'installation des patriarches sur cette éminence. Sans être insensibles aux beautés du paysage, ils recherchaient avant tout dans cette forteresse leur sécurité personnelle et celle de leur gouvernement. Bertrand de Saint Génès, en particulier, qui vécut dans un état de guerre perpétuel, je puis me le représenter sur quelque tour scrutant à la ronde les limites de la plaine pour y découvrir les mouvements possibles des ennemis, et rentrant dans la chapelle voisine pour y invoquer le Dieu des armées...

Le salut au Podestat

Dans une grande ville, le podestat remplit une charge souvent lourde plutôt qu'il ne jouit d'une dignité. Et cette charge comporte un dévouement sincère aux intérêts des concitoyens qui semblent devoir être mieux défendus par celui dont la famille se rattache de longue date à l'histoire et à la vie de la cité.

Or, le comte Gino di Caporiacco appartient à une illustre race d'Udine. Aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, ses ancêtres, apparentés aux Villalta, associés aux Savorgnano dans les agissements locaux, tenaient leur rôle avec la vigueur de tempérament propre aux hommes de ces temps passionnés qu'il ne faudrait point juger à la seule clarté des idées modernes. Ils n'eurent pas toujours à se louer de l'attitude des patriarches : et pas davantage des comtes de Goritz. Ainsi, en 1258, Gregorio di Montelongo confisque en faveur de son Eglise les biens de Detalmo di Caporiacco et donne en fief le château de Morsano à son second neveu Landone di Montelongo, en assignant toutefois une pension à sa veuve, Gertrude di Caporiacco. En 1339, des procès sont engagés entre Caporiacco et Villalta au sujet du siège du premier de ces deux châteaux et de l'emprisonnement de Ludovico di Caporiacco opéré, bon nombre d'années auparavant, par le comte Henri de Goritz.

En 1348, les ennemis de Bertrand de Saint Génies, impuissants à le réduire par les armes et par la calomnie, trament un complot, heureusement découvert, pour attenter à ses jours. Aussitôt s'ouvre à Udine une assemblée plénière que préside Jacopo del Canto, docteur ès lois, délégué du patriarche. Conformément à la rigueur des règlements applicables en pareille occurrence, le Juge requiert contre les conjurés l'exil perpétuel et la confiscation de leurs biens et, l'assentiment obtenu, il prononce la sentence qui condamne les coupables à cette double peine. Parmi les nobles assistants, aux côtés des Savorgnano et autres principaux feudataires qui approuvent la sentence, figure Galeazzo di Caporiacco.

Lors de l'envoi à Toulouse des reliques du Bienheureux Bertrand, le comte Gino di Caporiacco, podestat d'Udine, conçut un de ces desseins qui naissent de l'élégance naturelle des pensées. Puisque le patriarche, Seigneur de la cité et modèle des administrateurs sages et dévoués, fut le plus illustre de ses prédécesseurs, ne serait-il pas bienséant et opportun de saluer le maire de Toulouse dont Bertrand de Saint Génies honora durant de longues années la qualité de citoyen ? Et d'ailleurs, la présence de nombreux Frioulans dans la ville ou la région toulousaine ne crée t-elle pas un lien moral entre les deux magistrats municipaux ?

Le podestat d'Udine rédigea un beau message que Mgr dell'Oste, porteur des reliques, voulut bien se charger de remettre au maire de Toulouse.

Et, le 6 juin 1929, à l'issue de la splendide cérémonie de la réception des reliques dans la basilique Saint Sernin, eut lieu la remise du message. La large et imposante façade du Capitole, oeuvre de Cammas qui s'était perfectionné à Rome, rappelle la majesté des monuments romains. La cour Henri IV évoque les charmes de la Renaissance. Et les salles, ornées des merveilleuses peintures des plus grands artistes de France, Toulousains d'origine, pourraient convenir aux palais qu'ont embellis les peintres de la Péninsule. C'est dans ce cadre, digne de l'Italie, que Mgr dell'Oste s'acquitta avec une aisance spirituelle de sa mission auprès de M. Billières, maire de Toulouse, entouré de deux de ses

adjoints, en lui remettant le message suivant :

ALL'ILLUSTRISSIMO SIG. SINDACO DI TOLOSA,

La Città di Udine che custodisce gelosamente nella sua Cattedrale il Corpo del Beato Bertrando di S. Genesio, invia alla Città di Tolosa una reliquia del Grande Patriarca e del Grande Guerriero. Ed assieme alla Reliquia preziosa invia alla Città Francese, che ha un passato così ricco di memorie insigni, il suo saluto.

Giungano l'Una e l'altro, quale dimostrazione che non esistono confini di Nazioni quando si porge onoranza a Chi è stato magnifico esempio di Fede e di Valore.

Giungano l'Una e l'altro, quale attestato della simpatia che unisce Udine alla Città che ascoltò, dalla Cattedra del suo maggior Studio, la parola formata di Bontà e di Dottrina del Grande Patriarca.

Giungano l'Una e l'altro, quale espressione dell'Amore che lega la Città di Udine a tutti i Friulani a tutti gli Italiani, che, intorno a Tolosa, non solo non dimenticano, ma, col lavoro onesto ed austero esaltano il nome della Grande Patria Italiana.

La Città di Udine, per la Città di Tolosa, formula il voto di ogni migliore e maggiore progresso.

Il Podestà di Udine,

GINO DI CAPORIACCO

AU TRÉS ILLUSTRE MAIRE DE TOULOUSE,

La cité d'Udine qui garde jalousement dans sa Cathédrale le corps du Bienheureux Bertrand de Saint Génès, envoie à la Cité de Toulouse une relique du grand Patriarche et du grand Guerrier.

Et en même temps que la précieuse relique, elle envoie à la Cité française, qui a un si riche passé de souvenirs insignes, son salut.

En les rattachant l'une à l'autre, quelle démonstration de la non existence des frontières des nations quand on rend des honneurs à qui fut un magnifique exemple de Foi et de Valeur.

En les rattachant l'une à l'autre, quel témoignage de la sympathie établie entre Udine et la Cité qui écoute dans la chaire de son Université, la parole faite de Bonté et de Doctrine du grand Patriarche.

En les rattachant l'une à l'autre, quelle expression de l'Amour gardé par la cité d'Udine à tous les Frioulans et à tous les Italiens qui, autour de Toulouse, non seulement n'oublient pas mais exaltent par leur honnête et dur travail le renom de la grande Patrie italienne.

La cité d'Udine formule pour la cité de Toulouse, le voeu de tout progrès meilleur et plus grand.

Le Podestat d'Udine :

Gino di CAPORIACCO.

Le maire de Toulouse remercia avec le courtois à-propos que réclamaient les circonstances et promit une réponse écrite à son collègue italien.

Celle-ci fut emportée par Mgr dell'Oste qui la remit, à son tour, au podestat d'Udine. Des

photographies nous représentent cette scène intime, mais officielle, dans le cabinet du podestat, où figurent une douzaine de personnalités ecclésiastiques et civiles. Gracieux détail : deux orphelins et quatre fillettes tiennent sur des plateaux un album et des exemplaires enroulés de la réponse imprimée en magnifiques caractères, sans aucun doute par les soins du distingué chanoine qui déjà avait employé le même procédé à l'égard du message du comte di Caporiacco. En voici le texte :

AU TRÈS ILLUSTRE PODESTAT D'UDINE,

La Ville de Toulouse, qui a le culte de toutes les gloires inscrites dans ses annales, est vivement reconnaissante à la Cité d'Udine de lui avoir offert comme gage insigne d'amitié, une relique du Bienheureux Bertrand de Saint-Geniès Patriarche d'Aquilée,

Une magnifique cérémonie a été organisée à la Basilique Saint-Sernin pour la réception, solennelle de cette Relique, au moment même où notre Université, dont Bertrand de Saint Geniès fut jadis un des plus brillants docteurs, se dispose à fêter le VIème' centenaire de sa fondation.

Il m'a été fort agréable d'accueillir au Capitole, en ma qualité de Maire de Toulouse, votre délégué Mgr dell'Oste, qui a bien voulu me remettre, avec votre noble message, une médaille portant l'effigie de votre grand Patriarche.

Cette manifestation de haute courtoisie, qui s'harmonise si bien avec les hommages rendus à notre Université, à l'occasion de nos fêtes commémoratives, par les Universités les plus célèbres du monde entier, montre avec éclat les progrès accomplis depuis le Moyen Age, par l'idée du Droit dans toutes les consciences.

Vraiment votre Cité et la nôtre peuvent être fières de compter au nombre de leurs gloires communes Bertrand de Saint Geniès qui, par ses admirables leçons inspirées d'un pur sentiment de justice, annonça les temps nouveaux où régnera définitivement la paix entre toutes les nations.

Parcourant en sens inverse la route qui conduisit votre futur Pasteur du Quercy jusqu'à Aquilée, des Frioulans sont venus en foule dans notre région pour cultiver les terres retombées en friche à cause de la guerre et de ses sanglants holocaustes.

L'exemple de féconde activité donné par vos compatriotes en prêtant leur appui à nos populations leur a par tout assuré un accueil fraternel.

Ainsi les liens qui ont uni sur les champs de bataille nos deux pays, pour la défense de leur sol, se resserrent maintenant dans leurs efforts conjugués pour l'amélioration de la vie et le développement de la civilisation.

Avec son salut cordial, la Ville de Toulouse est heureuse d'adresser à la Cité d'Udine tous ses voeux de prospérité.

Le Maire,
BILLIÈRES.

Des gestes de cette nature, empreints de parfaite urbanité entre des personnages officiels, qui n'ont point à s'interroger sur la couleur ou la différence de leurs opinions politiques, ne tendent-ils pas, en favorisant en effet la pacification des peuples, à consolider la fraternité franco-italienne? Et quel esprit grincheux oserait les blâmer?

Les bienséances me commandaient de saluer le podestat d'Udine dont, d'ailleurs, l'amabilité prévenante, à la nouvelle de ma venue lui avait inspiré d'offrir l'automobile municipale pour effectuer des courses intéressantes en Frioul.

Au pied de l'élégant escalier couvert du XV^{ème} siècle, qui monte au Château, s'ouvre la place Victor-Emmanuel, l'une des plus harmonieuses d'Italie, où se dressent la statue équestre du roi et la statue assise de la paix de CampoFormio. A l'est de la place, la Loggia S. Giovanni abrite le corps de vigilance urbaine. A l'ouest, le regard est captivé par l'exquise Loggia communale, de style vénitien, commencée en 1448, sur les plans de l'Udinien Nicolò Lionello. Chateaubriand en fut séduit lors de son mémorable voyage vers Prague où l'attirait sa dévotion à la cause de Charles X détrôné.

«Udine est une belle ville, écrit-il : j'y remarquai un portique imité du palais des doges. Je dînai à l'auberge, dans l'appartement que venait d'occuper Madame la comtesse de Samoyloff, nièce de la princesse Bagration... Sur le livre de l'hôtel était écrit le nom de mon noble ami, le comte de La Ferronnays, retournant de Prague à Naples, de même que j'allai de Padoue à Prague...».

Mais, du fait de l'extension des services d'une ville de 60.000 habitants, cette Loggia était devenue insuffisante.

Récemment, on a construit à son ombre, un palais où fonctionnent, avec tout le confort moderne allié à la meilleure tradition artistique, les rouages de l'administration. C'est là que Mgr dell'Oste me fait l'honneur de me présenter au podestat : entrevue des plus cordiales. Le comte Gino di Caporiacco, de très haute taille, jeune, de physionomie très sympathique, respire l'intelligence et l'activité. J'ai plaisir à le remercier de ses attentions personnelles et à lui exprimer mon admiration pour une ville dont il régit les intérêts avec un zèle et un succès si remarquables. Ne devais-je pas lui redire, à mon tour, l'heureuse impression produite par son message sur le maire de Toulouse ?

Le podestat m'avoue sa profonde satisfaction de la réponse du maire. Il en a été si flatté qu'il se propose même de la faire encadrer et de la fixer à une place d'honneur dans son cabinet. Pour lui permettre de connaître Toulouse et son Hôtel de Ville, je lui offre quelques publications où sont décrits ses monuments et des pages de son histoire. Et aussitôt, avec la spontanéité d'un grand seigneur, il demande pour moi à son secrétaire une médaille commémorative, et les deux récents ouvrages d'Antonio Battistella, «*Udine durante l'anno di occupazione nemica*» et «*Il Castello di Udine*», qu'il s'empresse de dédicacer «per ricordo di Udine al rappresentante di Tolosa».

Il daigne m'accompagner jusqu'au seuil du «descenseur», selon l'expression du journal local qui mentionne l'entrevue. Le représentant de Toulouse ne pourra que garder du chef éminent de la cité d'Udine un souvenir reconnaissant et charmé.

Dans la gloire défunte d'Aquilée

C'est un pèlerinage qu'il convient de faire, en dévot de l'antiquité religieuse et profane, à cette ville célèbre, siège patriarcal illustré par Bertrand de Saint Génès. Nous partons cinq, dans l'automobile municipale et l'automobile du comte del Torso : Mgr dell'Oste, le comte del Torso, l'artiste Angelo Sello, don Gallo et moi qui ne pouvais souhaiter compagnons mieux choisis.

Si Mgr dell'Oste est un écrivain initié au passé de son pays et un orateur dont le patriotisme a vibré sous les voûtes de l'église d'Aquilée, si M. Sello est un dessinateur d'un goût très sûr pour juger de la beauté antique et moderne, le comte Enrico del Torso est un bibliophile, un chercheur, un érudit remarquable à qui rien n'échappe de l'histoire locale et qui d'ailleurs l'a vécue par le rôle de ses nobles ancêtres. Ceux-ci, déjà connus en Lombardie au IVème siècle, durent suivre en Frioul les patriarches milanais de la famille della Torre et s'établir à Udine où leur action se révèle dans les annales du XIVème siècle. N'allons-nous pas, tout à l'heure au delà d'Aquilée, saluer au passage les souvenirs de l'abbaye de Belligna dont fut abbé commendataire, en 1398, le cardinal Giacomino del Torso, que la cité d'Udine avait chargé de maintes missions importantes et que les papes Boniface IX et Grégoire XII, éclairés sur sa valeur, appréciaient hautement ?

Au sortir d'Udine par la porte d'Aquilée, dont la tour massive est le reste le plus imposant des anciens remparts, nous prenons en ligne droite la route millénaire... Nous traversons la place forte de Palmanova, maintenant déclassée : ville frontière avant la Grande Guerre, alors que les limites de l'Empire autrichien qui comprenait la région d'Aquilée, étaient toutes proches... Des champs de maïs et de pommes de terre, des vignes, des enclos fruitiers, des arbres touffus... Soudain émerge de la plaine bornée, dans une atmosphère d'immobile tristesse, un campanile, quelques maisons, la toiture d'une église, des cyprès : c'est Aquilée.

Emouvant contraste entre l'évocation intérieure de la splendeur historique de la cité et la première vision de ce qui en survit. Colonie romaine fondée dès l'an 181 avant l'ère chrétienne, par un triumvirat de deux consuls et d'un prêteur, au lendemain de leur victoire sur les Gaulois transalpins établis dans le voisinage, Aquilée devient une forteresse redoutable aux envahisseurs de la République. Au temps d'Auguste elle semble toucher à l'apogée de sa gloire qu'elle n'atteint réellement qu'au début du IIème siècle. Capitale de la Vénétie et de l'Istrie, centre militaire et commercial de premier ordre et port de mer, ornée de temples, de théâtres, de palais où résident les empereurs eux-mêmes, habitée par une population qui flotte de 300 à 500.000 personnes, elle mérite en vérité le titre de seconde Rome. Et aujourd'hui ?...

Sous le bas portique de l'église nous attend l'archiprêtre Mgr Justulin, très qualifié pour nous expliquer les magnificences d'un monument qu'il connaît bien et qu'il aime, dans lequel se résument les vicissitudes religieuses d'Aquilée.

La basilique, dite de Popone, se présente à nous austère et solennelle, de style roman, longue de 60 mètres, haute de 23, en forme de croix latine, terminée par trois absides semi-circulaires. Ses trois nefs sont séparées par des colonnes monolithes dont les chapiteaux corinthiens soutiennent des arcs gothiques. Malgré l'évidente diversité des apports propres à différents siècles, elle reste très harmonieuse dans son ensemble.

Là-bas, sous l'autel majeur, dans la crypte obscure, le sarcophage protégé par une cage de fer et aujourd'hui vide des reliques de saint Hermagoras et de saint Fortunat, nous fera remonter aux premiers siècles du christianisme, qu'ensanglantèrent les persécutions des empereurs. Maintenant, la période de paix et de liberté ouverte par l'édit de Constantin se manifeste sur le sol que nous allons fouler. En 1909, en le creusant, on découvrit le pavé de la basilique primitive érigée, vers 320, par l'évêque Théodore : un pavé uniquement composé de splendides mosaïques.

On a pu dire avec juste raison que ce sont les plus belles mosaïques chrétiennes du monde. Elles se développent sur une longueur de 36 mètres et une largeur de 20 mètres 40. Elles constituent désormais le plus riche trésor d'Aquilée. Merveilleuses par la vivacité des couleurs, la variété des motifs et leur étendue, elles le sont aussi par le symbolisme de leur conception que nous expose Mgr Justulin.

Ce rectangle de 800 mètres carrés est divisé en quatre compartiments dans lesquels les sujets, les figures, les épisodes sont disposés de telle sorte que leur sens, caché à l'intelligence d'un profane comme il devait l'être aux païens des premiers siècles, apparaît dans un ordre lumineux à ceux que l'histoire a initiés au langage emblématique et liturgique de l'Eglise naissante.

Il est évident que l'artiste n'a pu concevoir seul et exécuter une pareille oeuvre sans le concours d'une pensée ecclésiastique qui dut y présider.

Le premier compartiment est consacré à la vie et à la religion naturelle. Le coq, emblème de lumière, de vigilance et de bonnes oeuvres, est en lutte avec la tortue, emblème de ténèbres, de lenteur et d'oeuvres mauvaises. La coupe, c'est la récompense promise au vainqueur du bien sur le mal ; le poisson, c'est, d'après l'iconographie chrétienne, le Christ qui encourage la victoire du bien.

Dans le second, l'homme régénéré par le baptême progresse dans la religion chrétienne. Le bon pasteur porte sur ses épaules la brebis retrouvée. Un oiseau becquette du pain dans un panier, première figure de l'Eucharistie. Voici les quatre saisons de la vie, et des poissons qui nagent : c'est-à-dire tout à la fois les âmes régénérées par l'eau baptismale et le Christ régénérateur.

Sur le troisième éclate l'idée maîtresse de la composition : la victoire du christianisme sur le paganisme par l'Eucharistie. Au centre, un jeune homme, ailé comme la Nike ou victoire antique, vêtu d'une tunique longue, tient dans la main droite une couronne et dans la gauche une palme. A ses pieds deux corbeilles de pain et une coupe de vin. La scène s'agrément de lièvres, d'antilopes, d'agneaux, de chèvres, de lapins au repos ; tel le troupeau du Christ, nourri de la substance eucharistique, dans l'espérance de la couronne et de la palme de la gloire céleste.

A cet endroit de l'église était placé l'autel destiné à recevoir le pain et le vin offerts par les chrétiens au clergé et aux pauvres.

Au quatrième compartiment correspondait le chœur réservé à l'évêque et à ses clercs. C'est le plus grandiose ; on y assiste à une pêche, image de celle qui fut prescrite aux apôtres, pêcheurs d'hommes, et à trois épisodes de la vie de Jonas. Avalé par un gros poisson, il reste dans ses flancs, comme le Christ dans le sépulcre. Au bout de trois jours le poisson le rejette : tel le Christ ressuscita, tel le chrétien ressuscitera. Jonas dort ensuite paisiblement sous une treille. Ainsi le chrétien fidèle jouira du repos de la vie éternelle.

Cet artistique résumé de la doctrine, dû à Théodore, comme le constate une inscription latine au centre de l'oeuvre, fut accessible aux yeux et à l'esprit jusqu'à la destruction d'Aquilée par Attila, en 452. Les ruines s'accumulèrent et l'oubli pesa sur ces mosaïques

ensevelies. Désertée pour échapper aux dangers de la malaria et aux incursions des barbares, Aquilée connut la décadence. Dans la suite, les archevêques devenus patriarches résidèrent tantôt dans l'île de Grado, tantôt à Cormons, tantôt à Cividale.

L'heure vint pourtant, où doté par l'empereur d'Allemagne Conrad de la puissance souveraine sur le Frioul, un patriarche, Popone, allait employer toutes les ressources de son rude et tenace tempérament à relever le prestige d'Aquilée. Dès 1021, il entreprend de construire sur les fondements des précédentes, une nouvelle et grandiose basilique : celle, dans laquelle nous venons de pénétrer, heureux que sa mésestime des mosaïques théodoriennes les ait fait simplement recouvrir, ou les ait laissé recouvertes d'une couche de terre protectrice. Il érige en même temps, avec les pierres de l'amphithéâtre, la tour colossale du campanile qui servira de modèle à celui de Saint-Marc de Venise. Il bâtit un palais patriarcal. Il entoure de nouveaux remparts la ville en qui renaissent la vie intellectuelle, le commerce et l'industrie. Il fonde, dans sa basilique, un chapitre de 50 chanoines. A son appel, des peintres, précurseurs du genre de Cimabue et Giotto, décorent la voûte de l'abside centrale des fresques encore existantes où nous admirons, autour de la Madone et du Bambino, des séries de saints locaux et de personnages historiques. Au-dessous est disposé son siège ou trône de marbre formé de fragments romano-byzantins. Il méritait d'être enseveli au milieu de son église, pour y présider en quelque sorte à tous les événements qui s'y dérouleraient. Plusieurs de ses successeurs y reposent, en particulier ceux de la famille della Torre dans la chapelle dite des Torriani.

C'est donc ici que Bertrand de Saint Génies pontifia, pria, prêcha, soucieux de compléter l'oeuvre matérielle et spirituelle de Popone. Il termina le campanile en forme de mitre. Dans le palais, aujourd'hui disparu, dont deux colonnes seulement survivent, il fit des séjours édifiants pour son entourage et bienfaisants pour la cité. Celle-ci semble lui en avoir gardé quelque gratitude, puisque, en novembre 1349, se forma la ligue des communes d'Aquilée, de Marano, de Monfalcone, de Palazzolo et autres en faveur du patriarche, contre Cividale et le comte de Goritz qui lui ont déclaré la guerre. Le chapitre, au contraire, mécontent du projet du patriarche de transférer à Udine les reliques de saint Hermagoras et le Trésor, va se plaindre, à Padoue, en mai 1350, auprès du légat du pape. Il est vrai que les conséquences d'une catastrophe ont justifié ce projet. La basilique, secouée par le tremblement de terre de 1348, a vu s'effondrer sa partie supérieure et n'offre plus de sécurité.

Vers 1370, le patriarche Marquardo l'exhausse de quelques mètres, renforce ses murailles, et dresse des arcs gothiques sur ses colonnes. Au début du XVIème siècle, le patriarche Grimani fit sculpter devant l'autel majeur, par Bernardo da Bissone, une gracieuse tribune de marbre dans laquelle nous montons, et à côté cet autre joyau qu'est l'autel primitif du Saint-Sacrement, surmonté d'un élégant baldaquin.

Saluons l'autel actuel du Saint-Sacrement, en style baroque, dont le tabernacle présente un joli groupe d'anges, et dans l'angle du bras gauche du transept ce buste réaliste du Christ mort dû, en 1916, au ciseau puissant du soldat Edmondo Furlani. Pourrait-on oublier qu'Aquilée est assez voisine du Carso ; qu'ici des messes militaires furent souvent célébrées pendant les hostilités, au cours desquelles se fit entendre, du haut de la tribune, l'éloquence de l'aumônier général des armées S. Exc. Mgr Bartolomassi, et qu'ici encore Mgr dell'Oste harangua la foule pendant une cérémonie d'après-guerre en l'honneur des héros tombés sur les champs de bataille?

Ainsi, dans cette enceinte sacrée où palpitent seize siècles d'histoire, l'actualité rejoint le passé lointain. Et ce passé va de nouveau ressusciter à nos yeux sous la conduite d'un

maître en archéologie.

Le docteur Giovanni Brusin, directeur du Musée et des fouilles d'Aquilée, est venu se mettre à notre disposition, avec cette courtoisie spontanée du savant que possède l'amour désintéressé de la science.

Il nous mène, par une porte pratiquée au bas de la basilique, dans un souterrain qui entoure la base du campanile et que des baies, de distance en distance, éclairent. C'est le résultat de fouilles intelligentes opérées pendant la guerre et qui n'ont rien détruit des survivances de l'antiquité. Le spectacle est saisissant. En creusant profondément on a retrouvé le sol en mosaïques d'une maison patricienne, base d'une basilique contemporaine de celle de Théodore, dont la sépare une simple muraille, et sans doute anéantie comme elle à l'époque d'Attila.

Si la piscine réservée aux ablutions domestiques, encore intacte, sert naturellement de baptistère, le sol fut surélevé et revêtu de mosaïques comparables à celles de l'église voisine, et qui courent aussi le long des murs en dessinant les limites et la forme rectangulaire de la Basilique. Les motifs d'ornementation, les emblèmes, les animaux, le pain et le vin s'y rencontrent et indiquent par leur disposition la place de l'autel du sacrifice. Leur conservation est parfaite et la vivacité des couleurs étonnante.

S'il est regrettable que la masse des fondements du campanile ait mutilé une partie de l'oeuvre, ce qui en reste suffit à nous émerveiller. Heureusement que la marque d'origine s'y dévoile dans une inscription au pied même de ces fondements. L'évêque Théodore en est aussi l'auteur. Et nous partageons le compréhensible enthousiasme de Mgr Justulin qui a écrit à ce sujet : «Les grandioses mosaïques, de renommée mondiale, des deux basiliques érigées par Théodore sont un poème immortel à son zèle et à la culture religieuse et artistique des chrétiens d'Aquilée de ce temps » .

Au dehors, en face de la basilique, retient un instant nos regards un monumental baptistère de l'époque lombarde. Les colonnes sont debout, la piscine au milieu, mais la toiture manque.

Et maintenant nous suivons le docteur Brusin dans son domaine quotidien, au Musée. Impression charmée d'une paisible villa romaine à laquelle on accède par un long péristyle que forment deux rangées de colonnes couvertes de verdure et de fleurs. Sa richesse est considérable malgré la prise de six cents objets précieux faite, en 1915, par l'Autriche, à la veille même de l'entrée en guerre de l'Italie. Il faudrait un volume pour en décrire les pièces. Signalons simplement les plus caractéristiques.

Dans les salles du rez-de-chaussée, le distingué professeur nous désigne des têtes de Socrate, d'Auguste tout jeune homme, de Tibère, de l'impératrice Livia, les statues des empereurs Claude et Tibère, celle d'une Vénus pudique ; en particulier, une inscription qui constitue l'acte de naissance d'Aquilée, relative à Lucius Manlius Acidinus, l'un des triumvirs qui fondèrent la ville, en 181 avant Jésus-Christ ; deux mosaïques des premiers siècles ; un bas relief représentant saint Pierre et saint Paul et une figuration du baptême. Dans les salles supérieures sont disposés sous vitrine des objets d'art retirés des tombeaux : des armes, des instruments de cuivre et de bronze, des monnaies, des anneaux, des amulettes, des terres-cuites, des lampes, surtout des pièces de verrerie qui remplissent une

salle entière de toute forme et de toute grosseur, d'une jolie coloration bleue que les siècles n'ont pas atténuée, rappelant que l'industrie du verre était, à Aquilée, des plus florissantes. A l'extérieur, dans les galeries lapidaires du jardin sont rangés des monuments funéraires, des cippes, des stèles, des autels, des sarcophages portant des noms de citoyens notables ou des motifs de sculpture de grande finesse; des frontons très larges où les inscriptions en lettres majuscules de 50 centimètres attestent les dimensions énormes des édifices auxquels ces frontons ont appartenu, et l'extension non moins énorme de l'antique cité.

Je me souviens d'avoir lu dans un remarquable ouvrage de M. Etienne Michon, l'un des savants, conservateurs du Louvre, qu'en 1901 avait été reconstituée, au Musée d'Aquilée, une antique table d'autel dont les fragments venaient d'être découverts dans les fouilles d'une basilique de Grado. Cette mensa terminée par un bord en saillie montrait une forme parfaitement concordante avec les représentations d'autels de la plus haute époque chrétienne, par exemple avec celles du VI^{ème} siècle de Ravenne, Saint-Apollinaire in Classe et Saint-Vital. Au cours d'une visite que M. Michon fit à ce musée en 1913, elle n'attira pas son attention pourtant curieuse. Nous ne pouvons la retrouver nous-mêmes et M. Brusin l'ignore : elle a dû disparaître. Ainsi je me plais à lui marquer l'intérêt porté par des archéologues de France au Musée dont il est le si éclairé directeur. Et pour lui prouver que ses travaux sont connus dans notre pays, je lui présente la récente coupure d'un journal français sur les fouilles d'Aquilée, dont la presse italienne, paraît-il, n'aurait pas encore beaucoup entretenu ses lecteurs. Surpris et flatté, il me demande la permission de la copier, et nous propose aimablement de nous accompagner sur le champ des fouilles, dans l'après midi.

Du port de Grado au port d'Aquilée

Nous devons visiter Grado et y déjeuner.

Prenant l'antique voie Julia Augusta, nous laissons à gauche la basilique aquiléenne avec les deux colonnes qui subsistent du palais patriarcal, et à droite la modeste bourgade dont les habitants se livrent à l'agriculture. Des terrains marécageux ont été desséchés et la vigne y pousse vigoureusement. Le commerce du poisson y a aussi quelque importance, les pêcheurs pouvant communiquer en barque avec la mer par le fleuve Natissa.

Six kilomètres environ séparent de la lagune. Là, dans la morosité du paysage, s'entrevoient les derniers cônes des pins qui côtoient l'Adriatique depuis Ravenne, et dont la mélancolie s'apparentait si profondément à l'âme de Dante exilé. Au Belvédère, point terminus d'un petit chemin de fer et de l'antique voie, s'ouvre l'horizon de la lagune parsemée d'îles. En face, resplendit sous le soleil ardent, à six kilomètres, l'île gracieuse de Grado. Il y a peu de temps encore, on ne pouvait franchir qu'en barque cette distance. Aujourd'hui une route artificielle traverse en ligne droite cette lagune assez large, comme un ruban dont la blancheur se détache sur l'azur des eaux et sous le bleu du ciel.

Dès le IV^{ème} siècle, malgré son exigüité cette île acquit de l'importance en raison de la sécurité qu'elle offrait en cas de péril. L'archevêque d'Aquilée, Secondo, d'origine franque, ne s'y serait-il pas réfugié, en 452, pour échapper aux férociétés d'Attila ? Certains le prétendent. Au demeurant, ses successeurs se complurent à y bâtir des églises. Le premier patriarche, Paulin I^{er}, s'y retira, à l'apparition des Lombards, en emportant ses trésors dans cette nouvelle Aquilée. Durant le schisme causé par le refus de reconnaître les décisions du Concile de Constantinople, le patriarcat orthodoxe continua d'y résider, sans d'ailleurs y jouir de la paix, puisque Loup, duc du Frioul, y vint saccager la cité. Et lorsque le schisme cessa, le pape reconnut deux patriarches, à la fin du VII^{ème} siècle : celui d'Aquilée, et celui de Grado qui vécut désormais, à quel quelques kilomètres de son voisin, dans une infériorité manifeste de possessions territoriales et d'autorité, bien qu'il étendit sa juridiction vers les lagunes de Venise. Vécurent-ils en rapports constamment fraternels ? L'histoire note d'assez fréquentes frictions, voire de véritables luttes. Le patriarche Popone - épris de la grandeur de son siège - n'entreprit-il pas d'occuper deux fois, à main armée, l'île de Grado, qu'il dut évacuer sur les réclamations du Pape et sous la menace de l'intervention de la République vénitienne ?

Nous atteignons en pacifiques amateurs d'histoire et de paysages l'extrémité de la route, que la profondeur des eaux oblige à se terminer, à un kilomètre en avant du port où nous amènent dans leurs barques des rameurs noircis par le soleil. Assez grande animation. Le gros vapeur qui fait le service quotidien entre Grado et Trieste vient d'amarrer.

Si, le 20 juin 1810, l'infanterie anglaise débarquée à Grado commit un acte irréparable de vandalisme en jetant au feu, sous les yeux du peuple, tous les papiers de ses riches archives, elle laissa cependant debout les pierres de la basilique. Et celles-ci sont les visibles documents d'une gloire passée, d'une gloire qu'on sait trop morte pour tenter sa résurrection. Simple église désormais privée de tout rôle même honorifique, il semble au premier aspect qu'elle porte la marque de la tristesse commune aux choses abandonnées. Dans les arcades, l'abside, les chapiteaux, le ciborium moresque, le rétable, s'accuse l'influence de l'art de Byzance, de Ravenne, de Venise. On marche sur un vétuste et très beau pavement de mosaïque, du VI^{ème} siècle, qui s'étend aux trois nefs. On admire, au maître-autel, la pala d'argent, revêtement d'orfèvrerie vénitienne, du XIV^{ème} siècle, et

derrière l'autel, une antique chaire épiscopale. Son trésor est important. Mais dans toute cette enceinte se trahit le signe mélancolique d'une noblesse appauvrie.

Le tour de ville ne comporte qu'une brève promenade. Une jetée se prolonge, devant l'espace illimité, vers la plage riante où se divertit le pullulement humain. Grado est réputé comme station balnéaire cosmopolite.

Et je me divertis à mon tour, sur l'avenue centrale ombragée, au spectacle de la foule revenant du bain : spectacle à la fois bouffon et humiliant. Types masculins et féminins ostensiblement privés de la pureté de lignes qui distingue la race latine. Je crois qu'il est difficile de voir circuler ensemble autant de spécimens de la laideur physique. D'une diversité inimaginable de couleurs les costumes clament leur mauvais goût. Sans sourire les jeunes filles se hâtent, ridiculement affublées de larges pyjamas. Aussi graves, aussi risibles dans leur accoutrement, leurs mères les suivent. Quelle inconscience !

Dans leurs villes respectives, elles n'oseraient se montrer ainsi sur le seuil de leurs maisons, sous peine d'être appréhendées par la police comme extravagantes, coupables d'attenter aux convenances morales et de troubler l'ordre public. Se doutent-ils, se doutent-elles de leur grotesque enlaidissement ?

« Ce ne sont pas des Italiens », observe-t-on auprès de moi.

J'en étais certain...

Allons admirer, maintenant, des vestiges de la grandeur romaine.

Le docteur Brusin nous attend. Il est visiblement satisfait de nous montrer les récentes découvertes. Nous le sommes davantage de son extrême obligeance.

Le champ des fouilles d'Aquilée est situé à un demi kilomètre environ, à l'ouest de la basilique.

Sur place, nous relisons l'article paru dans le journal La Croix, le mercredi 19 juin 1929, sous la signature Marc-André Fabre. En voici le texte intégral :

Les fouilles d'Aquilée.

« Les vestiges d'Aquilée, la célèbre métropole de la Vénétie et de l'Istrie, qui fut jadis l'émule de Rome, étaient jusqu'à ce jour si insignifiants que c'est à peine si quelques traces de ses monuments demeuraient à la surface du sol. Pourtant Aquilée fut la reine de l'Adriatique.

Le commerce et l'industrie y étaient particulièrement florissants. Elle fut l'entrepôt de toutes les marchandises qui, de toute l'Italie et des terres baignées par la Méditerranée, gagnaient ensuite par terre ou par mer les pays danubiens.

Mais si, par suite des révolutions politiques et des injures du temps, Aquilée n'offre pas au visiteur des ruines grandioses, les vestiges de son passé, enfouis sous quelques mètres de terre, n'ont pas disparu. Ils viennent d'être rendus à la lumière et nous pouvons admirer les murs de la forteresse célébrée par les anciens qui, véritable bastion avancé de Rome, fut érigée pour arrêter la ruée des ennemis du nom romain venus du nord-est de l'Europe. Ce furent, en effet, des raisons militaires qui déterminèrent la fondation de la colonie latine d'Aquilée en 181 avant Jésus-Christ.

Les fouilles commencées en 1926 ont été cette année activement poussées grâce à la

constitution de l'Association nationale pour Aquilée, honorée du patronage de S. A. R. le duc d'Aoste et dirigée par le comte Joseph Volpi. Elles ont été entreprises à l'est de la ville actuelle, dans la zone du port formé par le canal qui longe la rive droite du Natisone. Jadis, en effet, celui-ci, qui est devenu le triste Natissa d'aujourd'hui, traversait la ville antique et portait des vaisseaux même lourdement chargés. Le dessin du port épousait le cours du fleuve et formait un angle droit près du village actuel de Monastero. Il a été dégagé sur une longueur de près de trois cents mètres. Ses quais sont soigneusement pavés de larges dalles de calcaire. Ils remontent, selon toute vraisemblance, au premier siècle de l'Empire, époque où, par suite de la pacification des pays alpins, le trafic de la cité s'accrut considérablement. Des rues descendent, en pente douce vers les quais et s'élargissent à l'approche du port pour faciliter le déchargement des navires. Des dalles portent des trous où étaient scellés des anneaux pour amarrer les bateaux, et des escaliers de pierre descendaient au niveau de l'eau.

Plus tard, le port fut supprimé et les murs de la forteresse s'élevèrent sur les quais qui leur servirent de fondements. De cette forteresse, deux grosses tours ont été découvertes. L'une est semi-circulaire, construite avec des fragments de colonnes, de sarcophages et de corniches ; l'autre, carrée, est divisée en petites chambres où devait loger le corps de garde. Ses murs sont aussi formés de cippes de marbre, de plinthes, de débris de temples et de tombeaux. Ces tours furent détruites sans doute au moment de l'invasion d'Attila et des Lombards. On a retiré de leurs fondations deux inscriptions fort intéressantes. La première est dédiée à la Triade capitoline, c'est-à-dire à Jupiter, Junon et Minerve, ainsi qu'à Mars, pour la protection des deux empereurs Pupien et Balbinus, dont les noms sont martelés, et du noble César, M. Antoine Gordien. La dédicace fut faite par deux commandants des troupes envoyées à Aquilée, en 238 après Jésus-Christ, au moment où Maximin de Thrace menaçait de l'assiéger. La tour est donc postérieure à cette date. L'autre stèle épigraphique constituait sans doute la base de la statue d'un illustre concitoyen de la ville, C. Quinctius Certus Publicius Marcellus, jusqu'à ce jour inconnu, qui, sous l'empereur Adrien (117-138), fut consul et légat en Syrie et en Germanie et obtint les honneurs du triomphe. Aquilée peut aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir donné un consul à l'empire romain.

Au milieu d'une rue voisine de la tour subsistent les vestiges d'un petit canal fait de fragments d'amphores. Parallèlement aux quais, court un long mur qui peut avoir fait partie des magasins ou des entrepôts. Là, comme sur d'autres points des fouilles, la présence de plusieurs stratifications témoigne de la longue prospérité de la cité romaine et des transformations successives de ses édifices. Ici apparaît une fine mosaïque géométrique, blanche et noire, de l'époque d'Auguste, composée de rosettes dans des hexagones et bordée de grecques entrelacées. Une autre mosaïque de carrés, de cercles et de losanges la recouvre. Là, c'est une guirlande encadrant des losanges blancs et noirs que l'on aperçoit au dessous d'un pavé postérieur formé de briques placées en arêtes de poisson.

Et dominant ces restes de l'Aquilée païenne et chrétienne, s'élève le clocher de la basilique latine qui veille sur le sommeil des héros de la grande guerre ».

Le professeur Brusin ne peut que louer la parfaite exactitude de cet excellent article, inspiré, lui semble-t-il, d'une revue italienne. Mais, par modestie, il évite de relever une lacune que je me plais à signaler.

Si l'Association nationale pour Aquilée est dirigée par le comte Joseph Volpi, les fouilles elles-mêmes sont dirigées par les soins avertis et sous les yeux vigilants de M. Brusin. A lui donc est dû le mérite de ces découvertes dont la valeur est garantie par son intelligence

des antiquités romaines et de l'histoire d'Aquilée. Il convient de lui rendre cette justice. Par infiltration les eaux d'un canal d'irrigation tout voisin envahissent peu à peu les tranchées. Pour les épuiser et nous permettre de distinguer le pavé même du port et des rues adjacentes, le très complaisant directeur a fait actionner un moteur.

Assurément, avant que la mer ne se retirât et que le Natissa, encombré d'alluvions, ne cessât d'être navigable, le port d'Aquilée jouissait d'une importance qu'atteste la longueur de ses quais. Il était sans doute « l'entrepôt de toutes les marchandises qui, de toute l'Italie et des terres baignées par la Méditerranée, gagnaient ensuite par terre ou par mer les pays danubiens ». Mais il était aussi l'entrepôt des marchandises, du blé et du vin qu'on expédiait dans les rudes régions alpestres du Nord et, par leurs défilés, jusqu'en Germanie.

Les dalles de calcaire des quais et des escaliers, vieilles de près de deux mille ans, semblent de date récente. Les murs de pierre et de briques qui marquent l'emplacement des magasins peuvent longtemps encore résister à la poussée des siècles. Ces immenses constructions devenues inutiles par l'impossibilité de maintenir le port en activité, n'ont-elles pas d'ailleurs supporté le poids des remparts et des tours auxquelles elles servirent de fondements ?

Les explications du docteur Brusin ne sont pas seulement instructives mais émouvantes. Des deux grosses tours découvertes se dégage une leçon d'histoire. En temps normal, on les eût édifiées méthodiquement en pierre ou en briques superposées comme on bâtissait tous les monuments. Mais soudain on annonce l'approche des barbares. On raconte les cruautés des Huns et de leur chef Attila. Et l'épouvante, une épouvante mortelle, glace les habitants d'Aquilée. Un sursaut d'énergie les fait courir aux travaux de défense. Le temps manque pour choisir les matériaux. On utilise hâtivement tous ceux qu'on peut saisir, pêle-mêle, des débris de statues ou de tombeaux, des tronçons de colonnes, des fragments de corniches, des cippes.

Et l'on élève ainsi des fortifications qu'on voudrait imprenables, mais que la farouche puissance des barbares réussit à renverser en les rougissant inexorablement du sang de leurs défenseurs.

Une équipe d'ouvriers continue à déblayer les alentours. Ils emportent la terre accumulée par les siècles, attentifs à sauver tout débris intéressant.

Un avenir prochain réserve, à coup sûr, à l'intelligente persistance des recherches la joie des nouveaux gains que vont faire l'histoire et l'archéologie.

Dans la gloire vivante des héros

Nous avons retenu la fin de l'article de M. Marc-André Fabre : «Et dominant ces restes de l'Aquilée païenne et chrétienne, s'élève le clocher de la basilique latine qui veille sur le sommeil des héros de la Grande Guerre ».

Il y veille, en effet, dans le silence et la majesté du paysage. Car, derrière l'abside, à l'ombre des hauts cyprès, sont couchés les premiers morts, tombés sur le Carso. Dans ce lieu prédestiné, « tout concourt, a écrit le docteur Giovanni Brusin, archéologue à l'âme de poète, tout concourt à susciter dans l'âme un sentiment de recueillement intime, de respect, de dévotion vite changé en très vive reconnaissance, en religieux et saint amour pour cette florissante jeunesse qui a trouvé paix et repos dans l'incomparable et divine quiétude de ce petit campo-santo ».

Le 2 novembre 1915, en présence des troupes et des autorités, une messe militaire fut célébrée dans ce cimetière.

Le bourdonnement des canons de Monfalcone accompagnait le chant du De Profundis. Dans un bref discours, Gabriel d'Annunzio exalta le courage des soldats venus à Aquilée, comme autrefois les Romains, pour y défendre la civilisation et le droit. Et il récita les lyriques versets d'un psaume mystiquement patriotique, de sa composition, aujourd'hui gravés sur une plaque de marbre encastrée dans le mur extérieur de l'abside :

«O Aquilée, dame de tristesse, souveraine de douleur, tu conserves les prémices de la force dans ces tombes de gazon, à l'ombre des cyprès méditatifs.

«Garde sous l'herbe ces premiers morts comme une virginité de sang sacré, comme un refleurissement de martyr qui ravive en toi la mélodie.

«La mère appelle, et en toi commence le chant, commence l'hymne des impérissables quand s'élève le divin calice. Dans la poitrine de tous les vivants tremble le coeur. Le sacrifice brûle entre l'Alpe et la mer ».

L'année suivante, à pareil jour, dans le même lieu, le duc d'Aoste présida la cérémonie funèbre en l'honneur des morts de la III^{ème} armée qu'il commandait, et souhaita que les tombes fussent ornées de fleurs ou de monuments.

«O Aquileia, donna di tristezza, sovrana di dolore, tu serbi le primizie della forza nei tumuli di zolle, all'ombra dei cipressi penserosi.

«Custodisci nell'erba i morti primi, una verginità di sangue sacro, e quasi un rifiorire di martirio che rinnovella in te la melodia.

«La madre chiama, e in te comincia il canto. Nel profondo di te comincia il canto, l'inno comincia degli imperituri quando il divino calice s'inalza. Trema a tutti i viventi il cuore in petto. Il sacrificio arde tra l'Alpe e il mare ».

Son souhait épousait la pensée de don Celso Costantini, archiprêtre d'Aquilée, aujourd'hui délégué du Saint-Siège en Chine.

M. Giovanni Brusin raconte qu'au crépuscule d'un soir de mai 1916, un camion de la Croix-Rouge s'arrêta auprès du presbytère d'Aquilée. Une traînée de sang sur la route décelait la présence de huit soldats tués dans la journée. Le lendemain, devant leurs cercueils découverts, don Costantini célèbre la messe au milieu des cyprès du cimetière. Puis, dans la terre où on venait de les ensevelir, il planta un petit olivier, provenant du jardin d'une villa détruite à Monfalcone, pour présager la paix qui germerait du sang de ces héros. « L'arbre symbolique a grandi fort et vigoureux. Il élargit désormais ses branches sur ces tombes où la mort s'est transfigurée dans la plus belle victoire ».

Nous parcourons l'allée funèbre. Sur des monuments somptueux ou simples sont gravées des épitaphes d'une éloquente concision.

Un cippe romain entre deux cyprès : Vitam dedit Timavo. Le major Giovanni Randuccio en qui Gabriel d'Annunzio, son ami, exaltait le type de la valeur italienne, donna sa vie près des bouches du Timavo, le fleuve bouillonnant chanté par Virgile et Martial. Une pierre : Alleggia lo spirito suo - Verso Trieste - Fremente fidente. Le général Ricordi. Oui, son esprit frémissant et confiant bat des ailes vers Trieste. Une grenade autrichienne l'avait frappé.

Elle tua du même coup le capitaine Riccardo della Torre. Un autel carré : Vivas in Deo - Anima dulcis. Cette sublime formule, empruntée aux premiers chrétiens, reflète la pensée du comte Roger della Torre, directeur du musée de Cividale et père du héros.

Une stèle à la mémoire des trois frères Carlo, Giovanni et Antonio Costa. Sur un socle, une oeuvre impressionnante du sculpteur E. Ximenes : L'Ange de la Charité. Les ailes ouvertes l'ange nous montre un héros dont il soutient les bras étendus. Dans les deux figures austères s'expriment le sacrifice suprême et l'humaine consolation.

Un autre groupe non moins saisissant : Le Christ de la tranchée. L'artiste, simple soldat de la guerre, venu du front à Aquilée, Edmondo Furlani dont nous avons remarqué un buste réaliste dans la basilique, a taillé dans un bloc de marbre un Christ en croix. Le Sauveur a détaché son bras droit pour caresser la tête du blessé qui s'est traîné vers lui et le regarde, tandis qu'est couché à ses pieds un camarade mort. Ici encore, c'est l'image du sacrifice suprême mais ennobli et récompensé par la consolation divine.

Voici le tombeau central qui est le coeur, si j'ose dire, de tous les cimetières du front. Par deux escaliers de quelques marches on accède à une très belle et sobre arcade, de style classique, sous laquelle brûle nuit et jour une lampe votive au-dessus d'un autel. Sur la tranche de l'arcade se lit cette inscription latine : OMNES ISTI IN GENERATIONIBUS GLORIAM ADEPTI SUNT. Au bas de la balustrade sont gravés ces mots italiens : I DIECI MILITI IGNOTI.

Oui, ces dix soldats inconnus ont mérité d'être glorifiés par les générations futures. C'est d'ici qu'a été porté en solennel apparat à Rome le soldat inconnu qui anime comme un foyer le grandiose et triomphal monument de la place de Venise. Et je crois trouver dans ce geste une juste revanche. Sortant du sommeil où la tenait l'humilité de sa décadence, celle qui fut la seconde Rome, ou sa fille, Aquilée, offre à sa mère, la Rome immortelle un principe nouveau de gloire.

Nous nous agenouillons.

En quittant cet enclos du recueillement je fais mienne cette réflexion : « A qui regarde, à toute heure du jour, le vert foncé des arbres, la masse séculaire de la basilique, les tombes fleuries, avec les cyprès alignés comme des géants vigilants, il semble en vérité qu'il s'enfonce dans notre civilisation millénaire pour y toucher non le sentiment de la mort mais le sentiment de la vie ».

Nous avons traversé la plaine grasse voisine de la mer, et franchi l'Isonzo, le fleuve historique si fréquemment nommé dans les bulletins de la guerre. Voici la croupe désolée des collines arides du Carso. Elles se prolongent sur la droite, dans la direction de Trieste, sous la forme de montagnes grises et arrondies, étrange chaos de pierres et de gouffres circulaires qui auraient, paraît-il, inspiré à Dante l'idée des cercles de son Enfer.

Sur les flancs de la partie du Carso qui nous fait face courent encore visibles les lignes des anciennes tranchées. Loin de les niveler on a voulu au contraire les conserver intactes afin qu'elles continuent à remplir, pour les yeux, la mémoire et le cœur, un rôle évocateur de souffrance et de gloire. La route suit le chemin de fer de Trieste à Goritz.

Les combats y furent longs et durs. La III^{ème} armée s'y distingua. Elle infligea 'beaucoup de pertes à l'ennemi. Elle en subit. Ses morts reposent à côté, dans le cimetière de Redipuglia.

Redipuglia !

L'un des cimetières les plus émouvants qui soient. Sur le seuil, deux soldats distribuent des cartes postales au nom de l'Office central de l'entretien des cimetières du front. Elles portent cette légende :

«Les morts disent : « Nous avons tout donné à la «Patrie !»

La Patrie répond : «Je vous dois tout !»

«Et nous, à qui est confiée la très haute charge de garder et d'embellir toujours davantage cette enceinte sacrée, nous disons : O toi qui entres, offre ton obole généreuse, pour que toute tombe soit digne du brave qui dort là son éternel sommeil dans la lumière de la gloire... Tu en seras récompensé : si les vivants peuvent oublier, les morts n'oublient pas.»

L'on gravit la hauteur funèbre et rocailleuse comme le Carso, avec l'étonnement ému de n'y point rencontrer ce simple alignement de croix ou de pierres tombales uniformes, commun à la plupart des cimetières militaires. A droite et à gauche de l'allée centrale, les croix s'accompagnent des objets les plus éloquemment disparates. Au lieu d'expédier dans des dépôts de l'intérieur pour les y détruire, les tronçons d'armes, les débris d'engins divers dont était parsemé le champ de bataille, on a pieusement recueilli cette noble ferraille pour en orner les tombes de ceux qu'elle avait mortellement frappés.

Rien n'y choque : pas même le bidon bosselé de l'escouade : « Colmo di vino un dì... rosso di sangue poi. Un jour, plein de vin... ensuite rouge de sang.»

Un lion énorme est fièrement sculpté à la mémoire du général Paolini.

Au sommet, point central des tombes étagées sur tous les flancs de ce monticule, se dresse le monument, sobre quoique impératif : au-dessus d'une crypte une petite chapelle terminée en forme de lanterne où, chaque nuit, des feux rouges sont allumés. Dans la chapelle, trois fresques de Ciotti, d'une intensité réaliste de patriotisme chrétien. La Promesse : des soldats, le fusil à la main gauche, levant la droite vers une image de la Patrie que voilent légèrement des fumées d'incendie. La Victoire : dans l'attitude de l'assaut ils repoussent l'ennemi vaincu. L'Apothéose : le Christ reçoit dans ses bras et baise au front un héros mort.

Les traits d'un prêtre-soldat, qui succombe dans l'accomplissement de son devoir de paix, achèvent la décoration de ce sanctuaire guerrier où la messe se célèbre régulièrement.

Nous nous agenouillons. Et dans une fraternelle prière, j'unis à ces 30.000 morts et à tous ceux de l'Italie les 1.500.000 fils de France que la guerre faucha.

Différent à l'extrême du cimetière du mont Grappa couvert de la neige immaculée de l'altissime région alpestre, le cimetière de Redipuglia, dont l'allure sévère évoque l'âpreté des combats voisins, domine superbement la plaine de l'Isonzo. Tout près, au pied du vieux château fort, Monfalcone a pansé ses blessures de guerre et respire les souffles réparateurs de la mer. La ligne bleue du golfe, entrevue là-bas, commence à infléchir sa courbe vers Duino, Miramar et Trieste.

Devant ce sanctuaire, face à l'Adriatique, on contemple en silence l'horizon illimité. On me raconte que naguère le Duce, un jour de commémoration patriotique, assistait là au sacrifice de la messe. Durant tout l'office il resta debout, immobile, les traits impassibles,

nu-tête sous le soleil de feu. Ne revivait-il pas les jours de lutte, de souffrance, d'espoir vécus par le caporal Mussolini sur ce même front qui allait des tristes pentes du Carso aux cyprès d'Aquilée ?

On m'invite à m'inscrire sur le registre des signatures. Et j'inscris « Clément Tournier, curé-doyen de Saint Sernin de Toulouse, ancien soldat de l'Armée française : avec mon admiration pour mes frères d'Italie ».

Nous fûmes frères d'armes. Des troupes vinrent de France coopérer à l'effort italien, comme des troupes étaient venues d'Italie collaborer avec l'armée française au triomphe du droit sur l'injuste agression.

Après l'entrée en guerre de l'Italie, le maréchal Joffre, qui lui apporta l'hommage de son pays, désireux de voir l'action nouvelle se coordonner avec l'ensemble des opérations des alliés, fut l'hôte du comte del Torso dans le château qu'il possède aux environs d'Udine. Et Mgr dell'Oste reçut ensuite, à Notre-Dame des Grâces, le général de Gondrecourt.

Il me souvient aussi des jours tragiques du printemps de 1918. Les masses formidables accumulées par Hindenburg avaient crevé, en mai, un point de notre front, dans la région de Château-Thierry. En toute hâte, des divisions françaises furent appelées d'ailleurs pour enrayer leur marche, et les refouler. Et je vois encore, les ralliant, un bataillon d'assaut d'Italiens. Descendant la route de la Cheppe, en Champagne, après avoir longé le camp d'Attila, de ce barbare destructeur d'Aquilée que la défaite attendait dans ces parages, des auto-camions rapides les transportaient vers le camp de Châlons. A notre vue, ils agitèrent enthousiastes leurs bras et leurs casques.

Quelques jours plus tard, de grands blessés de ce même bataillon étaient chez nous hospitalisés. Je revois en pensée un capitaine, admirable de foi comme il avait été admirable de vaillance, dont j'eus la consolation d'entendre les derniers aveux et de recueillir le dernier soupir.

En cette période de combats acharnés où, de la ligne de feu, des centaines de blessés arrivaient chaque jour, nous reçûmes une équipe italienne de renfort. Un jeune et gentil Napolitain, de frêle apparence, étourdi par la canonnade ininterrompue, saisi par le péril constant des avions nocturnes de bombardement, perdit l'équilibre de sa raison. Oh ! sa démenche ne se livrait à aucun accès de fureur. Tout souriant, il sautait au cou des soldats français qu'il rencontrait. Dans sa douce folie pouvait-il esquisser un geste plus symbolique de fraternité ?

Sur les hauteurs de Goritz

Sur la route poignante où se rejoignent les flancs du Carso et du cimetière de Redipuglia chevaucha le patriarche Bertrand de Saint Génès vers Monfalcone, Duino et son marquisat d'Istrie. Aux environs de Gradisca, le long de la rive droite de l'Isonzo, le paysage présente les agréments de la verdure et de la fraîcheur jusqu'aux approches de Gorizia. Alors la plaine s'ouvre, et l'antique Goritz se montre sur l'autre rive, dans la beauté pittoresque de l'amphithéâtre des hauteurs qui la forment et qui l'entourent.

Bâtie à l'endroit le plus abrité de cette sorte de golfe terrestre, elle jouit d'un climat égal et tempéré qu'épargne le souffle de la bora si violente sur les bords de l'Adriatique. Lieu de plaisance, station d'hiver, embaumée de fleurs précoces et riche de l'abondance des fruits, elle portait avant la guerre le nom de Nice autrichienne.

C'est là, au point même où nous allons franchir le fleuve, que Bertrand de Saint Génès vint montrer sa force à l'héritaire ennemi du patriarcat.

Depuis plus d'un siècle, les comtes de Goritz, d'une puissante maison apparentée aux princes de Bavière, d'Autriche, de Carinthie, ne cessaient de vexer les patriarches dans leur personne et dans leurs biens. Ils dépouillèrent Volcher, ils menacèrent Berthold qui dût s'établir dans le château protecteur d'Udine, ils emprisonnèrent Gregorio di Montelongo, en assassinant l'évêque de Concordia, ils triomphèrent des résistances de Raimondo della Torre et d'Ottobono Razzi. Ils comptaient vaincre plus aisément encore ce vieillard inconnu, envoyé en Frioul par le pape d'Avignon. Mais dans l'énergie de sa conscience le vieillard regimba et sut porter à l'adversaire des coups étourdissants. Insuffisamment instruit par une première leçon, le comte de Goritz récidiva. Bertrand de Saint Génès qui se tenait sur ses gardes, passa à l'offensive, à la tête d'une infanterie et d'une cavalerie considérables, aidé par les princes de Bohême, et de nombreux chevaliers. La saison d'hiver, peu favorable aux opérations militaires, est rude. Qu'importe. Il pousse l'action jusqu'aux bords de l'Isonzo grossi par les pluies. C'est une menace directe contre le château de Goritz qui dresse ses tours sur la hauteur opposée. En plein air, il célèbre majestueusement les offices de la nuit et du jour de Noël. Il affirme ainsi son calme et sa puissance. A la fin de décembre, il assiège d'autres localités et s'en empare, forçant le comte apeuré à solliciter une trêve d'un an. Il promet une solde aux feudataires qui l'ont suivi et leur livre le butin de guerre.

La rancune soufflera au vaincu de mauvais desseins de vengeance. Des séries de complots, souvent déjoués, finiront par réussir. A l'instigation d'Henri de Goritz, le patriarche succombera, lâchement assassiné.

Sans les avoir jamais vus, ces lieux m'étaient familiers. J'y découvre avec satisfaction la revanche posthume de Bertrand de Saint Génès.

On me désigne sur la hauteur de gauche la ligne des tranchées et des passages par lesquels les Italiens commencèrent les hostilités. Ils venaient d'Udine comme autrefois le patriarche, mais plus heureux que lui, ils eurent finalement raison de la Goritz autrichienne.

Le vieux château, isolé sur un monticule, porte les traces de la défaite. Des tours restent décapitées. Dans le deuil de sa domination passée il garde une imposante allure.

La ville, en partie détruite par l'artillerie, mais relevée de ses ruines par l'Italie, sa nouvelle souveraine, se déploie gracieusement des bases du château aux pentes supérieures de Castagnavizza.

La montée est rude, mais au bout, quel apaisant spectacle ! De la terrasse du couvent de Castagnavizza le regard plonge jusqu'aux limites extrêmes, semble-t-il, des plaines du Frioul.

Chercheurs d'idéal, les moines ont toujours su trouver, pour l'édification de leurs monastères, soit des lieux écartés et sauvages, où l'âme pénitente se concentre dans le recueillement, soit des éminences où la joie des yeux et les élans du cœur chantent la gloire et la bonté de Dieu en rapprochant du ciel. 'Qui ne connaît la prédilection de saint François d'Assise pour la montagne de l'Alverne ? Ses fils ont hérité de ses goûts. Ils avaient bâti à Castagnavizza un couvent, fameux par sa -position et par les tombes royales dont il devint le dépositaire.

Le vieux roi Charles X, poursuivi par le malheur, avait quitté Prague pour goûter dans les charmes et la douceur de Goritz, un réconfortant repos. A peine arrivé, le choléra l'y atteignit, le 4 novembre 1836, et le frappa mortellement le surlendemain. Un conseiller très fidèle du monarque exilé, le Toulousain comte de Montbel, assistait en larmes au spectacle de cette fin chrétienne d'un prince magnanime et admirablement calme en face de la mort : ses restes furent accueillis par le couvent des Frères Mineurs.

« Hélas ! s'écria Chateaubriand, avec quelle rapidité les choses s'évanouissent ! Où sont les trois frères que j'ai vus successivement régner ? Louis XVIII habite Saint-Denis avec la dépouille mutilée de Louis XVI ; Charles X vient d'être déposé à Goritz, dans une bière fermée à trois clefs...

« Roi banni, les hommes ont pu vous proscrire, mais vous ne serez point chassé du temps, vous dormez votre dur somme dans un monastère, sur la dernière planche jadis destinée à quelque franciscain. Point de hérauts d'armes à vos obsèques, rien qu'une troupe de vieux temps blanchis et chenus, point de grands pour jeter dans le caveau les marques de leur dignité, ils en ont fait hommage ailleurs. Des âges muets sont assis au coin de votre bière, une longue procession de jours passés, les yeux fermés, mène en silence le deuil autour de votre cercueil...».

Le souvenir de cette magnifique apostrophe me saisit et m'attriste, encore un instant, de la mélancolie dont s'enveloppèrent l'existence et la mort du duc et de la duchesse d'Angoulême, ensevelis à leur tour auprès du roi détrôné.

Comment ne pas évoquer, avec une poignante émotion ce verset prophétique des Lamentations de Jérémie que le pape Pie IX voulut qu'on gravât sur le sarcophage de l'infortunée fille de Louis XVI :

«O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !... O vous tous qui passez, prêtez attention et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur » ! Leur neveu, le comte de Chambord, a souvent gravi cette même montée. Il quittait volontiers pendant l'hiver sa froide résidence de Frohsdorf pour se réchauffer au soleil de cette Nice d'Illyrie, plus accessible, d'ailleurs, aux visites de ses partisans de France. D'un esprit grave et noblement réfléchi, il aimait y méditer dans la pensée du malheur des siens et s'agenouiller devant leurs tombeaux.

Une mort accidentelle faillit même l'y surprendre au cours d'une scène que j'essaie de reconstituer du regard.

Un jour, le prince prie le gentilhomme de service auprès de lui de l'accompagner en promenade. La calèche, au delà du Corso, passe à côté d'un tir militaire dont les,

détonations effraient les chevaux qui s'emballent sur la pente d'une rue dallée de pierre. En face, un tournant brusque et des maisons : affreux danger. La catastrophe semble inévitable.

Le prince commet, de plus, l'imprudence de se lever, risquant de perdre l'équilibre. Son compagnon le conjure de s'asseoir, et, du fond de son âme très croyante, invoque Notre-Dame du Perpétuel Secours. Alors, comme par miracle, les chevaux s'arrêtent subitement à quelques mètres des maisons : tout péril disparaît. Ils sont sauvés.

Ce trait inédit, je le tiens de la bouche même de celui qui partagea les angoisses de ce dramatique moment : le Toulousain M. Joseph du Bourg, si profondément attaché à la personne et à la cause du comte de Chambord.

Mgr dell'Oste narre alors un curieux épisode connu de lui, mais ignoré de l'histoire, bien que très caractéristique des rapports du prince français avec la Papauté.

Il existait à Udine, depuis 1875, un important patronage catholique de jeunes gens, dû à une initiative sacerdotale, au sein duquel on fonda une typographie-librairie qui, toute provinciale qu'elle fût, pouvait égaler et ne tarda pas même à dépasser, par la beauté de ses éditions, les meilleurs ateliers des capitales. L'archevêque d'Udine en loua les travaux au nouveau pape, Léon XIII, au cours de sa visite ad limina. Or, un professeur très lettré de Pérouse, l'abbé Jérémie Brunelli, tenu en grande estime par le Souverain Pontife qui avait pu apprécier sa culture pendant qu'il gouvernait le diocèse pérugin, venait de concevoir le projet de recueillir les poèmes latins inédits de Joachim Pecci, promu au Souverain Pontificat. Chacun sait, en effet, sa particulière habileté à composer dans cette langue des pièces d'une pureté classique.

Et l'honneur fut confié au Patronage d'Udine d'imprimer ces oeuvres poétiques.

Malgré l'immensité et le poids de sa charge, le Pape ne dédaignait pas de s'intéresser à ce travail. Les épreuves de ses élégies, de ses épigraphes, de ses épigrammes, de ses hymnes lui étaient soumises. Avec une minutie qui cherchait et atteignait la perfection, il les revisait, ajoutant de sa propre main des corrections, des variantes, des observations. Il les renvoyait, et les redemandait pour les polir encore. Feuilles précieuses, qu'on gardait jalousement comme un trésor à Udine, mais que le vandalisme de l'invasion tudesques, en octobre 1917, devait à jamais anéantir.

Ainsi, les *Carmina*, ou poèmes du Pape, furent édités en un magnifique volume avec un luxe remarquable de caractères et de papier. Léon XIII en éprouva une telle joie que, le 23 juillet 1882, il en fit transmettre la flatteuse expression au Patronage et qu'il lui laissa la propriété de ses poésies.

Ce volume, admirable oeuvre d'art, n'était d'ailleurs tiré qu'à cent exemplaires destinés aux seules maisons régnautes et aux princes de la Sainte Eglise. Dans la pensée du Pape qui aimait, à l'instar de ses prédécesseurs, l'âme profondément chrétienne du comte de Chambord, l'un d'eux était réservé au chef des Bourbons de France. Mais comment lui en faire la remise officielle ?

L'abbé Pietro dell'Oste, tout nouveau prêtre, venait d'entrer, en qualité de professeur, dans le collège Giovanni da Udine, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Son amour de la jeunesse le fit se passionner pour les oeuvres multiples du Patronage, pour le journal quotidien qu'il publiait, pour les artistiques travaux de sa typographie. Et ce fut lui qui, témoin de l'impression de l'ouvrage, reçut le glorieux mandat de le remettre entre les mains du comte de Chambord.

Accompagné d'un père jésuite, personnellement connu du prince qui séjournait en ce moment à Goritz, il se rendit dans cette ville, à son hôtel particulier. Quelle émotion pour

lui, jeune Italien ignorant alors de la langue française, de se présenter devant Henri V, l'illustre descendant des rois de France, et de lui faire hommage, au nom de Léon XIII, d'une oeuvre où l'art des Frioulans mettait en lumière le talent poétique d'un grand pape ! La souriante courtoisie de l'accueil et le visible contentement causé par le geste pontifical calmèrent aussitôt le trouble intérieur du mandataire.

Il n'est point banal d'entendre Mgr dell'Oste me redire ses inoubliables impressions dans la ville même où il les ressentit, associé à un petit événement historique dont le récit me permet d'en comprendre les suites.

De nombreux journaux, et notamment *Le Monde*, du 9 octobre 1882, annoncèrent que Mgr le comte de Chambord se trouvait à Rome, la semaine précédente, et qu'il avait été reçu, le jeudi 5 octobre, par le Souverain Pontife.

« L'audience, ajoutaient-ils, a eu un caractère absolument privé, conformément aux désirs du comte, qui est venu à Rome dans le plus strict incognito, et qui en est déjà reparti ».

A qui connaît la scène de Goritz, n'est-il pas aisé de deviner les motifs de ce rapide voyage dans la Ville Eternelle? Voyage de gratitude pour l'hommage des Carmina, dernière audience de Léon XIII, à qui le prince put rééditer les protestations de son inviolable attachement au Saint-Siège qu'il avait faites, en décembre 1839, à Grégoire XVI, au cours de sa première audience :

« C'est dans les enseignements du pieux et savant évêque d'Hermopolis, qui m'a élevé, que j'ai puisé ces sentiments d'affection tendre et filiale dont je suis pénétré pour l'Eglise Romaine, et que ni les malheurs des temps, ni aucune des autres épreuves qui peuvent encore m'être réservées, ne seront jamais capables d'affaiblir ».

Comment oublier la grande et simple piété qui soutint le prince malade jusqu'à l'heure d'une noble mort, à Frohsdorf ? Comment surtout ne pas évoquer, sur cette terrasse, l'émouvante splendeur de ses funérailles célébrées dans la cathédrale de Goritz, au milieu du concours de toute la population en deuil et de la tristesse de milliers de Français qui suivirent le char funèbre, au soir du 3 septembre 1883, jusqu'à la hauteur abrupte de Castagnavizza ?

Son corps a rejoint ceux des siens dans le caveau. Il semble qu'il devait y reposer dans la paix définitive. Mais la méchanceté des hommes, qui tourmente les vivants, trouble le sommeil des morts.

Théâtre de violentes opérations de guerre, Goritz restait exposé au péril d'une entière destruction. Par un pieux sentiment de respect pour les dépouilles des Bourbons, ses parents, et dans la crainte que les bombardements n'anéantissent leur nécropole, l'impératrice Zita, née de Bourbon-Parme, fit commander l'enlèvement des lourds sarcophages qui contenaient les cercueils et leur transfert immédiat à Vienne, dans le monastère des Carmes Déchaussés.

De fait, cible merveilleuse, le couvent fut criblé de projectiles. Il s'effondra. Cependant les voûtes très solides des caveaux résistèrent.

En ce soir de juillet, où les arbres repoussés ont gardé leur verdure et ombragent l'avenue de Castagnavizza, nous constatons, en entrant dans le monastère franciscain rebâti, une discrète activité. Le R. P. gardien qui nous fait aimablement les honneurs de sa maison, nous explique que les ouvriers achèvent l'ornementation de la chapelle dont l'inauguration aura lieu le dimanche suivant.

Le plafond en est décoré d'une fresque. Une certaine coquetterie de bon goût embellit l'ensemble. La pierre tombale d'une comtesse de la famille della Torre, échappée au

désastre, lui donne une note de gravité.

Nous descendons, au-dessous de la chapelle, dans le sombre couloir qui mène au caveau des princes de Bourbon. Un Français n'y peut pénétrer sans une émotion intense. C'est un autre Saint-Denis. Là-bas, la fureur révolutionnaire profana les cendres des rois de France. Ici, le déchaînement de la guerre provoqua leur expulsion.

Dans le caveau vide on nous indique l'emplacement qu'occupaient les sarcophages de Charles X, du Duc et de la Duchesse d'Angoulême, de Henri V, de sa soeur, la Duchesse de Parme, de sa femme, la Comtesse de Chambord.

Un serviteur dévoué de Charles X avait mérité le privilège de reposer auprès de son maître. Le cercueil du duc de Blacas, ancien ministre et ambassadeur de la Restauration, ne fut pas transporté à Vienne : on le livrait, sous la force des circonstances, au sort possible des anéantissements de la mitraille. Il est maintenant seul, à terre, dans l'humilité d'une sorte d'abandon.

Et l'évocation poignante me saisit de ces lignes tragiquement haineuses, outrées et prophétiques, tracées à Prague par Chateaubriand, en mai 1833 :

« M. de Blacas, avec sa longue figure immobile et décolorée, est l'entrepreneur des pompes funèbres de la monarchie: il l'a enterrée à Hartwel, il l'a enterrée à Gand, il l'a réenterrée à Edimbourg et la réenterrera à Prague ou ailleurs, toujours veillant à la dépouille des hauts et puissants défunts, comme ces paysans des côtes qui recueillent les objets naufragés que la mer rejette sur ses bords...».

Devant ce cercueil humilié, impuissant, je crois entendre la haine de Chateaubriand le flageller encore. Mais il ne veille plus à la dépouille des hauts et puissants défunts. Il semble, au contraire, attendre leur retour.

Nous récitons un De Profundis.

Ce retour s'effectuera-t-il ? Le R. P. gardien, qui le souhaite vivement, a déjà entamé des démarches qui sont restées inefficaces. Un obstacle sérieux s'oppose à leur succès. On a calculé qu'en raison de leur volume et de leur pesanteur le transfert des sarcophages, de Vienne à Castagnavizza, coûterait 40.000 livres. Et ni le gouvernement autrichien, ni le gouvernement italien n'en veulent assumer les frais. Il faudrait l'intervention de la générosité privée.

- « Ne pourriez-vous pas, me dit le bon religieux, dénoncer en France cette situation et m'obtenir ainsi les secours nécessaires? Car la place des princes est ici, et non ailleurs. Ils l'ont eux-mêmes choisie ! ».

En vérité, elle fut par eux-mêmes choisie. Et au visiteur réfléchi elle paraît l'avoir été excellemment. Ils ont dû dormir, en terre étrangère, leur sommeil éternel. Mais ce caveau et le paisible monastère auquel il appartient ne sont pas seulement tournés vers la plaine du Frioul. Ils font face aussi, tout droit, à la lointaine France. Le regard la devine au delà des Alpes. Il semble qu'il l'aperçoive. Il la possède en désir.

La fatalité, pourrait-on dire, la tragique fatalité des pièces d'Eschyle, s'est appesantie sur la branche aînée des Bourbons de France. Les vicissitudes des révolutions politiques les avaient chassés, rappelés, exaltés, exilés de rechef. De 1790, date de l'émigration du comte d'Artois, à 1883, année de la mort de son petit-fils, ils n'eurent point ici-bas de demeure permanente. Et Dieu a permis qu'ils n'en eussent point, par delà même la mort. L'exil continue à frapper impitoyable leurs dépouilles.

Souhaitons qu'en 1930, centenaire d'une glorieuse conquête, on obtienne le retour à la paix de Castagnavizza pour les cendres du roi Charles le Dixième qui dota la France de l'Algérie.

(Ce souhait se réalisa le premier octobre 1932, le transfert eut lieu avec les honneurs dus).

De San Daniele à la croix du meurtre

Plus encore que l'excursion au sud d'Udine, dans la région d'Aquilée, celle de ce jour sera un pèlerinage de saisissement historique au lieu où le patriarche fut assassiné.

La même caravane, composée de Mgr dell'Oste, du comte del Torso, de l'artiste Angelo Sello, de don Gallo et du délégué de Toulouse, en s'acheminant vers le nord ouest, atteint la petite ville de San Daniele postée comme un promontoire assez élevé d'où le regard embrasse la vaste plaine. De position attrayante le lieu est riche de souvenirs : Bertrand de Saint Génies l'aima et y nomma plebanus, curé, un de ses chapelains très chers venu de Toulouse, Arnaud de Foix.

San Daniele l'emporte sur beaucoup de villes par le trésor de ses archives municipales. Deux fonds principaux les constituent : la bibliothèque Guarneriana et la bibliothèque Fontaniniana. La première fut léguée à la Commune, en 1466, par son curé, l'humaniste Guarnerio. Elle excita l'enthousiasme du cardinal Bessarion qui tint à l'admirer de ses propres yeux, la proclamant l'une des plus belles d'Italie et du monde. Malgré le détournement de dix manuscrits précieux, commis lors de l'invasion du Frioul en 1797, elle en compte encore 188 d'une rare valeur, parmi lesquels un splendide, de Pétrarque.

Je suis captivé par le célèbre manuscrit de la Divine Comédie du XIVème siècle, l'un des plus anciens qui soient. A chaque chant du poème, le texte est précédé d'une miniature étonnante de finesse et de coloris. Il appartient à la seconde bibliothèque, celle de Mgr Giusto Fontanini, mort à Rome en 1736, qui céda à sa ville natale sa collection de 2.000 volumes imprimés et d'une centaine de manuscrits.

D'autres fonds locaux augmentent cette richesse qui explique la présence constante d'un jeune et zélé bibliothécaire ecclésiastique. Présentement Mgr Vale, archiviste du diocèse d'Udine et savant historien, qui va se joindre à notre caravane, s'y occupe à recueillir les matériaux d'un travail destiné à commémorer incessamment le millénaire de la fondation de San Daniele. Au cours de ses recherches, il a fait tout à l'heure une curieuse trouvaille. Les saucissons de la localité jouissaient, au XVIème siècle, d'une si appétissante renommée qu'on eut soin d'en régaler les Pères du Concile de Trente.

L'archiprêtre, Mgr Paschini, est sur le point de partir pour la France, en pèlerinage à Lourdes et Lisieux. Son église est riche en objets d'art et en ornements sacerdotaux de tissus précieux. Dans l'antique chapelle de Saint Antoine on dégage les murs d'un vulgaire crépit sous lequel apparaissent des fresques grandioses. Pourrait-on oublier, d'ailleurs, que nous sommes dans la patrie d'un grand peintre, Pellegrino da S. Daniele, dont se remarque un ravissant tryptique dans la basilique d'Aquilée ?

Le comte del Torso nous introduit dans le château seigneurial : agréable demeure précédée d'un jardin où jouent sur l'herbe de gentils enfants. Sa cousine, la marquise di Concina, est absente : mais deux de ses filles nous reçoivent avec une grâce séduisante. Quatre magnifiques Gobelins, où figure l'histoire de Cyrus, tapissent la salle d'entrée, au fond, le portrait d'un patriarche Delfini, parent des Concina.

Concina ! A ce nom un éclair dans mon esprit.

- Mais j'ai l'honneur de connaître la famille Concina.

-?... Comment?...

- Un Toulousain notable, le marquis de Suffren, m'honorait de son amitié.

Son arrière-grand-père, le marquis Palamède de Suffren, officier de marine qui avait servi sous les ordres de son oncle, l'illustre bailli de Suffren, émigra pendant la Révolution dans

le nord de l'Italie. Excellent botaniste, il parcourut durant plusieurs années le Frioul, aux environs de 1800. Or, il a noté dans le journal manuscrit de ses voyages ses préférences pour San Daniele et la cordialité de ses rapports avec le comte Concina. Il reçut dans cette même maison l'hospitalité.

- Ah !

- J'ai lu aussi qu'en quittant le pays, en 1802, il fit imprimer, à Venise, sur la flore du Frioul un livre que je ne connais pas.

Et le comte del Torso de déclarer :

- Je crois l'avoir dans ma bibliothèque. Délectable coïncidence !

Dans un petit salon j'avise un portrait de gentilhomme dont le costume accuse la fin du XVIIIème siècle. Il est d'ailleurs daté : 1797. Le peintre a placé près de la main du personnage des médailles, une statuette, signe de ses goûts pour les antiquités. Et moi de m'écrier :

- Mais, c'est le comte Concina, l'ami du marquis Palamède de Suffren !

- Nous en avons quelques estampes, répond souriante la jeune marquise di Concina Braida.

Elle disparaît, et revient une minute après pour m'offrir, avec une spontanéité qui me touche profondément, une fine gravure en couleurs du portrait de son aïeul.

Nous sommes justement au 17 juillet 1929, jour où toute la marine française célèbre dans l'allégresse le deuxième centenaire de la naissance du bailli de Suffren. Il m'est doux de m'associer de loin, dans ce cadre de San Daniele, à cette solennité nationale.

* * *



Le Château d'Udine.



La Loggia du Muncipe d'Udine.

Nous voici à Bonzico, sur les bords du Tagliamento : petit village blotti autour d'une très modeste église, et dans cette église deux chefs-d'oeuvre. L'autel est encadré, à droite et à

gauche, par les statues, presque de grandeur naturelle, de saint Hermagoras et du bienheureux Bertrand de Saint Génès. On a eu l'heureuse pensée d'associer, dans une commune vénération, le patron du diocèse et le patriarche qui marcha sur ses glorieuses traces. Loin d'être vulgaire la matière de ces statues est du beau marbre de Carrare très finement sculpté, au XVIIème siècle, par un artiste inconnu.

En vérité, nous foulons une terre où se conserve admirablement la mémoire du Bienheureux. Au fond d'un jardin, dans une maison du village existe un souterrain où, d'après la tradition, le Bienheureux poursuivi par ses ennemis aurait, un jour, trouvé un salutaire refuge.

Sous les yeux déferents des propriétaires de la maison, honnêtes agriculteurs, nous descendons par une échelle dans ce caveau, large et profond de cinq mètres, bâti en briques très anciennes d'apparence. A-t-il réellement servi de cachette au saint pontife ?... En tout cas, la tradition repose sur la base historique des dangers mortels qu'il a courus dans ces parages.

Notre caravane va s'accroître de don Giuseppe Driulini, le paternel curé de Bonzico, aimable vieillard qui réjouit la compagnie par les traits de sa conversation et improvise des petits vers, en dialecte frioulan, d'une spirituelle et douce malice.

San Odorico est un village voisin dépourvu depuis longtemps de l'importance que lui conférait au Moyen Age la présence d'un chapitre. La sagesse du Bienheureux le réunit à celui d'Udine pour ne constituer désormais qu'un seul chapitre, au centre plus sûr de l'administration religieuse et civile du Frioul, en lui donnant comme chef Francesco della Torre, le prévôt même de San Odorico.

Quel dommage qu'on ait dans une église nouvelle modifié l'orientation de l'ancienne, dont on a dissimulé les gracieuses ogives du choeur encore existantes.

On montre, à la sacristie, une chasuble dite du Bienheureux Bertrand, en beau damas rouge. Remonte-t-elle véritablement à son époque ? Si elle lui appartient, elle a dû subir, au XVème siècle, quelques transformations.

Le lit très large et ensablé du Tagliamento est traversé, et nous atteignons Spilimbergo. De puissants seigneurs y résidèrent, tantôt fidèles aux patriarches, leurs suzerains, tantôt rebelles à leur autorité.

Dès son arrivée, Bertrand leur marque une particulière bienveillance. Il accorde à Bregone de Spilimbergo la charge de capitaine de l'armée patriarcale victorieuse à Bragulino. Au moment de l'organisation administrative de son duché de Frioul en cinq régions territoriales, il confère à Begofrid de Spilimbergo la préfecture de la cinquième qui comprend le pays situé au delà du Tagliamento. Lorsque, en décembre 1340, passant à une offensive foudroyante contre le comte de Goritz, qui l'avait attaqué, il porte son camp devant Goritz, sur la rive droite de l'Isonzo, et y célèbre solennellement la messe nocturne de Noël, il compte parmi ses meilleurs chevaliers, Guillaume de Spilimbergo. Il lui alloue une solde de guerre et, sa vie durant, une dîme sur une terre voisine. Il lui abandonne comme butin de victoire, des troupeaux de boeufs et d'autres animaux. N'est-ce pas à la haute inspiration du patriarche, promoteur de l'établissement des Ermites Camaldules dans la forêt de Saint-Gothard et de plusieurs institutions scolaires, que le bourg de Spilimbergo doit la fondation, en ce temps-là, d'un monastère de ces moines cénobites et la venue d'un maître de grammaire pour l'instruction des enfants?

Et n'est-ce pas de cette époque qu'il faille dater le goût artistique dont témoignent les vieux antiphonaires illustrés de très précieuses miniatures que le jeune archiprêtre de la paroisse présente à notre admiration?

Mais le sang bouillait dans les artères des seigneurs impatients de combattre contre un

adversaire quel qu'il soit. Les conflits s'envenimaient. Biaquino de Porcia assassinait traîtreusement Barthélemy de Spilimbergo et mourait à son tour sous l'épée vengeresse dont Nicolas de Spilimbergo lui perça le coeur.

Voici que maintenant s'ourdissait un complot à l'instigation de l'implacable ennemi du patriarche, le comte de Goritz, qui surexcita le mécontentement de certains nobles frioulans pour les inféoder à son parti. Il les rassembla à Cividale et les dirigea vers Spilimbergo dont les seigneurs associés à la conjuration, attendaient eux-mêmes l'heure d'exterminer le bienfaiteur du pays.

J'ai raconté sa mort tragique. Sur place j'en comprendrai mieux les circonstances. Voici le château où se réunissaient les conjurés. Voici l'église, leur contemporaine, ornée de stalles et de peintures fort belles, devant laquelle ils passèrent sans remords aussitôt que leurs espions eurent signalé l'approche de Bertrand qui, du concile de Padoue, s'en retournait dans la ville d'Udine.

Le chemin en pente très douce qu'ils prirent, nous le suivons à peu près, en longeant le Tagliamento à travers des terrains de culture. Au village de San Giorgio della Richinvelda, on sent subitement l'atmosphère du Bienheureux vous saisir et vous pénétrer de vénération. Sur une maison de la petite place où stoppent les automobiles une plaque attire les yeux : Piazza Bertrando Patriarca. Une foule de bambini pétulants et gentils, devinant le but de notre visite, s'offrent à nous accompagner, tandis que d'autres courent à la recherche du bon curé de l'endroit. Sous la conduite de l'obligeant don Petracco qui survient, nous apprenons que la population de San Giorgio, depuis six siècles reste fidèle au culte du saint patriarche, que beaucoup d'enfants reçoivent au baptême le nom de Bertrand, et que par son intercession étaient récemment obtenues plusieurs guérisons notables.

A un kilomètre du village, le chemin ombragé se découvre et laisse entrevoir, à droite, un modeste et bas édifice solitaire surmonté d'une croix : c'est la chapelle historique de Richinvelde, que des chroniques frioulanes appellent aussi Archinvelde, où, tout sanglant fut déposé le corps du Bienheureux. Au-dessus de la porte d'entrée se lit cette inscription : « Questo oratorio da epoca immemorabile costruito in onore di S. Nicolò di Bari addì 6 Giugno 1350 accoglieva gli ultimi sospiri di Bertrando da S. Genesio, patriarca aquileiense, proditoriamente ferito ». C'est dans cet oratoire, en effet, construit en des temps immémoriaux à l'honneur de saint Nicolas de Bari, que d'après les documents et la tradition, le patriarche, traîtreusement frappé au soir du 6 juin 1350, rendit le dernier soupir, bien qu'il eût été délaissé sur le champ voisin par ses meurtriers qui le croyaient mort aussitôt qu'un gros orage les dispersa.

Son intérieur, aussi pauvre qu'émouvant, s'éclaire de deux fresques naïves, deux scènes qui se font face, pour glorifier la charité et le martyr du héros. La première porte ce texte latin : « Bonorum ecclesiae dispensator fidelis, il fut le fidèle dispensateur des biens de l'église ». Et la seconde celui-ci : « Datur illi gloria de opprobrio, vita de morte, la gloire lui vient de son opprobre et la vie de sa mort ».

Sur la porte de la sacristie, une nouvelle inscription : « In hoc sacrario pro interfecto orans, praeclara morte justitiae coronam accepit. Dans cette sacristie, en priant pour ses bourreaux, il reçut par son illustre mort la couronne de la justice ».

Assurément, autrefois la nef devait comprendre la sacristie actuelle, dont le parquet a été surélevé, tout en respectant sous forme de carré profond d'une trentaine de centimètres le

sol primitif sur lequel expira le Bienheureux. Remarque impressionnante : sur ce sol apparaissent des taches noirâtres qui sont des traces du sang répandu et tandis que le parquet environnant et l'oratoire tout entier, en temps de canicule surtout - c'était le cas, le jour de notre visite, accusent un état de complète siccité, ces taches gardent une étonnante humidité perpétuelle. Près de cet emplacement sacré, d'où l'âme du pontife exhala son ultime pardon pour les meurtriers, nous nous agenouillons, comme la mère qui figure dans un groupe, au-dessus du vestiaire, présentant son enfant malade à la miraculeuse bonté du Bienheureux.

Devant l'oratoire s'étend une vaste prairie marquée, en son milieu, par un monument de quatre mètres environ de hauteur, dont le sommet pyramidal se termine par une croix de fer. C'est le champ de bataille et l'endroit où le Patriarche fut assassiné. Vénérable colonne dressée là depuis, peut-être, plus de cinq cents ans. Dans sa Vita del Beato Beltrando, écrite vers le milieu du XVIIIème siècle, Francesco Florio signale qu'un écrivain très ancien mentionnait déjà l'érection de ce «trophée» de marbre et constate que les caractères de son inscription trahissent quelque peu l'usure du temps.

De fait, en relevant moi-même l'inscription sur l'une des faces de la colonne, je rencontre des lettres illisibles.

Mais la confrontation d'un passage de Florio avec un document des Archives d'Udine me permet de reconstituer le texte intégral : HIC INTERFECTVS FVIT S. BERTRANDVS PATRIARCHA AQ(VI)LEJENS(IS) ANNO A PARTV VIRGINIS M347 OCTAVO ID(VS) IVNII.

« Ici fut tué S. Bertrand, patriarche d'Aquilée, l'an 1347 de l'enfantement de la Vierge, le 8 des ides de juin ». La date est en partie erronée : il eût fallu graver 1350, et non 1347; mais Florio a tort d'imprimer dans sa citation MCCCL , puisque l'épithaphe porte, parfaitement lisible, M347.

Si l'épithaphe est conservée, l'antique stèle que les siècles ruinaient fit place, en 1895, à l'actuelle colonne plus monumentale dans sa simplicité, due à la particulière dévotion de deux jeunes ecclésiastiques dont le Bienheureux a béni le sacerdoce, l'un étant devenu Mgr Giovanni Costantini, évêque de La Spezia, l'autre Mgr Celso Costantini, délégué apostolique en Chine. Ils conçurent une nouvelle inscription latine plus explicite, gravée sur une autre face, et qui résume en excellents termes la vie et les vertus du héros. En voici la traduction : «Bertrand de Saint Génies, Français de nation, doyen du chapitre d'Angoulême, ensuite auditeur au sacré palais d'Avignon, enfin admirable patriarche d'Aquilée, remarquable par sa piété, sa prudence et sa douceur, intrépide défenseur des droits de son Eglise, fut abattu, le 6 juin 1350, par des factieux révoltés contre le pasteur et le prince, alors qu'il revenait du concile de Padoue, couvert de cinq blessures et priant pour ses ennemis. Son corps, transporté dans l'église métropolitaine d'Udine, y est l'objet d'une grande vénération ».

Je revois la scène tragique. Sourd aux instances des chefs de son escorte, Frédéric de Savorgnano et Gérard de Cucagna qui le suppliaient de rétrograder devant le péril pressenti, Bertrand a voulu poursuivre son chemin, prêt au sacrifice de sa vie pour l'Eglise de Dieu. Là, sur ce pré, les gens du comte de Goritz et la troupe des seigneurs rebelles se précipitent avec des clameurs contre les soldats du patriarche qui se replie sans combattre. Le noble nonagénaire, à cheval, attend résigné ses assassins. Henri de Spilimbergo est au nombre des plus acharnés qui l'insultent, le frappent et le blessent à mort...

Au temps de l'historien de Rubeis, le bruit courait que l'herbe n'avait plus poussé à

l'endroit du meurtre. Peut-être, au début, ne poussait-elle pas sur l'emplacement de la colonne. Aujourd'hui, tout autour, elle s'étend assez verte et drue, malgré la canicule, sur le pré que nous foulons. Mais les criminels allaient ressentir le poids de la justice vengeresse.

Lorsque, le coeur ému par la vision de ces lieux historiques, nous avons retraversé le fleuve, j'ai regardé une dernière fois le bourg de Spilimbergo. Là furent menés en captivité et retenus pendant un an les chevaliers de l'escorte patriarcale. Là, Nicolas de Luxembourg, successeur de Bertrand, fit cesser leurs tourments, à l'heure des équitables représailles. Ceux des meurtriers que Dieu n'avait pas encore châtiés d'une mort misérable expièrent leur crime de la main du bourreau.

Alors, le haineux orgueil des familles des conjurés fléchit devant la crainte, qui fut toujours le commencement de la sagesse. Dans ces conjonctures, Berthold de Spilimbergo ne pressa-t-il pas son frère, par écrit, de préparer armes et chevaux pour accompagner le nouveau patriarche à San Vito ?

Contre l'empereur d'Allemagne : Gemona

Quand on a traversé l'immense et verdoyante plaine du Frioul en direction du nord, et qu'on approche de l'angle aigu formé par la rencontre des premiers contreforts des Alpes Juliennes et des Alpes Carniques, à quelques kilomètres du Tagliamento et sur sa rive gauche, on voit s'étendre gracieusement au pied d'une colline la petite ville de Gemona, ou Glemona. Les ruines imposantes de son château et de son enceinte la dominant, attestant l'antique puissance de cette sorte de citadelle placée, pour le défendre, à la porte du pays. Là, passe la route millénaire qui monte vers l'Autriche et l'Allemagne. Là, sous peine d'amende, l'exportation du vin, de l'huile et du miel récoltés en Frioul était soumise à l'obligation du passavant (bolletta). C'était un poste de douane. C'était aussi un poste militaire qui commandait toute la région, et sur lequel, de tout temps, comptèrent les patriarches d'Aquilée pour opposer une possible et suprême résistance aux invasions qu'on n'aurait pu arrêter dans les défilés de la Carnia.

Si plusieurs y favorisèrent, par des privilèges réitérés, la tenue de marchés très fréquentés où le trafic des marchandises apportait quelque fortune aux Frioulans, Raimondo della Torre ne conçut-il pas le projet, en mai 1297, de diminuer l'importance de la vieille cité en bâtissant, sous le nom de Milano Raimondo, une nouvelle Gemona dans un site voisin, plus commode, du côté d'Ospedaletto, à l'entrée même de la Carnia? On devine l'émotion et le mécontentement des Gémoniens. Ils envoyèrent à Udine des ambassadeurs pour protester contre cette menace de déchéance que la mort du patriarche laissa, heureusement, irréalisée.

Dans l'esprit de Raimondo della Torre ce plan reconstructeur n'impliquait-il pas une forme de punition pour les sévices exercés sur l'un de ses neveux et pour le mépris manifesté de ce chef à son illustre famille? Au cours de son patriarcat, de 1273 à 1299, il pratiqua sans réserve un népotisme dont les populations subissaient l'abus. La dynastie della Torre, encore très puissante en Milanais, était si prolifique qu'elle pouvait mettre à la disposition de l'oncle, fastueux souverain ecclésiastique du Frioul, une foule de ses membres avides de situations lucratives. Sur les documents de l'époque je n'en découvre pas moins de dix-sept qui remplirent des fonctions de capitaines, de podestats, de chanoines ou autres à Aquilée, Udine, Cividale, San Steno, Meduna, Manzano, Sacile, Sofumbergo, Caneva, Fagagna, Trieste, Mossa, Gemona. Tous della Torre, ils se nomment : Goffredo, Gabrio, Emberaldo, Vincenerio, Guglielmo, Martino, Engelberto, Alamannino, Febo, Raimondino, Mosca, Filippino, Pagano, Gualino, Gastone, Claudino, Napino, ces trois derniers, confirmés ensemble par leur oncle chanoines du chapitre de Cividale, le 13 avril 1296.

Qu'ils se soient prévalu de leur titre de neveu pour imposer une autorité, parfois tyrannique, et que les Frioulans en aient ressenti quelque rancune, il est assez naturel de l'imaginer. Exaspérés par les vexations d'Alamannino della Torre, capitaine de leur ville, des habitants de Gemona se livrèrent sur lui à des voies de fait et le blessèrent grièvement. Grand émoi à la cour patriarcale. Raimondo publia un décret de bannissement des coupables et confisqua leurs biens. Il s'ensuivit d'autres mesures de rigueur. Défense fut faite de toucher à ce qui leur avait appartenu. Leurs femmes et leurs parents furent à leur tour proscrits, et dans le voisinage on dut leur refuser asile. Par les mêmes châtiments se virent atteints ceux qu'on soupçonna de complicité. Et, sans s'être apaisée, cette colère rebondit contre Pré Andrea, en le condamnant à la prison perpétuelle, pour le crime de trahison envers un autre neveu, Febo della Torre.

Il en résulta pour Gemona du trouble et de la crainte.

Au bout d'un an, elle fit sa soumission et accepta la pénitence exigée, sous la sauvegarde des feudataires qui se portèrent garants des promesses du patriarche.

Durant le pontificat de Pagano della Torre, de 1319 à décembre 1332, le même népotisme sévit avec une telle ampleur que ses échos, après un interrègne d'un an et demi, parvinrent assez clairement à son successeur pour le confirmer dans sa volonté d'éviter les périls de cette faiblesse.

Au lendemain de la mort de Pagano, Gemonia s'étant révoltée fut mise sous interdit. Et le conservateur du patriarcat, qui consentit à lever le séquestre placé sur les biens des rebelles, dut encore flétrir de ses reproches la séditeuse effervescence des Gemoniens.

Mais il semble qu'à la faveur de la renommée des mérites du nouveau patriarche, arrivant de France, une réaction s'opéra dans l'esprit de cette population, vivement désireuse de lui montrer sa déférente soumission puisque, le 25 octobre 1334, son conseil communal délibéra et décida d'envoyer tout de suite à Sacile, à la rencontre du pontife, une délégation des plus notables habitants, chargés de l'accompagner jusqu'aux portes d'Aquilée.

Sensible à cette démarche Bertrand de Saint Génès résolut de s'attacher ce peuple vibrant. Et aussitôt qu'il se rendit compte de la position de cette ville, proche du mamelon d'Osoppo, il comprit le rôle que les circonstances pourraient assigner à son château.

Faute d'initiation suffisante aux antécédents de sa carrière, les écrivains frioulans, justement attentifs à le louer comme il le méritait, de la grandeur et de la bienfaisance de son pontificat, n'ont pas assez pris garde, semble-t-il, à mettre en relief la hauteur de ses vues politiques et la place qu'il occupa dans les événements majeurs de son temps.

Plusieurs fois nonce en Italie, aux heures les plus dramatiques de la lutte où s'acharnaient guelfes et gibelins, il négocia, surtout à Rome et à Naples, des affaires qui intéressaient au premier chef le sort des royaumes et les destinées de l'Eglise. Ayant vécu, en Avignon, dans l'intimité de Jean XXII, son compatriote, il avait soutenu de ses approbations et de son action personnelle l'indomptable résistance du pape aux entreprises, et aux outrages de l'orgueilleux Louis de Bavière.

Celui-ci, par dépit de se voir refuser la sanction de son élection à l'Empire, était descendu furieux en Italie, déchaînant partout la guerre avec toutes ses ruines, et, suprême insolence, faisant ceindre la tiare, dans Rome même, à un obscur et dérisoire franciscain. Mais sous la pression victorieuse des troupes liguées contre lui il avait dû finalement regagner, tête basse, l'Allemagne. Il relevait maintenant la tête. En juillet 1334, au moment de la promotion de Bertrand au patriarcat d'Aquilée, il répudiait une abdication passagère et se proclamait, encore plus fort, légitime empereur.

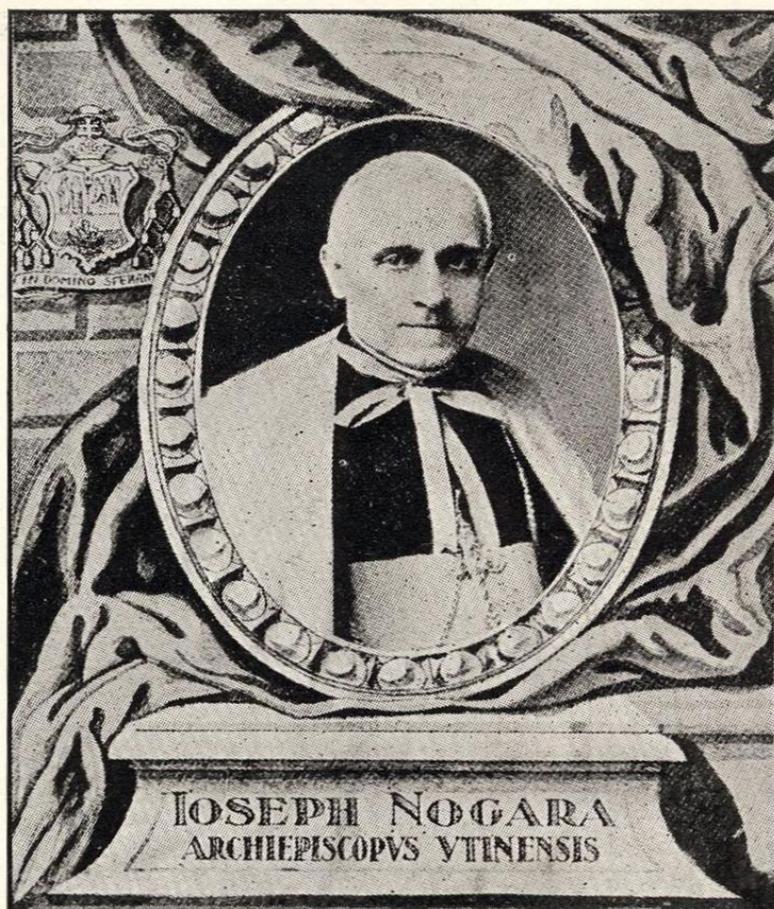
Dans cette nouvelle phase de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, il importait au patriarche de se souvenir qu'obligé sans doute par sa charge épiscopale à promouvoir le salut spirituel de ses diocésains, il devait à sa dignité de prince temporel de pacifier le Frioul et, par dessus tout, d'opposer une barrière infranchissable aux projets d'invasion de l'impérial usurpateur. De son attitude pouvait dépendre le sort de l'Italie. Placé en sentinelle sur cette province du nord, il veillerait et agirait avec une vigueur supérieure à son âge.

Quelle sera sa mesure initiale à l'égard de Gemonia ? Il lui donne un capitaine de son choix, dont il connaît les qualités. Les actes officiels, rédigés en latin, le nomment Raymundus de Salvagnacco, sans indication d'origine. Mais nous savons que Raymond de Salvagnac, sans appartenir au sang de Bertrand, le touchait de près. C'était un de ses damoiseaux, emmené de France, un de ces Quercynois solides sur la droiture desquels on pouvait compter. Très satisfaits de sa façon loyale de commander qui leur permettait de

vivre en sécurité, les Gémoniens, le premier octobre 1335, moins d'un an après son entrée en fonction, voulurent lui marquer leur reconnaissance. Le Conseil communal assemblé lui alloua une gratification de 300 livres *propter grata servitia habita*, pour ses excellents

Quelques années plus tard, le 8 janvier 1343, Bertrand saura pourvoir sa chère ville deservices, ainsi qu'une petite somme à, *Johanni ejus vicario*, à Jean, son lieutenant, dont nous ignorons le nom patronymique.

Quelques années plus tard, le 8 janvier 1343, Bertrand saura pourvoir sa chère ville de Gemona d'un autre capitaine de mérite et de race plus illustre, Petrus de Fuxo, Pierre de Foix, issu de la famille souveraine qui possédait une partie du Sud-Ouest de la France.



S. Ex. Mgr Nogara, archevêque d'Udine.

De sa visible prédilection il se plaisait à multiplier les preuves à Gemona, non seulement par de fréquents arrêts ou séjours dans son château, mais par l'extension de son autorité sous laquelle il plaça, en 1349, deux localités du voisinage, Buia et Artegna.

Massifs, élevés, impressionnants, le donjon et la tour qui restent érigés au-dessus de la ville et paraissent encore vouloir la protéger, durent être redoutables dans l'ensemble des remparts et travaux de défense. Sans en gravir la montée nous allons présenter nos devoirs au bon archiprêtre, Mgr Scisizzo, qui va nous faire les honneurs de son église, de son Duomo. Courtoisement il m'offre une feuille de circonstance imprimée en décembre 1928, à la veille de la première visite du nouvel archevêque, S. E. Mgr Nogara, magnifico dono fatto par le vicaire de Jésus-Christ à la Métropole d'Udine, et successeur du patriarche Bertrand.

Un poète local y chante en quelques tercets la belle façade de l'église due au talent de l'architecte Griglio di Gemona:

*«O l'alto Duomo di solenne mole
è il fiore di un'antica primavera,
che lanciava marmorei templi al sole! »*

O la haute église de majestueuse structure
et la fleur d'un antique printemps
qui lançait des temples de marbre vers le soleil !»

Après cet hommage à l'efflorescence artistique et une comparaison florentine, il note cette curieuse particularité :

*«... Più alto che il portale...
Cristoforo scolpivoi, ingenuo, caro Simbolo a noi di un popolo che crede... »*

Plus haut que le portail...

Tu sculptais Christophe, naïf, cher Symbole pour nous d'un peuple qui croit...»

De fait, au côté gauche de la façade, est sculpté un immense saint Christophe portant Jésus sur l'épaule. Il doit bien mesurer, au moins, de cinq à six mètres. Témoin de la foi simple des ancêtres, que sa vue rassurait au seuil de l'église, c'est un géant que dut contempler notre patriarche, lui-même d'une taille de géant moral, chargé d'un singulier fardeau. Il existait à son époque, puisqu'un récit du formidable tremblement de terre de 1348 m'apprend que ce beau bas-relief taillé dans la pierre vive se fendit dans toute sa longueur : «... La figura di S. Cristofano intagliata in pietra viva si fesse tutta per lungo ». Ce même récit me prévient que le campanile de cette église majeure subit une identique blessure et s'ouvrit. De douleur, les cloches gémirent. Peut-être l'une d'elles en mourut. Car, en 1423, la communauté de Gemona fit fondre une cloche pour son campanile restauré et y grava une inscription mémorable. Dans cette ville, au début du XIV^{ème} siècle, s'étaient réfugiés des citoyens notables, expulsés de Florence : les Abati, les Amidei, les Bianchi, les Compagni, les Granceschini, les Ridolfi, les Salvini, les Turdi, les Uberti, les Villani, les Zaniboni, Ils y apportèrent l'écho de la renommée de Dante et ensuite le goût pour la Divine Comédie s'y développa. Si bien que le texte gravé, avec l'orthographe du temps, sur la cloche d'une église dédiée à la Sainte Vierge fut le tercet du dernier chant del Paradiso, par lequel saint Bernard commence sa fameuse prière à Marie :

Vergine Madre Figlia del tuo Figlio
Humile e alta più che creatura Termine fixo de lo eterno consiglio

O Vierge Mère, fille de ton fils,
humble et plus élevée qu'aucune créature,
terme arrêté d'un éternel conseil.

Mais, en 1918, un tremblement de terre d'une autre espèce secoua tout le pays. L'invasion germanique y propageait ses calamités. Ni les gens, ni les choses n'y échappaient. Ordre fut publié d'enlever les cloches de tous les campaniles. En février de cette année, les mains sacrilèges de l'ennemi précipitèrent sur le sol la cloche gémonienne, qui se lamenta dans sa chute, heureusement sans se rompre et sans se fêler. Transportée dans le dépôt de ses sœurs de bronze elle aurait bientôt servi à des fins guerrières, si un recours au commandement autrichien ne l'avait supplié d'épargner le document dantesque le plus antique du Frioul. Et l'amour de Dante pour la Vierge Marie obtint que la grâce fût accordée : sa cloche respectée par la culture de hauts chefs militaires récupéra sa place d'honneur dans la tour du Duomo.

Justement, le savant Mgr Giuseppe Vale qui nous fait connaître ce trait et se trouve parmi nous, a publié, dans l'imprimé que je tiens en mains, un résumé historique des raisons pour lesquelles Gemona continue à vénérer la mémoire du patriarche Bertrand. Ce résumé m'est utile pour la visite de l'église.

Voici le précieux ostensor qui resplendit sur l'autel majeur au jour des solennités liturgiques, attribué à la libéralité du Bienheureux. Si même on adoptait les doutes de certains érudits sur son authenticité, il n'en est pas moins vrai que, pour cette église consacrée le 15 juillet 1337, Bertrand offrit un bel ostensor d'argent doré, *cuppa magna*, encore existant dans la première moitié du XVIIIème siècle. N'aurait-il pas aussi, d'après Rini, fait don, d'une somptueuse chape, *piviale*, de velours broché d'or, ornée des principaux mystères de la vie du Sauveur ?

Mais un présent indiscutable, c'est le magnifique Graduel, qu'on ne touche qu'avec des doigts déferents, et dont il est permis d'estimer trop moderne une reliure récente. Sur la première page figurent les trois armoiries du patriarche, de la province d'Aquilée, de la commune de Gemona ; sur la dernière est écrite la dédicace à l'église Sainte-Marie de Gemona que le donateur appelle sienne, avec son nom et la date, 1345.

Le souvenir demeure des bienfaits lointains. De 1509 à 1514, la République de Venise, sous la puissance de laquelle était passé le Frioul, eut à soutenir une très dure guerre contre les impériaux qui, durant le siège d'Osoppo, tinrent leurs quartiers dans Gemona. La paix conclue, celle-ci se vit retirer le droit de douane, d'un rapport si avantageux. Elle adressa et réitéra des supplices, des plaintes, des ambassades pour que la Sérénissime République lui restituât cette source traditionnelle de bénéfices. Vainement. Alors un retour vers les temps patriarcaux lui inspira de recourir au crédit céleste du Bienheureux Bertrand. Le 4 mars 1516, son Conseil délibéra de l'élire comme patron de la commune, et fit le voeu, si le droit de douane lui était rendu, de jeûner la veille de sa fête, de s'abstenir d'oeuvres serviles le jour de cette fête, 6 juin, et de convier à une procession solennelle peuple et magistrats, clergé séculier et régulier.

Or, en 1518, le Sénat Vénitien ayant consenti à la reprise de la jouissance si amèrement regrettée et si vivement ambitionnée, la gratitude publique s'empressa d'exécuter son

voeu. On y fut fidèle, du moins partiellement, jusqu'à la fin du XVIIIème siècle.
Au lendemain de la dernière guerre, en 1926, pour relier le présent au passé, pour attester la persistante reconnaissance de Gemona envers son Patron qui, pendant sa vie, tant l'aima, et depuis sa mort, très visiblement la protège, les chefs de la cité, interprètes du désir général ont voulu perpétuer le culte du Bienheureux en décorant la Grande Salle du palais communal de son artistique portrait.

Le soir tombait, à l'heure du départ. L'angelus vibra dans la tour, terminée en flèche, du Duomo. La cloche cinq fois séculaire, la cloche de Dante nous chanta, dans sa sérénité, la survivance et les victoires de l'idéal.

Contre l'empereur d'Allemagne : Venzone

A quelques kilomètres en amont de Gemona, les montagnes se rapprochent, limitant les débordements démesurés du Tagliamento jusqu'à le réduire aux proportions d'un fleuve ordinaire dans l'étroit défilé que garde Venzone.

Position exceptionnelle au seuil de la Carnia, d'une part, et, de l'autre, au seuil de la plaine frioulane. C'est un passage inévitable dont la possession fut de tout temps convoitée, et dont les possesseurs abusèrent souvent des avantages qu'il leur conférait.

Sous Raimondo della Torre, la terre et le château de Venzone furent cédés à Albert, comte de Goritz et peu après donnés en fief à Mainard, duc de Carinthie. Il fallut cependant l'intervention de son autorité princière pour obliger ses habitants, qui vexaient sans vergogne les passagers, à mettre en liberté des marchands de Salsbourg induement retenus en prison, et à réparer, argent comptant, les dommages causés à des Gémoniens et aux propres domestiques patriarcaux. Mais le fief ne fut concédé par Raimondo à Mainard qu'à la condition expresse de retourner à l'église d'Aquilée, à la mort du duc de Carinthie. Nonobstant la promesse requise et faite, le fief passa avec tout l'héritage paternel aux mains d'Henri, fils de Mainard. A son tour, Henri, duc de Carinthie et de Carniole, comte de Tyrol, à la veille de mourir sans descendance mâle, en disposa comme d'un bien personnel en faveur de son pupille et neveu Jean-Henri, comte de Goritz.

Celui-ci, trop jeune pour exercer un pouvoir personnel, était suppléé dans le gouvernement de ses domaines par sa mère Béatrix, née duchesse de Bavière, proche parente du Bavarois, empereur d'Allemagne. 'Quel danger pour la sécurité du Frioul offrait cette parenté, la clairvoyance de Bertrand ne tarda pas à le discerner. D'autant plus que cette Béatrix, bien campée à droite du pays sur les hauteurs de Goritz, tenait à gauche la terre de Sacile, autrefois possédée par le patriarcat, comme Venzone, dans le voisinage d'un complice, Rizzard de Camino, comte de Ceneda, apparenté lui-même aux tyrans de Verone, les féroces della Scala. Tous, partisans de Louis de Bavière, et donc ennemis de l'Eglise. Voilà un cercle d'influences hostiles qu'il faudra, d'une main ferme, prestement briser.

Il est normal de négocier avant de recourir aux armes. Béatrix de Goritz accepte de rétrocéder au prix de quatre cents marcs Sacile, désormais très attachée à son seigneur. Mais l'orgueil de Rizzard va le perdre. Durant la vacance du siège il confisqua des biens de l'Eglise d'Aquilée. Dans son dédain de la faiblesse escomptée de ce vieillard, de ce juriste qui vient de France, il lui demande, à peine installé dans sa charge, de lui donner l'investiture de ses fiefs qu'il dénombre complaisamment, sans omettre Meduna, dont il a dépouillé le patriarcat. Dans sa prompte réponse, Bertrand lui reproche sa conduite de spoliateur et l'invite à y réfléchir, avant d'exaucer sa requête. Et pour assurer les résultats de la réflexion il prend des troupes qui s'emparent rudement de la place de Meduna. Le Camino en est déconfit et pentelant.

Nous sommes dans les premiers mois de 1335. Il reste un compte à régler avec les Vénitiens. La Sérénissime République s'est crue elle-même, après la mort de Pagano della Torre, autorisée à user de sa puissance pour usurper, en Istrie, des terres et des cités du patriarcat. Bertrand chevauche au delà de Trieste, assaille les Vénitiens, les bat, et retourne en Frioul où il leur inflige une nouvelle et cuisante défaite. Tout meurtris, accoutumés jusque-là à des victoires, les vaincus se plaignent au successeur de Jean XXII, à l'austère Benoît XII, dont ils savent les appels à la pacification générale et dont ils obtiennent l'ordre de cesser les hostilités.

Bertrand a connu en cour d'Avignon le cardinal Jacques Fournier, originaire de Saverdun, dans la région toulousaine. Il respecte en lui l'autorité du Souverain Pontife, il admire sa science théologique, il vénère ses vertus. Et, bien qu'il puisse en son for intérieur estimer sujette à désillusion la politique adoptée, il s'incline.

Le sort de Venzone le préoccupe. Mais la décision à prendre à son sujet doit être différée. Une affaire urgente, de grande envergure, lui commande de se déplacer. Dans sa lettre au doyen d'Aquilée, où sont narrées ses principales tribulations de prince temporel, il évoque son voyage à Laybach. Pour s'y rencontrer avec Othon, duc d'Autriche, il se fit accompagner d'une brillante et coûteuse escorte, «ubi cum quali et quam nobili fuimus comitiva, et cum quantis expensis». Toutefois, il tait l'objet de cette entrevue qui peut sembler n'être qu'une visite de courtoisie.

Or, dans sa Vita del Beato Beltrando, Francesco Florio, servi par son flair d'historien, découvre au moins partiellement la vérité. Othon, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert de Habsbourg, avait soutenu la candidature à l'Empire de son frère Frédéric, lorsque la faction opposée obtint l'élection de Louis de Bavière. Il s'ensuivit les horreurs de la guerre civile et les déchirements de l'Eglise, qu'envenima l'inimitié réciproque des maisons d'Autriche et de Bohême.

Car le duc Othon avait aspiré à la main de Marguerite, fille unique de Henri, duc de Carinthie et de Carniole, comte de Tyrol, qui lui préféra Jean de Luxembourg, fils cadet du roi de Bohême. A la mort du duc Henri, des compétiteurs se levèrent plus forts que son pupille, le jeune Jean-Henri de Goritz à qui ils ne laissèrent, de l'héritage, que le fief de Venzone. Jean de Luxembourg, aidé de son frère aîné, Charles de Moravie - le futur empereur Charles IV - s'empara du Tyrol dont il prit désormais le titre de comte. Les ducs d'Autriche avaient jeté des regards de convoitise sur la Carniole et la Carinthie. A la faveur des exhortations de Benoît XII au rétablissement de la paix que paraissait accueillir le cauteleux Louis de Bavière, le duc Othon demanda l'investiture des deux duchés que l'empereur, trop désireux de le gagner à sa cause, se hâta de lui accorder. Dans les deux duchés on achevait de prêter à Othon le serment de fidélité, lorsque le patriarche, dont le sens diplomatique lui permit d'évoluer au milieu des intrigues de tous ces princes en les dominant, s'achemina en somptueux cortège vers la Carniole. Justement le duc, tenu en haute estime pour ses qualités, venait d'y recevoir du pape un bref spécial le priant de coopérer à l'entreprise ardue mais si nécessaire de la pacification.

A Laybach, ou Lubiana, l'arrivée de ce noble vieillard, en appareil de prince puissant, qu'a déjà précédé le bruit de ses premiers exploits militaires, et qui porte sur son visage l'auréole d'une souriante sainteté, ne peut produire dans l'âme d'Othon qu'une vive impression, propice au succès de l'entrevue.

Qu'on n'oublie pas, d'une part, que dans ces deux duchés, le patriarche a des droits indiscutables. La majeure partie de la Carniole, sauf le territoire démembré au siècle précédent pour constituer le diocèse de Lubiana, appartenait au diocèse d'Aquilée. De même pour la Carinthie divisée, au temps de Charlemagne, entre les métropoles d'Aquilée et de Salzbourg.

D'autre part, des documents udiniens m'éclairent sur une alliance que contractèrent en novembre 1261, le patriarche Gregorio di Montelongo et Ulric, duc de Carinthie, vassal de l'Eglise d'Aquilée, à laquelle il fit donation de la cité de Laybach et de ses dépendances. A ce souvenir, Francesco Florio suppose, avec quelque vraisemblance, que Bertrand et Othon renouvelèrent ce geste de solidarité. Et il croit en trouver la preuve dans l'empressement que mirent, après l'entrevue, de nombreux seigneurs de ces deux duchés à demander à Bertrand l'investiture de leurs fiefs. Le maréchal d'Autriche lui-même, Volrich de

Pfannemberch, gouverneur de la Carinthie, obtint de lui la garde, *custodia*, de Windisgratz, et Frédéric de Sonnek, capitaine de la Carniole, l'investiture du château de Neydek, « en récompense des services rendus au patriarche et à son église ».

Mais, tout en adoptant l'interprétation de Florio, je crois pouvoir attribuer à cette démarche d'autres visées d'un ordre supérieur. Au jugement de Bertrand, l'apparente déférence de Louis de Bavière envers l'attitude conciliante de Benoît XII n'est qu'un leurre auquel il serait imprudent de se laisser prendre. Un jour viendra, peut être prochain, où l'intérêt lui fera lever le masque. Quel grave péril pour l'Eglise, et surtout pour la péninsule où il brûle de redescendre, si ces combinaisons lui ménagent la complicité de l'Autriche, ambitieuse de s'agrandir.

Or, - et ceci me paraît le motif déterminant du voyage - le 13 juin 1335, le duc Othon d'Autriche, qui a des droits sur Pordenone en plein Frioul, lui confirme ses privilèges dans un message officiel et lui annonce en même temps qu'avec l'appui de l'empereur il se dispose à faire la guerre au roi de Bohême. C'est évidemment le Tyrol qui est l'enjeu du conflit.

Par sa femme le second fils du roi de Bohême en est le maître et la maison d'Autriche en brigue la possession.

A cette nouvelle, le patriarche voit clairement le danger. Pour le salut général il fonde de grands espoirs sur les princes de Bohême. La souveraineté de l'un d'eux en Tyrol, au nord du Frioul, offre une sécurité pour lui et un obstacle aux desseins du Bavarois. Vainqueurs et comtes du Tyrol avec le concours de celui-ci, les ducs d'Autriche accroîtraient sa puissance et n'oseraient s'opposer à ses tentatives de descente. Il fallait empêcher la guerre annoncée.

Aussitôt s'accomplit le voyage, puisque nous savons qu'avant la fin de juin 1335, à Laybach même, Bertrand donne en gage à l'évêque de Gurch le château de Windisgratz surtout de la réception du bref du pape, pour engager le duc Othon à se comporter en prince chrétien et à renoncer à des projets désastreux pour l'Eglise. Sans contracter avec lui une alliance offensive et défensive, outre l'entente particulière sur des questions de suzeraineté et de juridiction spirituelle, il obtint la promesse d'une bienveillante neutralité dans les conflits qui pourraient surgir au sein du patriarcat. L'excellence de ces résultats et des relations nouées dès cette première rencontre est attestée par la suite des événements et s'avère à la lecture des documents contemporains.

En l'absence du patriarche, le courage abattu de ses ennemis s'est ranimé. Au retour, passant la nuit à Chirchiniz - l'actuelle Cernizza, près Gorizia - un courrier haletant vint lui annoncer que Rizzard de Camino avait envahi les terres de la patrie aquilienne, les dévastant et les incendiant.

Il faut se défendre. Mais ce devoir, il convient de le remplir sagement, avec l'assentiment de tout son peuple. Le 4 juillet 1335, le Parlement général a pris, à Udine, les précautions requises pour riposter aux Vénitiens et à Rizzard. Le 6 juillet, le patriarche revenu expose au Parlement les dommages accumulés par la barbarie de Rizzard, le feudataire félon ; le Parlement décide alors de le convier à comparaître pour se justifier et, s'il refuse, de le dépouiller de ses fiefs. En réponse à son silence méprisant, le 17 juillet, le Parlement le déclare déchu des fiefs qu'il tenait de l'Eglise d'Aquilée, et le patriarche, prêt à la lutte, l'engage vigoureusement. Il porte son armée du côté de San Vito, pour surveiller les mouvements de l'ennemi, remonte vers San Daniele, traverse le Tagliamento, examine auprès de Forgaria un château qu'on prétend inexpugnable, converti par les Raimondo en repaire de bandits homicides, dont il se chargera de nettoyer résolument le pays. Et c'est

dans la campagne, proche de Sacile, sur les bords du Livenza, qu'il inflige, le 31 juillet, aux troupes du Camino une défaite totale et définitive. Presque au lendemain, Rizzard le vaincu, persécuteur de l'Eglise, puni de ses crimes, meurt de honte et de douleur sans descendance mâle.

Désormais libre d'agir sur sa gauche, Bertrand poursuit la réalisation d'une entente effective, profitable à la chrétienté, avec les ducs d'Autriche qu'il vise à détacher de la cause du Bavaois. Il multiplie les témoignages de sa bonne volonté. Plusieurs de leurs seigneurs en bénéficient, tels que : Guillaume de Sperimberch, Volvin et Jean de Steyberck, Ortulfe et Léopold de Reufemberch. Il choisit même le curé de Circlach pour son chapelain. Maintenant un voyage en Carinthie s'impose dont il espère retirer des avantages : ce sera une visite d'administration religieuse dans ce territoire extrême de son diocèse, et en même temps une visite diplomatique.

A propos du retour par Venzone, dont il va être question, Francesco Florio cite une chronique inédite de Trévis qui le situe en 1340, après un parlamento avuto in Villaco con Alberto Duca d'Austria et s'il critique justement la date, il se garde bien de nier l'entrevue de Villach.

C'est en juin 1336 qu'eut lieu cette entrevue. Bien impressionné par celle de Laybach avec son frère Othon, Albert d'Autriche dut admirer la dignité et la valeur de ce vieillard que nimbait, à ses yeux, la nouvelle victoire de l'année précédente remportée sur Rizzard de Camino. Comme attestation de son contentement, le patriarche, dans Villach même, à la date du 24 juin 1336, donna un fief à Otto d'Ortemburgh et à ses neveux les châteaux d'Orteney, de Polan, de Gravenvarth et de Zobelsperg. Puis, il reprit la route d'Udine par Tarvisio, Pontebba, Chiusaforte, suivant les eaux de la Fella jusqu'à sa jonction avec le Tagliamento, et se présenta, à la fin de juin ou au début de juillet 1336, devant Venzone. Suprême injure : les chefs de la place, refusant le passage au patriarche d'Aquilée, tinrent fermées les portes de la ville. Il dut revenir sur ses pas et prendre des chemins détournés pour regagner la plaine du Frioul.

Dans son intéressante monographie d'Il Castello di Bragolino (Braulins), l'historien Giacomo Baldissera raconte, à la suite des chroniqueurs, que Bertrand victorieux à Sacile se porta ensuite à Lubiana pour contracter une alliance avec les ducs d'Autriche, et que, s'en retournant par la route de Pontebba, il ne put se faire ouvrir les portes de Venzone. Les chroniqueurs ont confondu les deux voyages en un seul, puisque nous savons, à la lumière des documents, que celui de Lubiana, dont le retour s'effectua rapidement par Cernizza et non par le détour considérable et difficile de Pontebba, précéda la victoire de Sacile sur le Camino.

De l'avis de M. Baldissera, il ne faudrait pas attribuer au geste de Venzone une intention outrageante à l'égard du patriarche, mais y voir simplement une mesure de précaution, en un temps où sévissait une de ces petites guerres de jalousie commerciale qui mettaient fréquemment aux prises Venzone et Gemona. Encore que le fait de cette lutte puisse être exact et justifier la fermeture des portes, il semble bien que le passage du patriarche et de son escorte n'aurait entraîné aucun préjudice, et que le refus de les ouvrir à un tel personnage impliquait une insulte à sa dignité.

D'ailleurs, peu importe au même auteur que le refus ait été déterminé par ceci ou par cela. Il constate, comme conclusion de cet incident, que, dans les derniers jours de juillet, une grosse armée commandée par le patriarche en personne se présenta à l'improviste sous les murs de Venzone.

Revanche et punition de l'outrage subi? Je crois plus conforme à la vérité de penser qu'était apparu plus vivement aux yeux de Bertrand le péril capital de laisser une place, de l'importance stratégique de Venzone, et qui aurait dû légitimement retourner au pouvoir du patriarcat, entre les mains des comtes de Goritz, ennemis séculaires des patriarches et présentement inféodés par le sang de la comtesse Béatrix aux intérêts de l'empereur. Il était également intolérable que le prélat souverain fût privé de la libre traversée de son diocèse et de ses Etats, et que le passage pût être ouvert, un jour, à des troupes hostiles. Sans doute, la citadelle munie de solides murailles, de tours, de bastions, défendue même par des armes à feu, puisqu'on y fabriquait des arquebuses, offrait une apparente résistance. Mais comment tenir sans munitions et vivres suffisants contre l'investissement complet et rigoureux d'une puissante armée ?

Le 10 août, le Conseil communal délibéra sur la nécessité de se rendre. Le 11, il capitula humblement et, le 19, signa les conditions du traité de paix que l'âme magnanime de Bertrand accordait très avantageuses.

A Goritz, aussitôt que fut connu le siège de Venzone, on tenta une mobilisation dont les lenteurs devaient priver les assiégés d'un salut opportun. Pourtant, par ordre de la comtesse, le château de Bragolino ou Braulins, face à Gemona, sur la rive droite du Tagliamento, reçut une forte garnison pourvue d'armes et de vivres et le capitaine Georio di Duino, à la tête d'un corps considérable de cavaliers des mieux aguerris et des mieux équipés, se porta rapidement le 22 août, mais trop tard, au secours de Venzone. Ils bousculèrent l'avant-garde des Aquiléiens qui, les attendant de pied ferme à Ospedaletto, à l'entrée du défilé, les accueillirent avec un tel fracas de projectiles mortels qu'ils les obligèrent à battre précipitamment en retraite et à chercher un abri de l'autre côté du fleuve, dans le village et le château de Bragolino.

L'habile manœuvre du patriarche allait plus complètement réussir. Faisant occuper les abords du défilé sur les deux rives, il traversa le fleuve à son tour et planta ses tentes devant Bragolino, où l'ennemi se trouvait, de fait, encerclé. La nuit s'écoula pour les Goritziens dans l'angoisse et dans l'allégresse pour les Aquiléiens. A l'aurore du 23 août, les cloches invitèrent les troupes assiégeantes à l'office divin que célébra en plein camp le patriarche. Puis revêtu de l'armure et l'épée au flanc, il passa l'inspection de son armée et assigna à chaque formation son poste de combat.

L'assaut fut donné. Infructueusement, ce jour-là, à cause de la fermeté des remparts et du courage des défenseurs.

Mais le lendemain, 24 août, fête de saint Barthélemy, les troupes de Bertrand enflammées par sa présence et sa parole, entraînées par leur capitaine Bregone di Spilimbergo, s'élancèrent en masse sur les positions de l'ennemi, brisèrent sa résistance dans le village de Bragolino incendié, et escaladèrent d'un mouvement irrésistible les bastions du château. Le premier sur la brèche, Birisino di Toppo enleva l'étendard blanc et rouge de Goritz, qui flottait sur la tour, et rayonnant de fierté le remit entre les mains du patriarche vainqueur.

Aussitôt des actions de grâces furent adressées au ciel. De tous les campaniles du voisinage, monta un hymne de gratitude pour la victoire du droit sur la fraude, de la raison sur la tyrannie. « Et l'on peut dire sans crainte d'exagérer, affirme M. Baldissera, que la joie fut tellement générale et sincère dans la région que, de longtemps, on n'en trouvera une qui lui soit comparable ».

Le 27 août, les clauses de la capitulation furent signées par Georio di Duino, au nom de la comtesse de Goritz. Venzone retournait définitivement au pouvoir du patriarche auquel la population d'Udine pénétrée d'admiration fit, à son retour, un accueil triomphal.

Très vite l'écho de cet événement parvint aux oreilles des ducs d'Autriche, du roi de Bohême, dont la déférence s'accrut pour la valeur de ce pontife, jusqu'à la cour du Bavarois que la défaite de Béatrix, princesse de Bavière, atteignait au coeur, et qui dès lors comprit la singulière importance de cette sentinelle redoutable, au nord de l'Italie.

Bien que rapide, la visite de Venzone me charma. Sa position est pittoresque, encaissée entre le Tagliamento et les flancs gris, sauvages, nus du mont Plauris, haut de 1.959 mètres. Au pied de ses remparts coule profonde la Venzonassa, prête à se jeter dans le fleuve. Un pont permet l'accès d'une des portes de la ville toujours ceinturée, comme au Moyen Age, de murs et de tours. Ce n'est plus une place forte entretenue par l'Etat : mais on a eu le bon goût de la conserver telle que les siècles l'ont transmise et, même partiellement découronnées, certaines tours présentent un caractère de vénérable grandeur.

En elles persiste le souvenir du patriarche qui restaura et consolida cet ensemble imposant. On me montre une porte de la cité à laquelle son nom reste associé. On l'appelle Sanginêt, en frioulan. Et, curieuse remarque, le français, Saint Génès, l'italien, San Genesio, ne se traduisent-ils pas Sanginest en langue d'oc ?

L'hôtel de ville, de style vénitien, unit la grâce de ses fenêtres géminées à la robustesse de sa tour carrée, ornée du lion de saint Marc. Mais c'est au Duomo, dédié à saint André, que nous pouvons revivre la vie antique de Venzone et quelques épisodes du patriarche. La beauté de sa façade, datée de 1308, révèle le génie architectural du maître Griglio da Gemona. Son abside, ses contreforts, les tympanes de ses trois portes sculptées attestent l'inspiration d'un goût très harmonieux. Ce seuil, notre Bienheureux l'a franchi pour prier dans cette nef gothique, pour y haranguer son peuple, pour le convaincre, après la victoire, de la mansuétude de son âme apostolique. Par acte du 1er décembre 1336, il confirme l'authenticité de ses reliques. Le 2 août 1336, il y célèbre une cérémonie exceptionnelle.

Une consécration d'église est toujours un événement liturgique local présidé par un évêque. Celle de Venzone eut, à travers toute la province d'Aquilée, un retentissement prodigieux de louange et de splendeur. Dix prélats y participèrent. Une magnifique fresque, contemporaine, due probablement au pinceau de Domenico di Tolmezzo, nous présente leurs silhouettes étagées dans une ogive. En haut, au point culminant, le patriarche tient de la main gauche une croix plus grande que sa taille. Autour de lui, en descendant, cinq à droite et quatre à gauche, neuf évêques l'assistent, crossés et mitrés. Ce sont : Guido, de Concordia, Natale, de Cittanova, Giovanni, de Parenzo, l'évêque titulaire de Nazareth, et cinq étrangers.

Si l'on peut regretter que cette peinture ait subi, par endroits, le dommage des siècles, on admire, au-dessous de l'arc que forment les évêques, un groupe très vivant d'ecclésiastiques chantant les psaumes de la consécration. Devant cette évocation permanente d'un événement, par quoi le patriarche désira s'attacher les Venzoniens d'autre fois, comment les Venzoniens d'aujourd'hui n'auraient-ils pas hérité la fidélité reconnaissante de leurs ancêtres ?

Leur bon curé, don Faustino Ribis, nous fait apprécier, dans le riche trésor de son église, deux élégantes burettes d'argent qui portent le nom du donateur, le patriarche Bertrand. Sur l'une, celle du vin, est gravée la majuscule V, sur l'autre, celle de l'eau (aqua), la majuscule A.

A l'extérieur du Duomo, dans une sorte de chapelle, il nous montre une curiosité des plus frappantes et des plus macabres : une série d'une trentaine de cadavres desséchés, maintenus debout et assez bien conservés depuis des siècles. A quelle vertu doit-on attribuer l'étrangeté de cette conservation? Je l'ignore.

Mais j'ai su, de l'érudit et si obligeant bibliothécaire municipal d'Udine, le docteur Corgnali, qu'un de ses amis étudiait le phénomène des momies naturelles de Venzone et qu'il avait appris l'existence d'un pareil phénomène à Toulouse.

Il est vrai qu'avant la Révolution de 1789, le caveau du couvent des Grands Cordeliers de Toulouse était célèbre dans toute l'Europe. A ce caveau, un savant local, le baron de Puymaurin consacra, en 1784, quelques pages suggestives. Petite chapelle souterraine, de forme ovale, inaccessible à l'air extérieur, sinon par la seule ouverture de l'escalier, elle n'avait pas la vertu, par elle-même, de conserver les corps intacts. Ce privilège appartenait au sol de quelques tombeaux de l'église et du cloître où on ensevelissait des particuliers, autres que les religieux. Quand on les exhumait entiers on les portait au clocher pour les laisser se dessécher au soleil. Puis on les déposait autour des murs de ce souterrain.

« Ces corps, ou momies, car on peut leur donner ce nom, écrit M. de Puymaurin, sont rangés debout et adossés au mur. La charpente osseuse et la peau qui les recouvre, sont parfaitement conservées, et leur permettent de se soutenir dans cette position...

«... L'expression que l'âme donne aux divers muscles et jusqu'aux fibres les plus délicates, dans cet instant déchirant où elle est forcée de se séparer du corps, reste empreinte sur toutes les faces de ces momies. Il n'est rien, ce me semble, de plus philosophique et de plus moral que cet assemblage de morts qui en présentent à la fois toutes les variétés. L'effroi, la douleur, le désespoir, l'espérance, le calme, la confiance, forment les nuances qui les distinguent : les traits de la plupart sont tourmentés et hideux, mais il en est dont l'expression tranquille et douce fait naître l'idée consolante que notre dissolution n'est pas pour tous un moment affreux de douleur et d'effroi...».

Le baron de Puymaurin attribue, en particulier, cette propriété à la chaux éteinte sur le terrain de ces tombeaux. Au contraire, M. Gillet de Laumont prétend que la chaux aurait détruit toutes les parties charnues et estime, sur le témoignage de son père qui avait visité les lieux, que la vertu conservatrice était due à la nature sablonneuse, arenacée du sol de l'église. En citant cette dernière opinion, Dumège peu convaincu se demande pourquoi le caveau des religieux ne les préservait pas de la dissolution.

Au demeurant, la description du baron de Puymaurin pourrait convenir aux momies du Frioul. Et voilà un rapprochement inattendu entre Toulouse et Venzone. Mais, à Toulouse, les démolitions du couvent des Cordeliers ont tout aboli.

Contre l'empereur d'Allemagne : la Carnia

Au-dessus de Venzone, le défilé s'ouvre pour permettre à la Fella de jeter ses eaux dans le Tagliamento, près Amaro. La route d'Autriche, route classique des voyageurs, des marchands et des armées, ainsi que le chemin de fer de Rome à Vienne, pénètrent aussitôt à l'est dans la vallée de la Fella pour en remonter le cours. Dans sa berline Chateaubriand, qui réfléchissait à sa prochaine entrevue de Prague, suivit cette route jusqu'à Villach et de là se détourna vers Salzbourg. Amaro, Fella : noms assez caractéristiques d'un pays rude, où la vie est pénible, et d'une rivière qui trouve difficilement son lit, obligée à de constants détours par l'obstacle des montagnes. Plus de vignes ni de champs de blé, la culture se borne aux pommes de terre et au maïs : mais dans les prairies paissent des troupeaux.

A gauche, voyageurs que nous sommes don Gallo et moi, nous saluons les maisons blanches de Moggio, l'ancienne et célèbre abbaye de la Carnia. Avant le pontificat de Bertrand, l'esprit pacifique des cloîtres bénédictins y régnait si imparfaitement qu'en 1331 les moines ourdirent une conjuration attentatoire aux jours de leur abbé. Dix ans plus tard, en décembre 1340, tranquille sur le compte de son monastère, Guiberto, l'abbé de Moggio pouvait figurer au fameux siège de Goritz dans l'armée patriarcale, revêtu d'une cuirasse sur ses habits religieux.

Une multitude de tentes militaires, autour desquelles s'agitent et chantent des chasseurs alpins, en quête de fraîcheur sur les bords de la Fella, annoncent le voisinage de Chiusaforte, Sclose en frioulan. Au confluent du torrent Raccolana et de la Fella, est-ce une écluse qui barre les eaux ? C'est un bourg qui ferme fortement la vallée. Entre les murailles hautement escarpées de la montagne, sa citadelle menaçante interdisait le passage à l'ennemi. Car le patriarche voulut tenir solidement ce défilé pour le rendre infranchissable à l'empereur. De ses grands travaux de défense il reste un souvenir durable : une inscription lapidaire, encastrée jusqu'en 1833, au-dessus de la porte de fer de la citadelle, et de nos jours murée dans la maison d'un habitant, M. Zanier, au flanc de l'escalier qui monte à son jardin.

Haute de 48 centimètres, large de 63, épaisse de 35, elle a été photographiée, à mon intention, par les soins gracieux du savant bibliothécaire d'Udine qui s'intéresse à recueillir toutes les vieilles inscriptions frioulanes. En m'en adressant deux épreuves différentes, M. Corgnali m'a fait observer qu'une cassure du bord supérieur ayant partiellement mutilé la date, on hésite entre 1342 et 1343. Sur la foi de l'historien Nicoletti, auteur de plusieurs biographies de patriarches d'Aquilée, Manzano fixe la construction de Chiusaforte à 1343, mais ajoute qu'il s'agit de la reconstruction plutôt que de la construction d'une forteresse déjà existante.

D'ailleurs, l'inscription contemporaine des travaux, et dont il semble inutile de reproduire ici tout le texte latin, est, à cet égard, assez explicite. Sans doute, Hoc opus fecit : « Cette oeuvre fut faite par le Révérendissime Seigneur Bertrand, très digne patriarche d'Aquilée, qui enrichit son Eglise de tant de biens et de tant d'honneurs. » Mais, hedicavit ac - une partie du mot a été cassée - ...ovo (de novo) construxit. « Il a édifié et de nouveau construit ».

Ce texte ne se trouve-t-il pas lui-même confirmé par ce passage de la lettre du Bienheureux au doyen de son chapitre ?

« ... Nous n'omettons pas de parler des portes de Sclose et de Castel-Moscardo, que nous avons si merveilleusement réparées, que nous avons tellement refaites à neuf que nous n'en avons pas vu de plus belles... ». Et depuis, pour ce motif, la porte de Sclose s'appela la porte de Bertrand.

Assurément par le mot «porte» il faut entendre l'ensemble de la forteresse qui fermait le défilé et qui, précédemment délaissée dans une insuffisance précaire, venait d'acquérir, des mains somptueusement édifiatrices du patriarche, une importance stratégique de premier ordre. Tout en louant le distingué M. Zanier du soin qu'il a pris de conserver l'inscription, il nous paraît regrettable qu'on ne puisse plus voir honoré sur un monument public, comme il l'était autrefois, cet éloquent témoignage lapidaire de la patriotique vigilance du Bienheureux. Du moins convient-il à la gloire de celui-ci qu'on en évoque l'existence.

Le défilé continue étroit, sauvage et pittoresque jusqu'à Pontebba qui, avant la dernière guerre, marquait sur ce point la frontière de l'Italie. De l'autre côté du pont international de la Fella les postes autrichiens montaient la garde, au seuil de la Carinthie. Depuis la défaite germanique, les deux Pontebba ne forment qu'une seule commune et l'on infuse à l'ancienne population du district annexé l'esprit latin de la patrie unique.

Au fond, il s'agit non d'une annexion proprement dite, mais d'un retour. Le pont franchi, il m'est agréable de m'avancer sur la route de la haute et verte vallée de la Fella, aux flancs tapissés de sapins, redevenue italienne jusqu'au delà de Tarvisio. Je me remémore les chevauchées du patriarche sur cette route, exerçant à travers tout ce territoire ses droits de souverain et ses devoirs d'évêque, dont le diocèse comprenait Villach elle-même. Son autorité favorisait l'actif négoce entre l'Autriche et le Frioul, surveillant et défendant les marchands de Villach, assez dédaigneux parfois de l'observation rigoureuse des lois de la justice et de l'hospitalité. En 1331, Pagano della Torre n'autorisa-t-il pas des repréailles pour les punir de leurs méfaits, et les gens de Cividale, excédés, ne se concertèrent-ils pas dans le dessein de les assassiner ?

Je sais que Bertrand jeta des ponts sur la Fella et accrut par des mesures appropriées les avantages des marchés et la prospérité de Pontebba. Elle se guérit maintenant des blessures des bombardements et dévastations de la guerre. Pour le préserver de la destruction ou du vol, on avait transporté à Rome, au début des hostilités, le très beau retable de son église, comme en France, les plus riches toiles du Louvre et les plus précieuses pièces du mobilier national de Paris s'étaient réfugiées à Toulouse.

Fort fraternel accueil au presbytère de don Giovanni Boria. L'action catholique, partout organisée sur les conseils du Pape, consacrait une conférence d'actualité à Mamma Margherita, la vénérée mère qui eut l'honneur de former l'âme du nouveau Bienheureux, Don Bosco. D'autre part, conformément aux ordres du Duce, l'action économique et sociale du fascisme fait sentir jusqu'en ces parages l'utilité de ses efforts.

Revenus en arrière, nous sommes passés par Tolmezzo pour remonter la vallée inférieure de la But et pénétrer dans celle de son affluent, le Chiarsò. Le chemin, qui n'est pas de grande communication, traverse un rude pays pour s'arrêter à Paularo, le dernier village de l'extrême nord de l'Italie.

Plaisant à l'oeil, qui se repose sur les teintes variées des prairies, des sapins et des maisons parsemées, un vate panorama s'ouvre, limité par les crêtes toutes proches de la frontière autrichienne. Un simple sentier y conduit. Nous sommes à 700 mètres de hauteur. Erigée sur une plate forme et sur les bases probables d'un château démoli, l'église toute blanche domine le village. Une invasion n'étant pas à craindre par cette vallée, le patriarche n'y avait bâti aucune forteresse. A défaut de souvenirs très antiques, une visite à l'albergo Fabiani retient agréablement l'attention.

C'est la maison ancestrale de la dynastie des Linussio, dont la fondation de plusieurs usines de tissage fit les bienfaiteurs du pays. A l'intérieur, un vrai palais. Au deuxième étage, deux vastes salles conservent de curieux sièges anciens, d'ébénisterie carnique, et des tableaux représentant des scènes d'histoire régionale. Des trois frères Linussio, qui vivaient là, au XVIIIème siècle, l'un alla installer son usine à Tolmezzo, où elle apporta beaucoup d'aisance. Les Linussio de Tolmezzo me sont bien connus. Dans ses Mémoires inédits, le marquis Palamède de Suffren - Français émigré déjà cité, qui entretenait des rapports si courtois avec le comte Concina, de San Daniele - m'apprend l'estime qu'il avait vouée aux Linussio, dont, la maison lui était largement ouverte. Botaniste des plus compétents, le plus initié, vers 1800, à la flore du Frioul, il leur laissa un précieux herbier. S'il m'agrée de m'asseoir à leur foyer natal, au rappel d'un souvenir de botanique, je note une assez piquante coïncidence. Quelques jours plus tôt, on inaugurerait à Paularo, sur l'initiative de l'Institut vénitien des petites industries et celle des autorités, un cours d'herboristerie groupant déjà une cinquantaine d'élèves.

Nos frères d'Italie ne négligent rien de ce qui peut instruire pratiquement le peuple ou exciter son goût artistique. Dans l'église du petit village de Dierico, distant de trois kilomètres de Paularo, et où don Antonio Gallo fut vicaire, j'ai admiré un très remarquable autel. Les faces de sa table sont ornées de sculptures en bois doré où des anges adorent l'hostie dans une monstrance et à son rétable figurent, en grandeur naturelle, les statues de saint Pierre et de saint Michel. Le tout, daté de 1522, fait honneur au talent du sculpteur, Antonio Timeo da Bergamo.

Quand on eut reconnu don Gallo, tous les habitants de Dierico sortirent des maisons, précédés d'une multitude de bambins qui le suivaient en un tumulte d'allégresse dans les rues étagées du village, et auxquels l'ancien vicaire souriant distribuait images et médailles.

Une sympathie émue, une sorte d'admiration respectueuse saisissent le cœur à la vue des femmes de la Carnia, que l'on rencontre sur les chemins ou que l'on entrevoit dans les maigres champs de la montagne. Inséparables de la hotte, *gerlo*, attachée à leur dos, elles y portent des poids très lourds, petits enfants, bois, fourrage, pommes de terre, sans cesser en marchant de tricoter des bas ou de piquer des sandales. La polenta, le fromage et l'eau de la source sont une alimentation peu reconstituante. Usées et vieilles avant l'âge elles assument les charges de leur pauvre et nombreuse famille, tandis que les hommes émigrent, une partie de l'année, pour gagner au loin dans les villes des salaires rémunérateurs. Car le fardeau des maternités multiples, elles l'assument aussi avec la foi confiante de leur âme chrétienne. A Paularo, en 1928, on compta 70 naissances contre 39 décès.

Au matin d'une journée qui annonce une chaleur tropicale, nous quittons, reconnaissants pour son hospitalité, le jeune curé de Paularo, Osualdo Della Negra, neveu de l'archiprêtre de Gemona. Dans l'impossibilité de trouver une voiture qui nous ramène en arrière pour nous porter à Paluzza, les circonstances vont nous obliger à parcourir à pied jusqu'au soir, à travers la montagne, la distance qui nous sépare de la vallée supérieure de la But.

Très pénible étape sous un soleil de feu. Des 700 mètres de Paularo nous devons monter à plus de 1.200. Délaissant le chemin de la forêt tracé pendant la guerre et où manoeuvre aujourd'hui un bataillon de chasseurs alpins, nous empruntons des sentiers plus rapides. Enfin parvenus au col, nous apercevons sur l'autre versant et très bas, nous semble-t-il, dans une étroite vallée, le clocher et les maisons de Ligosullo.

Ligosullo, à 900 mètres, est riche d'un curé légendaire.

Quel accueil aux deux voyageurs lassés ! quelle physionomie colorée où transparaissent la

franchise et la bonté du cœur ! Don Floreano Dorotea est un héros. En 1905, desservant une petite paroisse, la plus élevée et la plus voisine de la frontière vers les sources de la But, il sauva la vie à toute une compagnie d'alpins. Imprudents ils étaient allés, un jour d'hiver, là où il leur avait recommandé de ne pas s'aventurer. Mieux que personne il connaissait les secrets et les dangers de la montagne. Dans le pressentiment du péril couru, il prit avec lui les hommes du village, muni des secours nécessaires, et il finit par découvrir et ranimer tous ces pauvres soldats perdus et mourants dans la neige.

Aussi avec une légitime complaisance peut-il montrer les attestations officielles de la gratitude contractée à son égard : croix de chevalier de la Couronne d'Italie, belles jumelles offertes par le ministre de la Guerre, photographie où Don Floreano figure côte à côte avec le prince de Piémont, héritier royal. Pendant la guerre, retenu à son poste de curé, il rendit des services signalés à l'armée dans toute la haute Carnia, ce qui fit craindre, durant l'occupation, que les Autrichiens ne l'aient en représailles fusillé.

Don Floreano Dorotea est un héros.

Dans les ruelles, à flanc de montagne, en nous menant à son église, il est assailli par toutes les poules, coqs et poussins de Ligosullo. Accoutumés à sa générosité ils savent que de ses poches profondes il va retirer et lancer, à leur usage, en souriant, des poignées de millet.

On reste charmé de la beauté de ce geste symbolique.

Don Floreano Dorotea est un bon pasteur.

Il est fier de son église, artistiquement décorée par Moro, peintre distingué originaire de Ligosullo, et dont les œuvres se remarquent dans divers monuments de la région et d'Udine. Volontiers, s'il y avait lieu, Don Floreano en appellerait à la camaraderie professionnelle d'antan de l'illustre chef du gouvernement. N'était-il pas prêtre-instituteur en Carnia, alors que, dans Tolmezzo, il fréquentait un jeune instituteur du nom de Benito Mussolini ?...

Malgré nos protestations sa vaillante nièce a mis prestement nos valises dans sa hotte et nous accompagne jusqu'à Treppo. La descente, quoique rapide, durera plusieurs heures. A chaque village, une courte halte. Sur les maisons et même sur les arbres de cette vallée où chante un petit torrent qui se hâte d'aller rejoindre la But, des affiches, des papillons encore frais sont placardés depuis la veille de la récente et première visite, en ces lieux reculés, de S. E. Mgr Nogara : Buone pastore ! W(viva) l'Angelo della diocesi ! et autres. Ils expriment, en termes divers, des souhaits de chaleureuse bienvenue au pontife et au père. Nous atteignons, au moment où l'horizon s'élargit, le bourg de Palluzza, dont le sympathique vicaire forain, don Gorizzio, qui fut un intrépide aumônier militaire dessert l'immense territoire. La But l'arrose. Un chemin remonte son cours jusqu'à sa source et peut conduire par le mont Croce sur le versant autrichien.

Il existait donc là un danger d'invasion auquel on avait essayé de parer par l'édification ancienne d'un château, appelé Castel-Moscardo. Assez délabré à une époque où on déplorait l'insécurité des routes, le parlement général du Frioul se préoccupait, en 1320, de l'insuffisance de sa fortification. Mais il fallut attendre le pontificat d'un vieillard avisé et résolu pour réaliser un plan de défense jugé nécessaire. Dans la lettre citée plus haut, il associe à la portée des ouvrages de Chiusaforte celle des travaux de Castel-Moscardo. Cette restauration équivaut à une construction neuve, belle et puissante dont l'auteur a le droit de se déclarer satisfait. Là aussi, le mot «porte», sans se réduire au sens d'une simple ouverture de maçonnerie, désigne une forteresse qui ferme ou contrôle un passage.

De l'œuvre ainsi réalisée, et ruinée ensuite par les siècles, il subsiste encore, au seuil et en amont de Paluzza, deux énormes tours démantelées, postées en face l'une de l'autre sur les deux rives de la But, pour perpétuer la constante perspicacité du patriarche, l'envergure

de son vouloir et de son labeur.

A la pénétration de son esprit il suffisait, d'ailleurs, pour la déterminer sur ce point à l'action, de se souvenir de l'exemple de Jules César. En descendant, dans un petit chemin de fer d'intérêt local la vallée de la But, de Paluzza à Tolmezzo, on salue très haut perchée sur la rive droite, l'église de Zuglio, siège du prévot de Saint-Pierre de la Carnia. Zuglio, c'est Jules, comme le Frioul est le Forum Julii. Les traces de Jules César persistent à travers tout ce pays. Sur l'emplacement actuel de Zuglio, son génie de la victoire et de la sauvegarde l'avait incité à bâtir un fort.

Pour relier le présent à ce passé de gloire romaine, il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur le spectacle qui s'offre, au passage, de l'autre côté de la But : un camp de balillas qui, en plein air, le torse nu sous le soleil couchant, font des exercices d'assouplissement et d'endurance.

A Enemonzo, village natal de don Gallo, la vallée s'élargit en forme de cirque verdoyant de pâturages, que traverse le Tagliamento et que domine la ceinture des montagnes.

A notre arrivée, la musique d'un régiment d'artillerie en manoeuvres donne sur la place une sérénade. La population est en liesse. On sent l'esprit public en harmonie avec les grandes causes de la nation. On m'apprend qu'avant l'avènement du fascisme, dans tous ces districts de la Carnia la discorde régnait à la place de l'harmonie. De l'étranger, où les attiraient les exigences du pain quotidien, beaucoup de travailleurs rapportaient le ferment des idées révolutionnaires. Le socialisme et le communisme y entretenaient un foyer de haines sociales, dont une vieille affiche électorale entrevue sur une muraille accuse l'acuité. On dressait les pauvres contre les bourgeois et tous les possédants. Le péril grandissait.

La main libératrice de Mussolini balaya ces ferments hostiles, comme sa signature des pactes du Latran vient de cimenter entre l'Eglise et l'Etat, entre tous les Italiens, la paix religieuse. Aussi figurent, partout honorés, les portraits du Roi et du Duce.

Charmés de l'esprit de charité confraternelle du cher curé d'Enemonzo, don Antonio Lupieri, nous gravissons la route escarpée qui, sur la droite du Tagliamento, conduit au plateau de Verzegnis. Don Gallo en a été le pasteur. En ce soir de dimanche, où les loisirs retiennent les habitants dans les rues, on lui manifeste la joie de le revoir, atténuée par le chagrin de la récente catastrophe. Son église est provisoirement fermée au culte. Ici, le tremblement de terre de l'an passé provoqua l'écroulement de plusieurs maisons. Dans l'église ébranlée se creusèrent des crevasses et se brisèrent des statues. C'est une émouvante victime dont on n'a pas encore guéri les blessures.

Pareils dégâts se constatent dans les autres villages de ce plateau pittoresque, où, durant plusieurs mois, de légers mouvements du sol accroissaient l'anxiété publique jusqu'à ce jour de printemps qu'assombrit l'ultime et néfaste secousse.

La même calamité éprouva la ville de Tolmezzo, au pied du plateau de Verzegnis. Dans un admirable décor de montagnes, elle étend sa gracieuse beauté au confluent de la But et du Tagliamento. Par sa position naturelle et son importance, elle mérite le titre de capitale de la Carnia. Son archidiacre, Mgr Pietro Ordiner y réside, digne, souriant et vénérable prélat dont l'accueil simple et cordialement sacerdotal ne peut s'oublier .

Une certaine tristesse lui reste au coeur des émotions ressenties et du désastre de son propre Duomo qui, sans être abattu, se lézarda en maints endroits. La prudence

commande de le laisser fermé aux fidèles et de célébrer, dans une chapelle extérieure, les offices. Sur le côté du somptueux autel majeur, en marbre, je remarque une inscription gravée à la louange de la famille qui en fit la donation en 1762 : la famille Linussio. Et je nie remémore ce que le marquis de Suffren dit, dans ses Mémoires, de ces Linussio, « fameux fabricants de toile dont l'usine, à quelques pas de Tolmezzo, offre un spectacle intéressant. On y blanchit les toiles, on les peint... J'ai été traité avec toute l'amitié possible, ces Linussio étant partout connus pour leur grande hospitalité... ». J'ai désiré voir à mon tour cette même usine, convertie aujourd'hui en caserne de chasseurs alpins et j'ai pu cordialement -serrer la main à un jeune homme qui porte seul le nom honorable de Linussio.

Mgr Ordiner me signale sur une hauteur une tour fortifiée, qui a survécu aux ouvrages de défense organisés par le Bienheureux. A la façade d'une maison, emplacement probable de celle qu'il occupait lors de ses séjours à Tolmezzo, sont encastrées les armoiries de Bertrand de Saint Génès. Ici donc, comme dans tout le Frioul, plane l'image bénie du grand patriarche.

Des angoisses récentes des habitants de Tolmezzo je rapproche la terreur et les lamentations de leurs ancêtres, sous le coup du formidable tremblement de terre qui, le 25 janvier 1348, dévasta tout le pays. Il me souvient d'avoir lu la lettre désolée écrite, le 12 février 1348, à la commune de Florence par quelques Florentins installés à Udine. Le 25 janvier, en la fête de la Conversion de saint Paul, à huit heures un quart du soir, se produisit une épouvantable secousse sismique qui dura plusieurs heures. Une porte des remparts de Sacile, une aile du palais patriarcal d'Udine, le château de San Daniele furent démolis, ainsi que les tours du château de Ragogna. Le Tagliamento roula de nombreux cadavres. A Gemona, le bas-relief de Saint-Christophe et le campanile furent fendus, tandis que les usuriers effrayés faisaient publier qu'ils abandonnaient leurs créances. Ebranlé aussi le campanile de Venzone. Ruiné le château de Tolmezzo, écrasés leurs habitants. Par une force prodigieuse le château de Lemborgo, situé sur un rocher, fut transporté à dix milles, au-delà de ses fondements. Une montagne soulevée s'effondra dans le lac d'Orestagno. A Villach, la grande place s'ouvrit en forme de croix, laissant jaillir en abondance du sang et de l'eau et cinquante hommes réfugiés dans l'église Saint-Jacques y périrent sous les décombres. Plus de cinquante localités détruites dans le comté de Goritz. Plus de 1.500 morts dans la Carnia, et plusieurs milliers de maisons anéanties. Des fleuves détournés de leur cours. Des collines encombrant des vallées. C'étaient, au jugement de ces Florentins, les signes avant-coureurs de la fin du monde prédite par Jésus Christ.

Nous savons que, le 19 octobre suivant, un autre tremblement de terre lézarda l'église patriarcale d'Aquilée et que la peste vint apporter l'épouvante de sa mortelle contagion. Nous savons aussi avec quelle grandeur d'âme Bertrand de Saint Génès affronta ces divers périls et releva le courage des Frioulans.

Le Patriarche, sauveur de l'Italie

J'ai écrit que, dans une circonstance critique ignorée de l'histoire, Bertrand de Saint Génès préserva l'Eglise et l'Italie d'une calamité.

Avant de rappeler cette circonstance et de justifier le titre de ce chapitre, il me semble nécessaire d'insister en quelques phrases sur le péril capital que fit courir à la chrétienté la révolte de l'empereur d'Allemagne. La double élection à l'Empire de Louis de Bavière et de Frédéric d'Autriche, en 1314, permettait au nouveau pape, Jean XXII, d'exercer les droits de la suprématie pontificale, tels que venaient de les promulguer les décrétales de Clément V, en déclarant l'Empire vacant, en s'en réservant la gérance et en confirmant le roi Robert de Naples dans son titre de vicaire impérial en Italie. Nul ne pouvait accéder à l'Empire si son élection n'était approuvée par le Saint-Siège, seul qualifié pour conférer à l'élu la couronne du roi des Romains.

On connaît la suite des événements. Délivré de son rival, Louis de Bavière brava tous les interdits canoniques, s'ingéra dans les fonctions de roi des Romains, accueillit à sa cour les hérétiques notoires qu'étaient les Spirituels, encouragea les doctrines subversives de Marsile de Padoue et de Jean de Jandun. Puis, dédaigneux de toutes les excommunications, il pénétra par Trente en Lombardie, réunit toutes les forces gibelines, les souleva contre les guelfes et la papauté, mit en feu la péninsule, poussant l'audace jusqu'à se faire couronner, à Rome, par Sciarra Colonna l'insulteur de Boniface VIII, et jusqu'à placer lui-même sur le trône pontifical l'antipape Nicolas V.

On sait aussi que, chassé à son tour des villes du Patrimoine de Saint-Pierre, et contraint de franchir honteusement les Alpes, il parut un instant céder à l'inflexible volonté de Jean XXII par un projet d'abdication qu'il devait bientôt désavouer.

Mais il n'avait pu triompher de la résistance du pape, un Quercynois nonagénaire. Sous le pontificat de Benoît XII et de Clément VI, les mêmes prétentions du Bavarois allaient engendrer le fléau des mêmes luttes et des mêmes désordres. Son objectif passionné fut le retour victorieux en Italie pour y exercer les prérogatives de roi des Romains et y porter la dévastation. Soucieux d'épargner à la péninsule cette effroyable calamité, ces deux papes d'Avignon s'y opposèrent.

De l'examen attentif des documents et des événements, il ressort que l'oeuvre du salut de l'Italie rencontra dans un autre grand vieillard quercynois son principal artisan.

Inflexible lui-même en face du devoir à remplir, nous avons vu que sa vigoureuse personnalité eut tôt fait d'étourdir les ennemis du patriarcat.

Vainqueur de la comtesse de Goritz, une Bavaroise, vainqueur du comte de Ceneda, vainqueur des Vénitiens, Bertrand de Saint Génès se révèle un prince redoutable dont la valeur guerrière et la hauteur morale propagent rapidement son prestige à travers les contrées de la péninsule et au-delà des Alpes.

Qu'on songe, d'ailleurs, à l'étendue de sa province, aussi vaste qu'un royaume et peut-être la plus considérable de la chrétienté. Elle va du Tyrol à la Carinthie, à la Carniole jusqu'aux limites de la Croatie. Elle comprend la Vénétie, sauf les lagunes de Venise et de Grado, le Frioul, l'Istrie. La liste est longue à retenir des seize évêchés suffrageants de la métropole d'Aquilée. Une enclave en Lombardie, Côme; dans le Tyrol, Trente; dans la Vénétie et le Frioul, Vérone, Padoue, Trévise, Vicence, Ceneda, Feltre, Bellune, Concordia, aux confins orientaux du golfe de Venise, Trieste, dans l'Istrie, Emona ou Citta Nova, Justinopolis ou Capo d'Istria, Parenzo, Padina, Pola.

Un patriarche timide n'eût présenté qu'une entrave inconsistante aux desseins d'un

empereur résolu. Avec l'énergie et l'autorité de Bertrand une sage politique commandait d'user de ménagements : il valait mieux négocier que brusquer.

Le jeu des intrigues nouées autour des hostilités initiales entre la France et l'Angleterre avait amené Louis de Bavière à s'allier à celle-ci et à reprendre sa lutte contre la papauté. Benoît XII s'inquiète et redoute, pour les provinces italiennes soumises au Saint-Siège, l'imminence d'une campagne de pillages et de désastres. Combien son inquiétude était fondée, une missive d'Aquilée vient lui en donner l'assurance.

Bertrand annonce au pape que l'empereur, se proposant de descendre en Italie avec une grande armée, l'a sollicité de lui accorder un libre et paisible passage à travers le territoire du patriarcat. Il a répondu à cette requête qu'il ne pouvait l'accorder à cause de l'excommunication dont Louis de Bavière demeurait frappé et que s'il osait se présenter, avant de s'être réconcilié avec l'Eglise, il le repousserait et le combattrait par les armes de tout son pouvoir, *illi toto posse suo se opponeret*. En terminant, et pour le cas d'une agression possible, il demande humblement à Benoît XII la concession des indulgences promises aux défenseurs de la foi.

Sous le coup brutal des événements, la volonté conciliatrice du pape évolue et finit par souscrire à l'emploi inévitable de la force. Cette fois, loin de blâmer le patriarche de ses intentions, il le félicite dans deux lettres du 15 décembre 1337, d'avoir refusé le passage à ce Louis de Bavière, à cet injurieux envahisseur de l'Empire romain, à ce téméraire usurpateur du titre impérial, à cet excommunié, à cet hérétique, à ce schismatique et il l'exhorte à persévérer dans le louable dessein de lui opposer une énergique résistance. Quant aux faveurs spirituelles implorées, il est juste de les octroyer.

Sans souci de rentrer dans le giron de l'Eglise, Louis, qui s'est rendu coupable en Italie de crimes horribles, les commettrait encore s'il y revenait comme «une peste contagieuse». En barrer la route à cet ennemi rebelle de Dieu, de l'Eglise et de la foi catholique, est un acte pie que le patriarche et ses sujets sont priés d'accomplir «virilement, et, s'il le faut, puissamment».

« A ta fraternité, conclut-il, nous donnons, pour une année, le pouvoir d'accorder l'indulgence plénière de leurs péchés à ceux qui mourraient dans la bataille ou des suites de leurs blessures, pourvu qu'ils aient été contrits de coeur et se soient confessés de bouche. Nous voulons et entendons néanmoins que s'il t'arrivait une pareille mort, ce qu'à Dieu ne plaise, tu profites de la même grâce...».

Cette approbation absolue de sa conduite décida le patriarche à déployer contre le plan de l'empereur toute son activité. Il avait déjà réuni et mis sur pied une armée nombreuse, prête à combattre et rendue désormais plus forte, plus assurée, *fortiores et securiores*, par la promesse de l'indulgence plénière. Un moment de faiblesse ou d'hésitation de sa part eût pu permettre aux troupes impériales de descendre en Italie et d'y provoquer un désastre fatal aux guelfes et à l'Eglise.

Son attitude ferme, intrépide, étonnamment martiale intimida le Bavarois qui n'osa franchir la frontière, et ne devait plus la franchir malgré des tentatives réitérées. Car ce n'est pas seulement, dans cette circonstance critique, ignorée de l'histoire, que Bertrand préserva l'Eglise et l'Italie d'une calamité.

Muni de toute la confiance du Saint-Siège, il administre en son nom le comté de Cénéda, hérité des Camino vaincus, et la ville de Conegliano, arrachée aux mains de Mastino et Alberto della Scala qui l'occupaient en la terrorisant comme un fief de l'Empire. Les della Scala, ou Scaliger, sont les tyrans de Vérone, des tyrans assez criminels pour assassiner l'évêque, leur propre cousin. Et c'est Bertrand que Benoît XII indigné charge d'ouvrir une

rigoureuse enquête contre les meurtriers sacrilèges, punissables des châtimens très graves prévus par les constitutions.

Les Vénitiens, qu'il bat plusieurs fois et sur les intrigues desquels il ose ouvrir les yeux du pape, le redoutent, et les Florentins en convoitent l'alliance. Ses rapports avec la maison de Bohême accroissent son prestige et son autorité.

Car il accueille et sauve des pièges de la flotte vénitienne Charles de Moravie, le fils aîné du roi Jean de Bohême, magnifiquement traités, lui et sa suite, dans ses palais d'Aquilée, de Cividale et d'Udine. A Sacile, il offre une hospitalité non moins somptueuse à Jean, comte de Tyrol, frère de Charles de Moravie, qui descend de ses montagnes, suivi de l'évêque de Trente et de sept cents cavaliers pour recevoir de ses mains l'investiture de ses fiefs. En retour de cette généreuse conduite qui réserve un élu pour l'Empire romain, les deux princes accourent, à l'heure du danger, avec des renforts de cavalerie et d'infanterie, coopérant ainsi à une nouvelle victoire du patriarche sur le comte de Goritz.

De cette alliance, il résulte un motif plus ferme de sécurité contre la crainte des invasions du Bavaois. Par lui-même et ses fortifications Bertrand interdit, au nord et au nord-est, l'accès de la péninsule. Par les forces du comte de Tyrol et celles qu'il lui apporterait en cas de péril il tient les défilés du nord-ouest.

Quant aux inquiétudes possibles du côté de l'est où Albert d'Autriche possède ses Etats, nous avons vu que l'habileté patriarcale réussissait à les dissiper. Non point qu'Albert fût sincèrement acquis à la politique de Bertrand et ravi de ses succès. Les liens du sang l'inclineraient plutôt vers Goritz. Le patriarche n'a-t-il pas reçu du pape la mission d'établir une enquête sur le mariage du comte Jean de Goritz avec la fille de feu Frédéric, duc d'Autriche, et de déclarer les époux excommuniés s'ils se sont unis sans la dispense requise de l'empêchement de parenté ? D'autre part, dans plusieurs lettres au Saint-Siège, Albert d'Autriche ne trahit-il pas une secrète complaisance, sinon pour les agissements, du moins pour la personne de Louis de Bavière ? Et dans son esprit n'aurait-il jamais conçu quelque idée de lui venir en aide ? Mais comment la réaliser, se sentant pris comme entre deux étaux, à la gauche par les armées de l'invincible patriarche et sur la droite par celles de son allié, le roi de Bohême ?

Dans le courant de 1339, on eut vent du dessein prémédité par l'empereur de tenter une nouvelle descente en Italie. Une sorte de rage l'excitait à se venger des Florentins qui l'avaient une fois chassé de la Toscane ; *Proesumptuosa Bavari soevitia rugit, ut fertur, adversus eamdam Tusciam*. Peut-être croyait-il endormir la vigilance du patriarche et pouvoir réussir par une attaque brusquée contre le Tyrol. Légitimement alarmé, Nicolas, l'évêque de Trente, veut recourir aux lumières et à la puissance du plus notoire défenseur du pays. Il se rend à la cour d'Udine. Il propose à Bertrand de former une ligue où entreraient le comte de Tyrol et d'autres princes pour s'opposer au passage des Allemands. Partisan naturel et résolu de la proposition, le patriarche désire en délibérer avec les Florentins et autres alliés éventuels d'Italie.

A cette nouvelle, le pape écrit à Bertrand, le 4 février 1340, une lettre embarrassée pour le dissuader, au fond, de mettre sur pied cette ligue. Il faut prendre garde avec beaucoup de soin, lui recommande-t-il, « que les combinaisons jugées par toi utiles et favorables à l'Eglise ne tournent à son détriment, du fait de la malice d'hommes trompeurs. Sois attentif à user de précautions opportunes, de peur d'ouvrir au contraire la route aux troupes, du Bavaois ».

La politique ondoyante de l'empereur, faite de refus de se soumettre à la curie, d'intentions formulées et de lenteurs à s'en approcher, laisse en ce moment Benoît XII

dans un état d'indécision qui ne voudrait pas compromettre tout espoir. En septembre 1338, le pontife lui avait adressé son chapelain, Arnaud de Verdale, pour s'enquérir de ses véritables desseins. Louis de Bavière en accueillant courtoisement le nonce, se garda bien de les lui faire connaître, mais promit, d'accord avec les princes-électeurs, d'envoyer des ambassadeurs à la cour d'Avignon. Or aucun ne se présentait.

A la faveur de l'indécision créée par cette attitude expectante, d'une part, et passive, de l'autre, l'empereur poursuivait opiniâtrement son but, dont il est permis de supposer qu'il ne se détournait, encore une fois, qu'en apprenant la formation d'une ligue sous la prédominance du patriarche d'Aquilée.

En 1341 seulement, à l'occasion des conventions politiques signées entre lui et le roi de France, il se décida, puisque l'intérêt l'y poussait, à se rapprocher du Saint Siège. Mais à l'appel d'un intérêt majeur, il n'allait pas tarder à s'en écarter bruyamment.

Il saura finalement déjouer, espère-t-il, la résistance de Bertrand et de ses alliés.

Un historien, qui a présenté de cette querelle complexe de la Papauté et de l'Empire un clair tableau, écrit :

« Toujours inconséquent avec lui-même, Louis de Bavière s'aliéna l'Eglise et rendit vaine toute tentative de réconciliation. Afin d'assurer le Tyrol à son fils Louis, margrave de Brandebourg, il le maria avec la comtesse Marguerite Maultasch dont il cassa, de sa propre autorité, pour cause d'impuissance, l'union contractée précédemment avec Jean, fils du roi de Bohême (10 février 1342). Il n'avait point hésité non plus à concéder aux deux époux les dispenses nécessaires de consanguinité ».

D'après les apparences, il y a lieu de croire, en effet, à une inconséquence de la part de l'empereur qui brise, par l'éclat de ce scandale, tout espoir de s'accorder avec le Saint-Siège. Mais en cherchant, dans les faits et les textes sans les solliciter, à découvrir la pensée maîtresse du Bavarois, il semble bien qu'on puisse affirmer qu'il fut en cette occurrence conséquent avec lui-même.

Exercer le pouvoir impérial est une ambition satisfaite à laquelle il se sent incapable de renoncer ; mais le remplir aux yeux de la chrétienté comme roi des Romains, par un retour dans la péninsule, est une passion qu'il brûle d'assouvir. Le Tyrol s'oppose à son passage. Il l'occupera en l'inféodant à son fils. L'art de ses fourberies tend à circonvenir l'esprit de Marguerite, à qui appartient le comté de Tyrol, à pousser à l'extrême sa désaffection pour son mari, et à la persuader que, sous prétexte d'impuissance, un divorce serait possible qui lui permettrait d'épouser son propre fils, Louis de Brandebourg.

Devant l'imminence d'un attentat aux lois les plus sacrées et du danger d'invasion qui en sera une conséquence, Benoît XII se tourne instinctivement vers le patriarche d'Aquilée, ami de la maison de Bohême, défenseur qualifié du dogme, de la morale et des droits de l'Eglise. Par sa lettre du 29 novembre 1341, il l'invite à employer ses bons offices auprès de la comtesse de Tyrol pour la détacher du prince de Bavière et obtenir qu'elle rejoigne son vrai mari. Il importe d'empêcher le divorce et de frapper des censures canoniques tous ceux qui coopèreraient à ce crime.

Sans illusions sur l'issue de son intervention officielle, parce que trop informé des intrigues tenaces de l'empereur, le patriarche tenta cependant de faire entendre à la comtesse de Tyrol le langage de la raison et de la foi. Efforts inutiles. Ils se heurtèrent aux caprices d'une jeune princesse entêtée dont le cœur détestait son époux et dont les désirs

de convoler à de nouvelles noces avec le fils du Bavaois caressaient l'espérance de porter un jour, peut-être, le titre d'impératrice. La menace des anathèmes ne put davantage fléchir son obstination.

Bertrand dut avouer la stérilité de ses démarches. Il apprit donc, sans étonnement, les coups d'audace impie portés par l'empereur à la législation ecclésiastique. De son autorité personnelle il cassait le mariage de Marguerite avec Jean de Bohême et, s'arrogeant les attributions de la puissance spirituelle, il osait dispenser les nouveaux époux de l'empêchement de consanguinité.

La consommation de ce scandale retentissant est du 10 février 1342. Et le 9 du mois de mars, Benoît XII crie sa douleur au patriarche. Il s'alarme à la pensée des malheurs que présage cet orgueil sacrilège. Aussi, toute indécision étant dissipée, il confie à Bertrand de Saint Génès la mission de s'interposer entre les princes et les villes de la péninsule pour apaiser les conflits qui les ensanglantent et les affaiblissent et de les unir en une sorte de confédération capable de se soustraire par la concorde et la force à la tyrannie du joug qu'aspire à leur imposer Louis de Bavière.

N'est-ce pas, au souvenir de l'efficacité de ses opérations politiques et militaires, l'investir officiellement du rôle éminent de sauveur de l'Italie ?

Ce fut le dernier acte de l'austère, zélé et infortuné pontife. Epuisé de soucis et de tristesse, il mourait le 25 avril 1342.

Clément VI, son successeur, le Limousin Pierre Roger, orateur et théologien, grand seigneur souriant et diplomate, crut devoir adopter sans hésitation et sans retard la fermeté de Jean XXII. A l'intention insolemment affichée du Bavaois, qui campait dans le Tyrol, d'envahir la péninsule et de la ruiner, il répliqua, dès le 19 juillet 1342, par la nomination d'un légat chargé d'organiser dans le nord de l'Italie une ligue défensive. Bien entendu, le patriarche d'Aquilée, apprécié du nouveau pape qui l'avait connu à la cour d'Avignon, serait l'âme de la résistance.

C'est à lui, avant d'en adresser des exemplaires aux autres patriarches et métropolitains, que Clément VI envoie la fameuse Bulle *Prolixa retro*, réquisitoire formidable et foudroyant où sont énumérés longuement tous les méfaits, tous les crimes de l'hérétique et du schismatique Bavaois qui est sommé de se démettre de la dignité impériale dans les trois mois.

Si Louis de Bavière prend peur, cette fois, rétracte ses erreurs et accepte à l'avance les conditions du Saint Siège, dans le vif sentiment de la désaffection de ses propres partisans inquiets et décimés, le pontife a des raisons de douter de sa sincérité, malgré les assurances que lui en donne le duc Albert d'Autriche. Les raisons de douter de ses promesses illusoire, il en fait part au roi de France et au roi de Bohême, et elles finissent par le déterminer, nonobstant les interventions réitérées dit duc Albert, à proclamer, en 1346, sa déchéance définitive et à presser les électeurs de choisir pour l'Empire un nouveau titulaire.

C'est le triomphe des princes de Bohême, et celui du patriarche, leur conseiller et leur ami. Charles de Moravie est élu roi des Romains sous le nom de Charles IV. Et tandis qu'il achève de réduire à l'impuissance le Bavaois, bientôt frappé mortellement d'apoplexie dans une chasse à l'ours, Bertrand reçoit du pape la mission importante et méritoire à son âge d'aller, sous un hiver rigoureux à travers des pays de montagnes, négocier auprès du

roi de Hongrie une affaire relative aux drames de la cour de Naples et utile à la pacification de l'Europe.

Les événements continuent à justifier ses opinions et ses actes. Il fut en vérité, pour Louis de Bavière, l'adversaire le plus redouté et le plus irréductible. Aussi doit-il, en 1347, tenir tête à la violence d'une attaque soudaine de son fils, Louis de Brandebourg, comte de Tyrol, qui se flattait de pouvoir, assisté des comtes de Goritz, tirer vengeance des entraves mises par Bertrand aux descentes en Italie de son père et le punir de son attachement aux princes de Bohême. Des lettres providentiellement découvertes révélèrent à Bertrand les intentions formelles de l'agresseur et de ses complices, qui étaient d'attenter à sa vie et de ruiner tout le territoire de son Eglise. A l'armée considérable de Louis de Brandebourg il ne pouvait opposer que des troupes réduites. Mais Dieu voulut encore que celles-ci triomphassent.

Il importait, d'autre part, à Charles IV de laver l'injure infligée à son frère, en réoccupant militairement le Tyrol et comme il se sentait aidé dans cette tâche par la récente victoire du patriarche, il voulut le remercier de tous les services rendus en lui faisant don, pour agrandir le domaine de son Eglise, du pays de Cadore où les troupes d'Aquilée venaient de livrer bataille.

Albert d'Autriche avait assisté avec un certain dépit à l'écroulement du règne du Bavaois. Dans sa répugnance à reconnaître son successeur, il fallut pour l'y décider les lettres d'exhortation de Clément VI. Et lorsque, enfin, les princes de Bavière, plusieurs fois battus, comprirent la nécessité de se soumettre, ils demandèrent grâce à Charles IV par l'entremise du même duc d'Autriche. Libre de ses mouvements, celui-ci n'eût-il pas transposé sur le plan extérieur de la politique et de la guerre ses intimes complaisances ? Et n'eût été la crainte du vieux patriarche, son voisin, n'aurait-il pas consenti à prêter à l'empereur rebelle une aide assez forte pour lui faciliter l'accès de la Lombardie ou du Frioul et modifier ainsi la face de l'Europe?

Bertrand vient d'être lâchement assassiné, le 6 juin 1350, par les sicaires du comte Henri de Goritz. Grand soulagement pour le courage d'Albert d'Autriche qui, n'ayant pas à redouter les réactions d'un mort, rassemble hâtivement une armée pour envahir le Frioul et le placer en son pouvoir.

Dans le cynisme de sa féroce hypocrisie, le comte de Goritz ne s'est-il pas empressé de faire porter au Parlement d'Udine l'expression de ses condoléances, et de proposer sa candidature comme gouverneur du patriarcat ? Dès le 14 juin, avis lui est donné du refus de sa proposition. Mais un pareil refus ne pouvait être intimé aux ambassadeurs du duc d'Autriche qui, sous la pression comminatoire des armes, offre des services intéressés. Celui qui est chargé de les offrir, Eberard d'Altenburg, atteste les sentiments de vive douleur de son maître, bien que, ajoute-t-il - et en ceci il trahit sa rancoeur recuite - il ait eu de multiples raisons de se plaindre du défunt patriarche.

Ainsi Albert obtient-il aisément, mais non d'un libre choix, des représentants désemparés d'Udine, son élection de capitaine général du Frioul, durant la vacance du siège. Charge que vont remplir en son nom, de juillet à octobre 1350, Rodolfutt de Lichtenstein et Volrich de Pfannemberch.

Il ambitionnait d'établir durablement la prédominance autrichienne dans un pays qui lui était resté fermé, en intriguant pour faire élever au patriarcat un de ses familiers ecclésiastiques, son trésorier ducal. Mais un compétiteur plus puissant lui réservait une

cruelle déception. Charles IV usa d'un crédit supérieur auprès de la cour d'Avignon pour obtenir que cette dignité fût conférée à un membre de sa famille. Et son frère naturel, Nicolas de Luxembourg, évêque de Naubourg, devint, dès octobre 1350, le successeur de Bertrand de Saint Génès. Du coup, s'éclipsait la prépondérance accidentelle des maisons de Goritz et d'Autriche dont les troupes évacuèrent le Frioul sous la menace de l'autorité impériale.

Si les intérêts variables de la politique engendrent souvent l'ingratitude des princes, et si Charles IV mérite le reproche de n'avoir pas tenu toutes les promesses faites à Clément VI, il convient d'observer cependant qu'il eut à coeur, par lui-même et par l'organe de son frère, de rendre à la mémoire de Bertrand le sincère hommage de la reconnaissance et de l'affection.

A Nicolas de Luxembourg, ferme dans le devoir de châtier les meurtriers sacrilèges, revient l'honneur d'avoir satisfait la vénération publique par l'exhumation du corps merveilleusement conservé du martyr, par son transfert dans le tombeau de marbre et par sa sollicitude à faire enregistrer les guérisons miraculeuses attribuées au pouvoir de celui que tout le monde, avec enthousiasme, proclame déjà Bienheureux.

Voici venu un jour mémorable. C'est le 22 octobre 1354. L'empereur lui-même honore de sa présence Udine en liesse.

Il pénètre en l'église majeure. Dans le tombeau ouvert, il revoit avec émotion, il contemple les traits calmes et beaux de ce nonagénaire revêtu des habits pontificaux, de ce géant devant l'histoire, qui fut doux, bon, saint, savant, fort, redoutable, et qui l'aima. Près de lui s'allongent son bâton pastoral, qui mena son peuple dans les voies chrétiennes, et l'épée homicide qui brisa une existence prodigieuse, don récent de l'archidiacre de Salzbourg.

Des larmes coulent de ses yeux. Il s'agenouille. Et il dépose respectueusement sur la poitrine du serviteur de Dieu un joyau d'or orné de pierres précieuses et d'émaux.

Son geste affirme à ses contemporains, comme il l'apprendra aux siècles futurs, que l'empereur garde noblement sa gratitude au grand patriarche, son ami et son bienfaiteur, dont la puissance, en interdisant à Louis de Bavière l'accès de la péninsule, a permis à lui, Charles IV, de franchir les Alpes et d'aller dans quelques mois ceindre en la Ville éternelle la couronne de roi des Romains.

L'hommage des fleurs au sauveur de l'Italie

Le 6 mars 1891, dans la grande salle de l'Institut technique d'Udine, un distingué avocat, le comte Giovanni Andrea Ronchi, prononçait avec charme littéraire et amour pour son sujet une conférence à la louange de cette admirable figure médiévale que fut le patriarche Bertrand de Saint Génès.

Dans l'intime jardin de ses plus anciens et de ses plus parfumés souvenirs d'enfance il se complut, tout d'abord, à cueillir celui de la festa dei fiori. Chaque année, le 6 juin, anniversaire de la mort sanglante du patriarche, selon une antique coutume on conduit ou on porte devant son tombeau, dans la cathédrale d'Udine, tous les bambini de la ville qui jettent des fleurs à ses pieds. Amené pour la première fois par la main de sa mère à cette fête des fleurs, il éprouva une très vive impression lorsqu'il aperçut, au fond de son sarcophage découvert, cette momie revêtue des habits pontificaux et alors il eut la conviction, ineffaçable désormais, que ce personnage enseveli fut vraiment un homme très vénérable.

Geste émouvant que celui d'une naïve population en fantine fleurissant et parfumant les restes mortels d'un vieillard nonagénaire, décédé il y a près de six siècles. Inconscient hommage aux vertus du patriarche et aux mérites du prince sage et vaillant auquel le Frioul dut son salut et sa prospérité. Jusqu'ici, la portée attribuée à son rôle se limitant aux frontières de sa province, la portée de l'hommage lui-même se bornait à cette région du nord. Mais à des circonstances exceptionnelles le geste allait emprunter, pour l'Italie tout entière, la singulière grandeur d'un magnifique symbolisme.

Au lendemain de Caporetto, nous l'avons dit, Udine et le Frioul subirent l'humiliante et douloureuse épreuve de l'occupation. Du 24 octobre 1917 au 4 novembre 1918, les troupes tudesques ne cessèrent de faire sentir le poids tyrannique de leurs vexations et de leurs rigueurs.

Plus que les autres provinces de la péninsule, celle du Frioul fut, par sa position, à l'avant-garde de l'attaque et de la résistance. Seule envahie, elle eut l'honneur de souffrir cruellement pour la patrie. Et Udine, sa capitale, se comporta dans ces tragiques conjonctures avec une dignité qui lui aura valu d'être louée par l'histoire.

Après le départ des autorités italiennes, les dix ou quinze mille habitants, qui n'avaient pas cédé à une panique bien compréhensible, en fuyant devant l'invasion, ne pouvaient rester longtemps sans une nouvelle organisation de leur vie civile. Un comité urbain provisoire se constitua, dont le chevalier Alessandro Nimis fut le président, le comte G. A. Ronchi, admirateur du Bienheureux Bertrand, le vice-président, le professeur Bindo Chiurlo, le secrétaire. L'archiprêtre de la Métropole, Mgr Mauro, y représentait le clergé.

Il fallut tout d'abord sauvegarder les intérêts des citoyens contre les prétentions et les brutalités de von Below. Sur un ton menaçant de soudard furieux, ce général allemand accusa les Udiniens, de connivence avec l'armée italienne qui avait trahi ses anciens alliés, d'avoir voulu la guerre, d'avoir provoqué des bombardements aériens et de mériter, de ce chef, une amende de 20.000 livres. A calmer cette colère et à préserver la ville de cette punition s'employèrent efficacement le doux langage de Mgr Mauro et le noble sang-froid du président.

Eux deux, accompagnés du professeur Chiurlo, se rendirent aussi au palais Schiavi, auprès de l'archiduc Eugène, dont l'attitude courtoise et familière contrastait avec la hautaine

raideur de von Below, et les encouragea à lui remettre une supplique relative aux besoins sanitaires et alimentaires de leurs concitoyens.

Dans le nouveau corps communal, ou Junte municipale, nommé par le Commandement austro-hongrois pour administrer les affaires civiles, et dont l'actif dévouement devait si souvent se heurter au mauvais vouloir des envahisseurs, figuraient le chevalier Giuseppe Orgnani Martina comme syndic, le professeur Bindo Chiurlo comme assesseur, et au nombre des membres le comte Giovanni Andrea Ronchi. Une commission spéciale d'approvisionnements était composée du syndic, de son assesseur, de l'interprète Guido Sandri et de Mgr Mauro qui fréquemment intervenait aussi pour obtenir des soins aux malades et des secours aux indigents.

Le vandalisme des occupants s'exerça notamment contre les richesses intellectuelles, les documents d'archive, les collections des instituts de culture et des typographies. Préposé à la garde de plusieurs bibliothèques officielles, Mgr Vale usa courageusement de toutes les ressources de sa vigilante finesse et, par des réponses dilatoires multipliées, sauva de la confiscation le trésor des monnaies romaines et patriarcales conservé dans la bibliothèque de l'Archevêché, ignoré de la plupart des Udiniens, et dont le Commandement ennemi avait réussi à connaître l'existence. Parce qu'on le soupçonna d'espionnage et de correspondance privée illicite, il fut incarcéré toute une journée.

Quant à Mgr Mauro, il faillit subir un sort pire pour s'être opposé résolument, dès le début, à l'inconvenante prétention germanique de faire servir la cathédrale à la célébration du culte protestant. Quelle gratitude céleste son refus dut lui valoir de la part du Bienheureux dont l'image et les reliques, ainsi préservées de l'outrage, restèrent maîtresses du Duomo. Certaines visites durent lui déplaire qu'il fallait dignement recevoir et même utiliser pour le bien des habitants. Le 13 novembre 1917, guidant sous les voûtes de son église le roi Ferdinand de Bulgarie, l'archiprêtre osa le supplier d'intervenir auprès des autorités occupantes en faveur des rations quotidiennes de pain à fournir aux Udiniens. On devine la tristesse d'une population privée, sinon d'exercices religieux, du moins de la splendeur traditionnelle du culte catholique. Plus de sonneries aériennes, les campaniles ayant perdu leurs cloches, sauvagement arrachées et brisées. Pas de fête de la Chandeleur, faute de cierges. Pas de bénédiction des Rameaux, faute de branches d'olivier. L'huile, l'encens, le luminaire manquaient. Impossible de se réjouir à Noël et à Pâques sans le faste accoutumé.

Une seule solennité est maintenue : celle du 6 juin.

Durant sa vie, nous le savons, le patriarche Bertrand empêcha, par le prestige de son influence et de ses troupes, la catastrophe qu'eût été la descente en Italie de l'empereur d'Allemagne.

Immobile dans son tombeau, il n'a pu barrer les frontières du nord et de l'est aux armées du successeur de Louis de Bavière. La catastrophe s'est abattue sur le Frioul. Honte suprême : Guillaume II va fouler le sol de ce pays jadis inviolé.

Journée lugubre que celle du 14 novembre 1917, journée crucifiante pour le cœur patriotique des Udiniens. Dès l'aube, à tous les carrefours d'une partie de la ville des crieurs ont publié, à son de tambour, l'ordre rigoureux de fermer les portes et les fenêtres de toutes les maisons. Dans les rues un double cordon militaire arrête la circulation et des sentinelles sont postées à chaque coin.

Voici que dans la matinée entre par la porte Pracchiuso un cortège de seize automobiles. Après une halte rapide sur la place Victor-Emmanuel, Guillaume II monte dans une salle

de la Loggia où un déjeuner l'attendait. Pour un hôte de cette importance, il avait fallu combiner un menu choisi et copieux. Entreprise malaisée en temps de restrictions. Injonction fut faite au Comité urbain de procurer aux autorités 500 oeufs. Malgré les recherches effectuées dans les villages voisins on n'en put trouver que 300. La vaisselle assortie manquait. Des gendarmes en tournée de réquisition avaient fini par découvrir chez les Pères Stigmatini un beau et riche service de table.

Après le repas, l'empereur désira, du haut de l'esplanade du château, contempler l'immense théâtre de la guerre.

Dans le jardin, assisté de l'archiduc Eugène il passa la revue des régiments de la Vème division auxquels il n'omit point d'adresser une exhortation grandiloquente... Il visita les blessés de l'hôpital militaire. Et, sur le tard, le même impérial cortège d'automobiles sortit de la ville par la porte Poscolle. On respira.

Visite funèbre en cette journée grise de novembre, privée même de l'enthousiasme factice des réceptions officielles, dans l'abstention de la foule qui laisse les rues désertes, derrière les portes et les fenêtres closes de ses appartements.

Visite humiliante d'un vainqueur qui ne peut être sûr de sa victoire.

Quel contraste avec les retours triomphaux du patriarche, au lendemain des batailles où le Dieu des armées fut toujours secourable à son esprit de justice, de vaillance et de prière. La vénération, la fierté, l'amour du peuple l'acclamaient.

Aujourd'hui, 6 juin 1918, sous l'oppression germanique les acclamations sont interdites. Mais l'amour, la fierté, la vénération des ancêtres subsistent vivaces au coeur des Udiniens infortunés. Ils envahissent l'enceinte du Duomo où règne, disciple du divin Seigneur du tabernacle, l'âme du Bienheureux Bertrand. Au-dessous de la table de l'autel majeur, dans la souplesse de son artistique statue de marbre due au ciseau du Vénitien Torretti, maître de Canova, il reste accoudé, prêt, semble-t-il, à frapper de sa crosse les audacieux agresseurs de l'Eglise.

Il touche du coude, de l'autre côté, le sarcophage où repose flexible et inaltéré son corps mortel.

Voici le tableau qui représente une scène de son historique charité. Assisté de clercs et de serviteurs il distribue des pains et autres vivres aux indigents qui venaient, jusqu'à deux mille par jour, en un temps de famine, justifier son surnom de «père des pauvres».

Voilà figuré le tragique assassinat, au large de la Rinchivelda, où des cavaliers s'acharnent sur le pontife abattu.

La même violence triomphe passagèrement en Frioul ensanglanté, mais non asservi, par les soldats de Guillaume II, dont la venue fut naguère une injure pour les habitants. Par sa faute, la même indigence qu'il a fait naître ne peut plus se secourir, comme autrefois.

Il faut protester.

Et le patriarche inspire à Mgr Mauro, son archiprêtre, une protestation d'une grandeur imprévue et d'une portée nationale.

Accompagnés de leurs parents et de leurs maîtres, les tous petits enfants et les élèves des écoles publiques rééditaient la solennité séculaire de la festa dei fiori. Ils ont en mains des rameaux de verdure, des fleurs blanches, des fleurs rouges. Ils les déposent sur l'autel, devant l'autel, sur les degrés de l'autel, dans une odorante profusion.

Et quand l'offrande s'achève, une émotion intense étreint les coeurs, met des larmes dans les yeux de Mgr Mauro, du comte Ronchi, de tous les assistants.

Les mains enfantines, avec les rameaux de verdure, les fleurs blanches, les fleurs rouges,

ont dessiné le vert, le blanc, le rouge, les trois couleurs du drapeau national italien qui ne peut pas, à Udine, flotter au faîte des édifices, mais qu'elles ont déployé large, éclatant, parfumé, sous les regards de la foule, comme une protestation vengeresse contre les oppresseurs et comme le signe d'une invincible espérance...

Et il semble alors que le vieux patriarche, inspirateur de ce geste magnifique, s'est soulevé dans son sépulcre pour bénir le drapeau national. De sa souriante bonté, il remercie les Udiniens si fidèles à sa mémoire. Et de la dextre, qui vient de bénir, il signifie virilement à l'empereur d'Allemagne, émule et successeur du lointain Louis de Bavière, qu'il ne franchira plus en vainqueur les frontières du Frioul, parce que l'Italie veut vivre et que, victorieuse à son tour, elle vivra dans son indépendance et sa fierté...

A Cividale, avec le comte Ruggero Della Torre

Bâtie à l'extrémité de la plaine orientale du Frioul, au pied des premiers contreforts des Alpes Juliennes, d'où descendent les eaux du Natisone, Cividale del Friuli - ou Civitas Austriae l'antique Forum Julii des Romains, qui donna son nom à toute la province, était fortement protégée au sud-est par le lit profond de ce fleuve.

Moins importante qu'Aquilée, mais plus ancienne qu'Udine, Cividale, passage historique des barbares accourus des régions du Danube, connut les vicissitudes des heures de calamité et des heures de splendeur. Elle bénéficia même, durant plusieurs siècles, de la désolation et de la ruine où les fléaux des invasions plongèrent Aquilée. De 728 à 1019, elle devint le siège du patriarcat.

Bertrand de Saint Génès y séjourna. Il lui donna des témoignages non équivoques de sa sollicitude. Il en reçut des motifs d'affliction. Il m'y attira pour m'imprégner de l'essence des grands souvenirs,

C'est une bonne fortune pour un voyageur que de rencontrer, en une ville riche de curiosités, l'homme le plus apte par sa position, sa science et sa courtoisie, à les faire estimer à leur vraie valeur.

Elle nous fut départie, cette bonne fortune, en un chaud dimanche de juillet 1929, quand nous eûmes franchi le seuil de la maison incomplètement reconstruite, où nous accueillit avec une noble simplicité le comte Ruggero Della Torre. Professeur de littérature italienne au gymnase de Cividale, directeur du musée et des archives de la ville, archéologue, historien, il est l'un des dantologues les plus distingués et les plus réputés de l'Italie. Il nous fit l'honneur de nous présenter à sa digne compagne, et se complut à nous offrir le charme de leur intimité.

On devinait, sous l'amabilité de l'accueil, l'ombre de la tristesse que garde au cœur le souvenir toujours présent des saignantes épreuves. Leurs trois fils, frémissants d'enthousiasme patriotique étaient partis pour le front, dès la déclaration de guerre. Seul est revenu Romualdo, l'ingénieur, valeureux et grand blessé. Des deux tués à l'ennemi, l'un tomba à Selz, l'autre, Riccardo, déjà lauréat en belles-lettres et jeune homme de brillant avenir, avait été frappé d'une grenade, près des bouches du Timavo. Il repose parmi les héros du cimetière d'Aquilée. J'avais remarqué, en parcourant l'allée funèbre, l'inscription chrétienne de sa pierre tombale, un autel : *Vivas in Deo anima dulcis*. Il parut doux au cœur du père et de la mère de savoir que, par un geste pieux, je m'étais associé à leur deuil.

Ils avaient aussi expérimenté l'horreur antique des invasions des barbares. Derrière les vaincus de Caporetto, vite dévalaient le long du Natisone les hordes germaniques. Dans l'angoisse et l'affolement du péril tout proche, il fallut, sur l'heure, tout quitter et tout abandonner aux envahisseurs...

Au lendemain de la victoire libératrice, l'affreux spectacle du retour. La maison dévastée. La bibliothèque, trésor du savant, pourvue de livres rares et précieux, réduite à presque rien. Les notes patiemment recueillies, les manuscrits personnels, fils très chers des pensées de toute une vie, à jamais disparus...

Pourtant, aux jours d'anxiété paternelle et patriotique, et au cours même de son année d'exil, il soutenait le courage de son esprit par l'étude familière de la Divine Comédie. Il daigna me faire hommage d'un volume, fruit de ses travaux de guerre : *La Vittoria del*

Poeta. C'est la dernière des seize publications d'importance inégale qu'il a consacrées à l'examen de la doctrine dantesque. En celle-ci se reflète encore l'idée dominante d'une interprétation développée longuement en plusieurs autres. Selon l'auteur, le Veltro, le levrier et la Lupa, la louve, que Dante fait intervenir, auraient une signification dont le sens échappa, jusqu'ici, aux commentateurs. Comme un levrier qui chasse la louve, le poète réhabilitateur de sa propre réputation, se venge victorieusement dans son oeuvre de l'envie, qui le diffama, et que la louve symbolise.

Aux contradicteurs de sa thèse, le professeur Della Torre répond avec une conviction si ardente et une connaissance si approfondie, si lumineuse du poème que, même sans les gagner à ses conceptions, il les laisse émerveillés de son savoir. Il est naturel que sur cette matière je lui rappelle *Les Enigmes de la Divine Comédie*, le livre d'un dantologue français, notre ami, M. Alexandre Masseron, dont il n'ignore pas la particulière compétence.

Mais à se pénétrer de la substance de l'incomparable poème, à vivre dans les hautes sphères où il nous transporte, je comprends qu'on ressent une sérénité victorieuse des vicissitudes humaines. Mon noble interlocuteur en fournit le vivant témoignage. A la dernière page de son volume ne déclare-t-il pas que Dante est un donneur de béatitude temporelle et éternelle? *La realtà e questa, che il Poeta è datore effettivo di beatitudine, temporale ed eterna.*

Son obligeante libéralité m'enrichit encore d'une autre publication assez rare aujourd'hui, puisqu'elle ne fut tirée, en 1899, qu'à 300 exemplaires. Edition de luxe, in-folio, ornée de quatre gravures hors-texte, elle a pour titre : *Il Battisterio di Callisto in Cividale del Friuli*. Elle parut à l'occasion du XIème centenaire de Paolo Diacono, de Paul le Diacre, historien fameux, natif de Cividale et mort en 799, auteur de l'hymne de la fête de saint Jean-Baptiste, *Ut queant laxis resonare fibris*, qui devait servir, plus tard, à Guy d'Arezzo pour inventer les notes de la gamme musicale. Le programme de cette commémoration comporta, en septembre 1899, un Congrès historique, l'exécution de *la Risurrezione del Cristo*, oratorio du célèbre compositeur Mgr Tomadini, concitoyen lui-même de Cividale, et la présentation, par le P. Bénédictin Amelli, archiviste du Montcassin, d'une édition nouvellement corrigée de toutes les oeuvres de Paul le Diacre. Celui-ci, dans son *Historia Longobardorum*, fait mention du patriarche Callixte, son contemporain. D'où le lien qui le rattache à l'objet de l'étude de Ruggero Della Torre.

Il est certain que les rois Goths, Theodoric et Alaric, ne furent pas étrangers à l'érection de plusieurs monuments, à Cividale. Il est non moins historique que les Lombards établis en Frioul s'intéressèrent à la vie politique et religieuse de Cividale, capitale de leur duché, et y bâtirent des églises.

Elu patriarche d'Aquilée grâce à l'influence du roi Luitprand, honteux de la misère de Cormons où siégèrent ses derniers prédécesseurs, et impuissant à restaurer l'antique église d'Aquilée, Callixte décida de se fixer à Cividale. Son long pontificat, de 728 à 762, ne fut ni sans gloire, ni sans épreuves. Pemmone, duc de Frioul, jaloux de le voir résider près de lui, dans la même ville, lui fit la guerre, le déporta à Duino, et se préparait à le jeter à la mer, quand des ordres du roi Luitprand vinrent à propos déposer le duc persécuteur.

Sous le patriarcat de son successeur, le Lombard Siguald, et pendant que s'épanouissait le génie de Paul le Diacre, historiographe et poète latin, s'effondrait le royaume lombard brisé par la vigueur incoercible de Charlemagne.

Epoque fortunée pour Cividale qu'estimait l'empereur.

Avant de lui laisser une partie de son trésor, il promut à la dignité patriarcale un de ses familiers, un de ses amis très chers, un insigne lettré, gloire de la cour impériale, natif lui-même de Cividale : Paulin. Homme de science et de sainteté, il contribua, en un temps d'hérésies, à la purification et à la diffusion du dogme catholique. Dans sa ville métropolitaine il tint un concile provincial pour y affirmer le *Filioque procedit*, la procession du Saint-Esprit que niait obstinément le schisme des Grecs. A l'appel de son zèle apostolique, des missionnaires allèrent prêcher l'Évangile aux païens slaves et allemands des provinces voisines. Ses miracles lui valurent d'être placé sur les autels.

Nous avons vénéré les reliques de saint Paulin dans la crypte du chœur de l'église collégiale, dédiée à Notre Dame de l'Assomption. Cette basilique, austère d'aspect qui ne remonte qu'au XV^{ème} siècle, conserve, à son autel majeur, un beau rétable en argent du XIV^{ème}, et, surtout, à la gauche du fond de la nef. Monument insigne, attribué au patriarche de ce nom, il fut transporté là, en 1645, au lendemain du tremblement de terre qui ruina l'église de Saint-Jean.

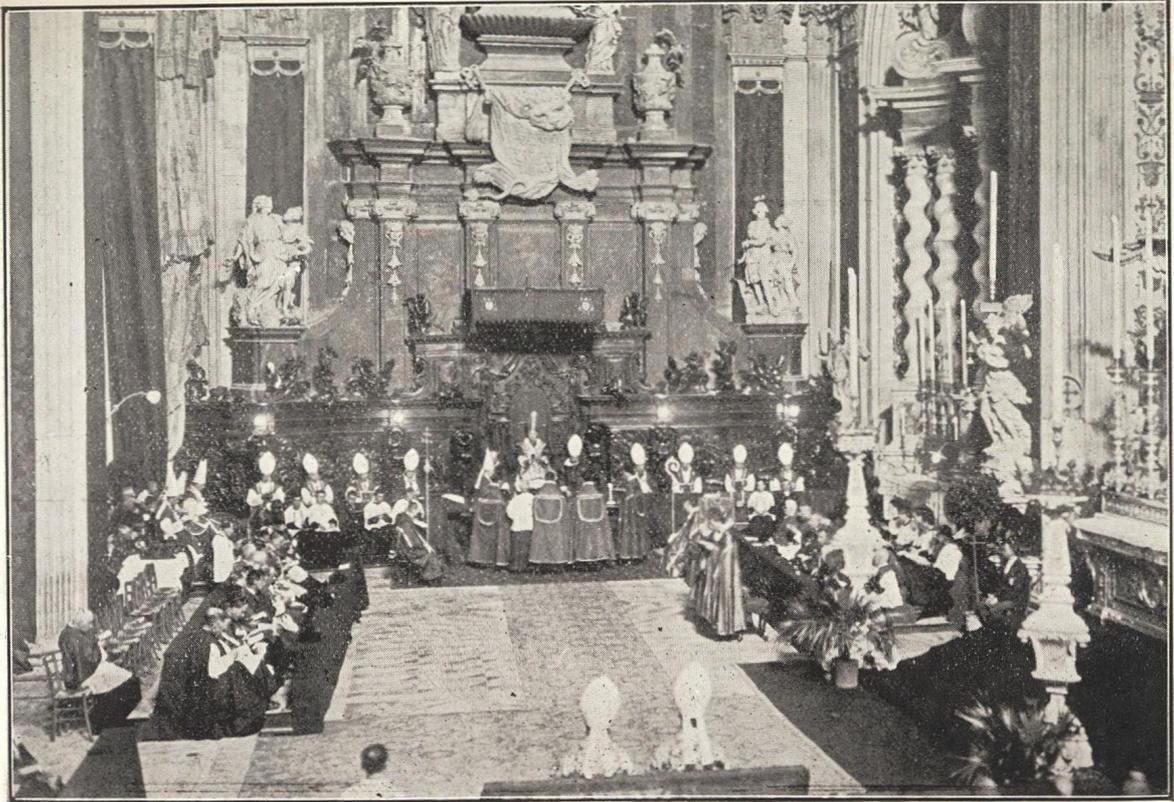
De forme octogonale, la disposition des gradins et de la conque atteste l'usage du baptême par immersion. Mais dans cet ensemble majestueux le sens archéologique du comte Della Torre a discerné des éléments disparates. L'étude des archivoltes, du parapet et du symbole des inscriptions l'amène à croire que ce baptistère, ouvrage remanié, antérieur même à l'époque lombarde en plusieurs de ses parties, était primitivement un ciborium eucharistique. Il n'en demeure pas moins, pour la ville qui le possède, un joyau des plus précieux et un témoin irrécusable de la richesse de son art.

Bien que, dans cette basilique, on ne retrouve qu'une paire de burettes comme trace des libéralités de Bertrand de Saint Génès, et que son palais voisin ait été détruit, la seule pensée du patriarche provoque l'afflux des souvenirs, ainsi que la vue de ce beau portrait qui nous le représente, les traits sereins, les yeux levés vers le ciel où il cherche l'inspiration de tous ses actes.

Il y favorisa la tenue des marchés et accorda des subsides pour la construction d'un pont sur le Natisone. Deux factions hostiles jetant le trouble dans la ville, son intervention pacificatrice rétablit l'accord entre elles, et s'attira une telle gratitude de l'un des chefs, Corrado Bojani, qu'il voua au patriarche la fidélité de ses armes dans toutes ses guerres contre les comtes de Goritz. Ce féal chevalier mérita que Bertrand lui octroyât des privilèges appréciés. Par plusieurs ordonnances il se dépouilla de certains droits avantageux, qui lui sont propres, tels que l'*avvocazia* et la *muta*, sorte de gabelle, en faveur de Corrado Bojani, doté en outre de riches fiefs, à la condition fort honorifique de porter, lui ou ses descendants, une grande épée à fourreau blanc devant les patriarches, et jusqu'à l'escalier de leur palais, le jour de leur première entrée à Cividale.

Quelles attentions paternelles n'avait-il pas à cœur de multiplier à l'égard des religieuses de Sainte-Marie ad Virgines, probablement de la règle dominicaine, puisqu'elles étaient placées sous la dépendance des Frères Prêcheurs. Il leur fit don d'un très beau et très précieux calice. Il se plaisait à célébrer dans leur chapelle des messes chantées, à leur faire des sermons, à leur distribuer la communion de sa propre main.

Son amour du culte divin, de l'ordre et de la justice lui inspira, envers le chapitre de la ville, des mesures de sagesse et des réformes que ses prédécesseurs n'avaient pu ou voulu exécuter. A la tête des chanoines régnait depuis des siècles un prévôt, inutile en soi puisqu'il existait aussi une charge de doyen, et dont le pouvoir excessif en ses mains opulentes l'exposait à commettre des abus. Il en résultait des querelles et de fréquentes discordes.



Un " Pontifical " à la Cathédrale d'Udine.

La paix publique et le respect de la religion en souffraient. Avec sa décision accoutumée Bertrand arracha la racine du mal : il supprima la fonction et le nom de prévôt. Des gros revenus qui devinrent ainsi disponibles il fit une équitable répartition, fondant une dignité de chantré et douze prébendes pour entretenir autant d'étudiants ecclésiastiques destinés au service de l'Eglise et appelés les Clercs de Marie. Pour étendre à chacun des chanoines le bénéfice de ses largesses, il leur abandonna la dîme qu'il percevait sur certains biens de la Carnia et le droit d'*avvocazia* sur la terre et le château de Pozzuolo. En retour, sur l'invitation de son zèle ardent pour le culte de la Mère immaculée de Dieu, ils s'engagèrent à chanter chaque jour, à la fin de l'office, une antienne en l'honneur de la Vierge.

Il était naturel que, chez l'ancien professeur de Toulouse, se manifestât clairement la volonté d'exciter le goût et de promouvoir les progrès des études. Répandre l'instruction à Cividale et y créer même une Université paraît un projet réalisable, si des hommes de savoir sont reconnus capables d'enseigner la jeunesse avec autorité.

Or, nous apprend une ordonnance du 11 septembre 1336, bien que les prélats doivent veiller à pourvoir les églises cathédrales et collégiales de sujets ouverts à la connaissance des lettres et aptes même à les professer aux clercs et aux séculiers pauvres, l'église de Cividale, pourtant l'une des principales du diocèse, manque grandement d'hommes lettrés, désireux de combler cette lacune. Aussi le patriarche désigne-t-il quatre chanoines, que distinguent leurs qualités, pour entreprendre sérieusement l'étude des lettres, *ad studium litterarum elegimus destinatos*. Ce sont : Giovanni della Torre, Matteo de Ravanis de Regio, Ermacora de Tercano et Paolo, fils du chevalier Corrado Bojani. Trois années sont prévues pour leur préparation à l'enseignement. L'ordonnance n'indique pas s'ils les passeront à l'Université de Padoue, mais précise que les frais de scolarité seront pris sur la dîme de Tolmino et autres revenus du chapitre.

Cette heureuse initiative porta ses fruits. Dans sa vie inédite de Bertrand, l'historien Nicoletti nous prévient que, dans le concile provincial - sans aucun doute celui qui se tint à Aquilée, en avril 1339 - fut posé et admis le principe d'établir à Cividale un Studium generale, ou Université. Tous les évêques tombèrent d'accord sur les avantages à prévoir de cet établissement, à l'exception de celui de Padoue, Ildebrand, trop attaché à l'Université de sa ville épiscopale pour ne pas craindre que la rivalité de celle de Cividale ne lui causât un important dommage. De fait, muni de lettres du patriarche, son secrétaire Paulin se rendit auprès de l'archevêque de Salzbourg et des ducs d'Autriche pour les informer de ce projet et les inviter à diriger de préférence sur Cividale, dès l'ouverture du studium generale, la jeunesse studieuse de leur pays.

Car le chapitre de Cividale se flattait alors de posséder cinq docteurs, bien capables de professer, dans lesquels il est aisé de retrouver les quatre chanoines cités plus haut. Et dans les divers monastères de la ville, de savants religieux pouvaient leur prêter un concours utile : entre autres Giovanni Egidi d'Aquilée, qui jouissait d'une excellente réputation de médecin.

Mais une affaire de cette envergure ne peut aboutir en quelques mois, ni même en quelques années, encore que les permissions requises par les canons paraissent avoir été finalement obtenues du nouveau pape, Clément VI.

A la supplique du patriarche se sont ajoutées celles des Cividaliens en 1342, 1343 et 1344. On nous informe même que Bertrand, toujours compétent dans les matières qu'il avait longtemps professées à Toulouse, recommandait l'enseignement des décrétales de Gratien. Pourquoi cette initiative, qui lui tenait au cœur, et les démarches tentées par Cividale restèrent-elles sans effet sur l'ouverture immédiate de cette Université?

Dans la conférence, à laquelle nous avons fait précédemment allusion, le comte Ronchi estime que c'est la mort qui empêcha le patriarche de réaliser sa noble idée. Florio se contente d'énoncer à ce sujet, sans aucune précision, que les sciences ne fleurissent qu'en compagnie de la paix.

En vérité, me semble-t-il, les Cividaliens sont seuls responsables de l'échec. A qui se rend compte de la persévérance énergique du Bienheureux dans les entreprises mûrement réfléchies et de son crédit présumé sur des décisions d'ordre universitaire, de Clément VI, comme lui ancien professeur, il est permis de croire qu'en des circonstances normales il eut certainement réussi. Mais il incombait à Cividale, bénéficiaire de l'institution, de l'organiser et d'en assumer les dépenses. Double tâche qu'eût facilitée l'aide généreuse du patriarche sans la malveillance, l'intrigue et l'hostilité de cette ville. Autant Udine le consolait, autant Cividale l'attristait.

Il y eut, d'abord, la question juive qui se posa en son temps comme elle se posera jusqu'à la fin du monde. L'Eglise miséricordieuse et magnanime a toujours défendu de persécuter les Israélites et toujours prescrit de les secourir en période de persécutions, sans approuver, bien entendu, les méfaits qui pourraient leur être imputables et sans favoriser leur culte. Le patriarche condamna sévèrement les usuriers, quels qu'ils fussent, et interdit en particulier aux juifs les abus de l'usure.

Or, il existait à Cividale une colonie de juifs, accusés de certains délits à tort ou à raison, et auxquels on n'épargnait ni injures, ni mauvais traitements. Aussitôt Bertrand intervint, au nom des canons de l'Eglise et de la charité chrétienne, pour ordonner qu'on cessât de les molester, sous peine d'encourir les châtiments de son indignation, réservant à son seul tribunal l'examen et le jugement des causes de tous les juifs de Cividale et du diocèse, dans le cadre de l'obéissance due aux décrets du Saint-Siège, *salva semper in omnibus S. Romanae Sedis reverentia et mandato*.

Le gouverneur de Cividale avait incarcéré maître Lazare, fils d'un juif de Ferrare et fait instruire son procès par l'inquisiteur de la foi, Albert de Bassano, résidant dans le monastère local des Frères Mineurs. Bertrand convoque ce dernier, se concerta avec lui, et le 20 mars 1336, annule le procès, avec ordre de mettre le prévenu en liberté provisoire, sous caution d'une somme de cent mars. Le lendemain, Lazare comparait devant l'inquisiteur, et Jacques de Carraria, délégué du patriarche, pour se justifier des accusations portées contre lui. Il est vrai qu'il a diffamé à tort de nobles Frioulans, qu'il a surtout calomnié des corréligionnaires, des juifs de Cividale ou de Goritz en prétendant qu'ils mangeaient de la chair de chrétiens, qu'ils blasphémaient et outrageaient le corps eucharistique du Christ. Les faits sont faux. Il a menti sous la chaleur de la colère et il s'en repent.

Certains gardèrent rancune au patriarche de ces interventions. L'aigreur de leur dépit s'envenima. Et, en 1340, ils osèrent porter aux pieds même du Pape des accusations mensongères. Le patriarche témoignant aux juifs une coupable prédilection aurait, pour leur usage, construit à Cividale une synagogue. Tout honteux d'une pareille calomnie, les chanoines de la Collégiale protestèrent de son innocence, affirmant au contraire qu'il avait fait démolir la synagogue de la ville où, d'ailleurs, ne résidait plus qu'un seul juif, et qu'il en avait dévolu le sol à une société de Flagellants. Protestation superflue en cour d'Avignon où, comme l'écrivit Nicoletti, on tenait en telle estime l'intégrité de Bertrand qu'on jugea abominable cet excès de passion.

La passion va s'acharner contre le réformateur et le saint, peut-être entretenue dans

l'ombre par l'animosité de maints neveux du précédent patriarche, réfugiés à Cividale et qu'irrite l'oubli dans lequel ils sont laissés ou le sort qu'on leur destine. L'année même qu'est prise la défense de ces hébreux méprisables, eux, d'illustre descendance, Ermacora, Febusino, Giovanni et Panzera della Torre ne subissent-ils pas l'humiliation de s'entendre cités à rendre compte de leurs rapines ? Et Ermacora della Torre ne se voit-il pas refuser par Bertrand l'investiture de ses fiefs parce qu'il n'est pas venu en personne la recevoir, obligé ensuite de promettre de se constituer prisonnier à chacune de ses réquisitions ?

En 1345, le gouverneur de Cividale s'applique à modérer les excitations à la vengeance. Vainement. En face d'une pareille révolte des esprits, le patriarche jette, en 1346, l'excommunication sur la ville qui en appelle au Souverain Pontife et déclare la guerre aux Udiniens, partisans résolus de leur maître. En juillet 1347, les belligérants n'ont pu encore s'accorder. Et en août 1348, bon nombre de seigneurs du Frioul, mécontents de l'inflexible justice du patriarche, trouvent à Cividale un faisceau de complicités pour tramer contre lui une conjuration. C'est là qu'on élabore les moyens d'attenter à sa vie. Heureusement qu'on eut vent à Udine de ce complot que le maréchal Pierre de Foix dénonça aux juges. Les conjurés eurent la honte de se voir démasqués. Cividale essaya de justifier son attitude. Mais la haine, plus forte que la raison et la prudence, la poussa à s'unir, dans sa rébellion, aux troupes félonnes du comte de Goritz.

Si, en août 1349, une trêve dut être signée entre eux et les Udiniens vainqueurs, la passion ne fut que plus sourdement attisée par la défaite.

Aussi, à la fin de mai 1350, tandis que Bertrand quitte Padoue dans le pressentiment d'une mort violente et prochaine, ses ennemis qu'échauffe la rage du comte de Goritz se concertent encore à Cividale et c'est de Cividale que part pour Spilimbergo la horde inexorable de ses assassins.

Faut-il s'étonner que, dans ces conjonctures, les Cividaliens aient eux-mêmes par leurs agissements retardé et compromis la naissance de leur Université? C'est en 1354 seulement, qu'à la prière du patriarche Nicolas de Luxembourg, son frère, l'empereur Charles IV, devait en autoriser l'ouverture. Ephémère institution, bientôt défunte sans avoir porté ombrage aux Facultés savantes de Padoue.

Le distingué conservateur du Musée eut la complaisance de nous en faire les honneurs. Dans le même palais on a réuni des objets d'archéologie préhistorique, des antiquités romaines et lombardes, la bibliothèque et les archives. Celles-ci surtout sont riches de l'ancien trésor de l'église collégiale. Outre un instrument de paix du VIII^{ème} siècle, du duc Urso, un coffret en ivoire sculpté du X^{ème} et des reliquaires gothiques, on admire émerveillé des manuscrits précieux, psautiers, livres d'heures ornés de jolis rinceaux. Un bréviaire de l'époque des papes d'Avignon, ayant appartenu à un monastère de Frères Mineurs, présente des miniatures d'un frais coloris, parmi lesquelles je remarque avec plaisir la fine et artistique silhouette de saint Louis d'Anjou, le jeune évêque franciscain de Toulouse.

Des documents plus récents sont exposés sous vitrines. Quelques-uns, écrits en français, frappent mon attention.

Une signature de Bonaparte ? Quelle surprise. Je lis, et je copie une note explicative :

«En 1797, Napoléon Bonaparte tenait son quartier général à Montebello de Lombardie où il recevait les hommages et les protestations de soumission de la part des populations conquises au nom du Directoire de Paris, représentant la nation française. Furent donc là envoyés par la municipalité de la ville et territoire de Cividale deux députés, noble Philippe de Rubeis et l'excellent docteur Valentino Fanna pour complimenter le susdit général en chef duquel ils reçurent bon accueil. Ils retournèrent dans leur pays, munis de la présente lettre honorifique qui est ici contre-datée de l'an V de la République française, le 12 prairial, qui répond au 31 mai 1797, portant sa propre signature.

« Ce souvenir se conserve comme un monument historique et patriotique pour deux raisons : 1° parce que de ceci résulte que Cividale au milieu des circonstances aussi critiques était reconnue comme un chef-lieu d'importance, et 2° parce qu'il contient la signature autographe d'un personnage qui figura dans la suite parmi les têtes couronnées d'Europe et dont encore les historiens font une glorieuse mention ».

République française

Liberté, Egalité, Fraternité

Au quartier général de Montebello, le 12 prairial an V de la République une et indivisible.
Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la municipalité de Cividale.

J'ai reçu, Messieurs, la lettre que m'ont apportée vos députés. Ils vous feront connaître le désir que j'ai de faire quelque chose qui puisse vous être agréable.

Je vous prie de croire aux sentiments d'estime avec les quels je suis

BONAPARTE.

Pas de phrases inutiles. C'est bref, net et encourageant. C'est le style épistolaire de Napoléon. Aussi bien semble t-il que le pays n'eut pas à se plaindre de l'occupation française. Dans l'Illyrie voisine, le maréchal Marmont, duc de Raguse, déploya des qualités administratives dont les bienfaits restent encore inoubliés. Et, pour l'ensemble, nous revient à l'esprit le jugement autorisé de Balbo, l'un des meilleurs historiens italiens du XIXème siècle :

« De toutes les époques d'assujettissement aucune ne fut prospère, féconde, utile, presque grande et glorieuse comme celle-là. Servir paraissait moins honteux quand on servait avec la moitié de l'Europe un homme actif, illustre, qu'on pouvait dire italien, sinon de naissance, au moins de race et de nom...».

Une visite à travers les quartiers de la ville nous confirma dans la conviction de son antiquité et de l'importance de son rôle d'autrefois. Autour de sa basilique où les chanoines perpétuent les traditions du chapitre du XIVème siècle, subsistent de nombreuses églises paroissiales ou autres, comme des témoins de la vitalité religieuse qui, depuis les origines du christianisme, ne cessa d'y fleurir. En particulier, quel ravissement pour les yeux offre cet exquis Tempietto, ancienne chapelle de moniales, chef-d'oeuvre de l'art lombard du VIIème siècle.

Au dehors, du haut du pont, on entrevoit sur la rive sablonneuse du Natisone, les tentes d'une colonie de vacances. Des enfants y prennent leurs ébats, selon les principes d'hygiène et de grand air promulgués par le gouvernement du Duce. Il faut songer à l'avenir de la race et de la nation.

Le passé de Cividale fut brillant. Sur le quai de la gare, où daigne nous accompagner l'extrême courtoisie du comte Ruggero Della Torre, je remercie avec la cordialité la plus reconnaissante et la plus émue ce docte évocateur des gloires de son pays.

Giannetto di Tolosa, premier historien

Dans mon travail sur le Bienheureux, en annonçant les vertus du saint, j'écrivais ceci : «En 1584, les Pères de l'Oratoire de Rome, avaient obtenu du patriarche Francesco Barbaro la permission de copier, dans les archives de Sainte-Marie d'Udine, un double manuscrit la lettre de Bertrand au doyen de son chapitre, qui a servi de base à notre documentation pour la partie guerrière de son gouvernement, et sa vie patriarcale racontée par son chapelain. C'est de celle-ci que publièrent les Bollandistes dans les Acta Sanctorum, à la fin du dixseptième siècle, sous la plume du P. Conrad Janning, auteur de la notice Beato Bertrando, d'après la copie de la Vallicelliana des Oratoriens de Rome - que nous allons extraire la substance du présent chapitre ».

Sans indiquer le nom, ni le lieu d'origine, de ce chapelain, les Bollandistes qui les ignorent se contentent de nous avertir, d'après le contexte de son récit, qu'il vécut dans l'intimité du patriarche durant les trois dernières années de sa vie. A cet égard, ma science fut aussi courte que la leur, et je ne pus dans mon livre identifier le personnage. Il me fallut le voyage en Frioul pour y apprendre, avec ma joyeuse surprise de Toulousain, que ce familier de Bertrand et son premier historien s'appelait «Giannetto di Tolosa», Jean de Toulouse.

Dans la salle des Archives capitulaires d'Udine, je dus à l'obligeance attentionnée de Mgr Vale la satisfaction de tenir en main le manuscrit original, composé de quatre feuilles de parchemin que couvre une fine écriture du XIVème siècle. A le parcourir je ne cherchai point à me défendre de la sincère émotion de sentir à travers ces lignes palpiter l'âme même du Bienheureux.

L'auteur y rappelle : la régularité monastique du prêtre, heureux de céder, de jour et de nuit, aux aspirations de la prière ; le zèle du pontife avide de servir, de toutes les puissances de son être et de ses ressources, les intérêts spirituels et temporels de ses fidèles, de son clergé, de ses moniales, de ses pauvres ; la science du docteur, attentif au devoir d'instruire et d'encourager les hautes études ; l'austérité du saint qui mate rudement son corps dans la pratique des plus éminentes vertus.

Bien que le manuscrit ne soit pas signé, le sens critique de Mgr Vale peut l'attribuer, d'accord avec Florio, à Giannetto di Tolosa, chapelain de Bertrand et chanoine d'Udine. Francesco Florio, chanoine d'Udine lui-même, est un historien de valeur. Nous avons déjà maintes fois cité sa Vita del Beato Beltrando qui, écrite au XVIIIème siècle semblerait dater du XVème par son esprit d'impartialité, surtout par le souci de prendre les informations aux sources en les appuyant sur des références. Il utilise sans plagiat et judicieusement les travaux antérieurs qui regardent la carrière du patriarche : la Chronique du Frioul, Giovanni Candido, Antonio Bellone, Jacopo Valvasone, le manuscrit de Marcantonio Nicoletti, Gianfrancesco Palladio, les Monumenti della Chiesa d'Aquileia de Bernardo de Rubeis, et Paolo Carlo Suardo.

Ce dernier, noble udinien, publia, au XVIIème siècle, la vie ou Specchio lucidissimo de ce glorieux prince, en témoignage de gratitude pour deux grâces insignes obtenues par son intercession. S'il se trompe en situant le château de Saint Génès dans le diocèse de Castres et non dans celui de Cahors, il rectifie lui-même l'erreur de ceux qui attribuent à notre Bertrand le titre d'ancien légat du pape à Bologne, sans savoir qu'il fut porté par le cardinal Bertrand du Pouget, un autre Français du Midi, erreur commise par le peintre qui, dans la grande fresque des portraits des patriarches, au palais archiépiscopal d'Udine,

mentionne cette délégation dans l'inscription dont il accompagne l'image du Bienheureux. Mais Carlo Suardo passe complètement sous silence son professorat à l'Université de Toulouse. Sans l'omettre, Francesco Florio le signale à peine en deux lignes. Et, à l'exception de quatre pages relatives aux antécédents du patriarche, il consacre à son pontificat d'Aquilée le livre tout entier. La première notice biographique, parue dans les *Acta Sanctorum*, il la connaît et s'en inspire. Il croit pouvoir en déterminer l'auteur anonyme, en rapprochant d'une façon concluante plusieurs textes concernant un chanoine d'Udine qui figure, dès 1347, dans les actes du chapitre sous le nom de Giannetto di Tolosa qui est qualifié de chapelain du patriarche et qui, au lendemain de la mort de son maître, se préoccupe de recueillir et de conserver les échos de sa vie et de ses miracles. Longtemps encore Giannetto devait vivre à Udine, puisque nous savons qu'en 1382 il fit son testament en faveur de diverses églises et surtout du Duomo Sainte-Marie dont il constitua la fabrique son héritière.

De l'étude des documents d'Udine et de ceux que nous avons découverts à Toulouse, il nous est permis de composer avec quelque vraisemblance les traits de sa physionomie morale.



Basilique d'Aquilée.



Fouilles d'Aquilée.

Pourquoi l'appeler, en italien, Giannetto plutôt que Giovanni, c'est-à-dire Jean ? Dans les Acta Sanctorum, comme dans le manuscrit des archives capitulaires, la vie du Bienheureux est accrue des longs procès-verbaux, rédigés en latin, des guérisons miraculeuses opérées presque toutes, de 1352 à 1355, et d'autres de 1408 à 1480. Pourquoi au cours des témoignages de la première partie où comparait fréquemment notre personnage, l'y nomme-t-on Joannettus ou Zannettus, au lieu de Joannes ?

Le plus souvent, sur les actes officiels, on ne désignait les chanoines, ou autres ecclésiastiques, que sous leur nom de baptême. Or, plusieurs des procès-verbaux des miracles marquent la présence de trois chanoines d'Udine, Guido, Joannes, Zannettus. Il existait donc un Jean, plus ancien, qu'il fallait nécessairement distinguer du nouveau, qui sera surnommé le petit Jean. Giannetto, ou Joannettus, Zannettus, n'est-ce pas, en effet, une sorte de diminutif gracieux, appliqué sans aucun doute à un homme jeune dont les qualités aimables lui ont gagné d'unanimes sympathies ?

Il est arrivé récemment de cette lointaine Toulouse, foyer de ses études, apportant au vieux patriarche les souvenirs de l'Université qui entendait naguère sa doctorale parole, et le remettait dans l'atmosphère d'une ville très-vivante, très cultivée, très chrétienne, où son séjour prolongé et celui de plusieurs membres de sa famille ont créé le charme de liens indissolubles. C'est pour lui un rafraîchissement du cœur. Et ce cœur enveloppe de tendresse le jeune chapelain attentif, à son tour, à lui montrer une déférente et fervente affection.

Udine en est témoin, et en sait gré au nouveau venu qu'elle traite avec complaisance comme un de ses propres citoyens. Aussi verrons-nous qu'au lendemain de la mort de Bertrand, au lieu de s'en retourner en Languedoc, comme l'eût fait tout autre familial que la disparition d'un protecteur puissant laisse isolé, souvent indésirable en terre étrangère, il se sentit engagé par la cordialité de l'ambiance à continuer et finir ses jours dans la capitale du Frioul.

Quelle fut sa douleur, on le devine, quand son maître assassiné reçut la sépulture dans l'église Sainte-Marie, parmi les sanglots d'un deuil général. Mais de quelle fierté s'auréola son chagrin, à la première exhumation où le défunt apparut dans un état de conservation merveilleuse, et surtout à la seconde, le 6 juin 1352, en présence d'une multitude énorme que soulevait l'enthousiasme, avant son transfert dans le mausolée de marbre primitivement destiné aux reliques de saint Hermagoras et de saint Fortunat, patrons d'Aquilée.

Deux gardiens du tombeau furent constitués : à tous il parut naturel que l'on conférât à Giannetto di Tolosa l'honneur d'être le premier des deux. Car, déjà, un culte était décerné au patriarche par la piété des fidèles qui l'invoquaient et le louaient de ses faveurs. On dut établir des commissions chargées d'examiner canoniquement et authentifier les miracles. C'est dans leurs procès verbaux que nous allons saisir quelques éléments du rôle et de la physionomie de Giannetto.

Au nombre des membres qui formèrent la première commission, après l'évêque de Concordia, le vicaire général du patriarche Nicolas, l'abbé de Rosazzo et autres, le notaire inscrit le chanoine magister Petrus Joannettus. Nous apprenons ainsi un second prénom de notre personnage.

Le 29 juillet 1352, comparait dame Agitussa, d'Udine, guérie d'une infirmité tenace par le frottement d'un morceau du manteau de lin rouge de Bertrand, que le prêtre Zanettus lui a confié.

Le 13 août 1352, comparaît Joannettus lui-même comme témoin. Voici la substance de sa déposition. Debout à la fenêtre de sa maison après son repas, il vit venir Dominique, l'un des moines qui desservent la sacristie et le campanile de la collégiale Sainte-Marie. Il le pria d'aller tout de suite administrer un malade en péril de mort, à la porte d'Aquilée. Là, il trouve un homme, privé d'intelligence et de parole, et sa femme en pleurs de le voir mourir sans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il l'invite à le recommander à Jésus, à Marie et au Bienheureux Bertrand, capable d'obtenir d'eux la grâce des sacrements. Au pied du lit, avec une ardente dévotion, elle fait le voeu de jeûner, chaque année, le jour de sa passion, 6 juin, de déposer sur son tombeau une nappe de lin et de placer dans son sépulcre une image de cire. Joannettus se retire persuadé, ainsi que les assistants, que le malade était véritablement mort. On lui a déjà mis à la main, comme c'est la coutume, un cierge béni. A la collégiale finissait le sermon de l'évêque d'Emona, lors que le fils de cet homme vint haletant annoncer que son père avait recouvré l'intelligence. Voilà Joannettus de retour auprès de lui. Il constate, en effet, que s'il reste muet, la mémoire lui est revenue, et l'excite à donner des signes évidents de contrition. Il s'en retourne de nouveau. Trois heures plus tard, seconde visite du fils, tout ému : son père a retrouvé l'usage de la parole. Il put ainsi, conscient et pieux, recevoir la Pénitence et l'Eucharistie, déclarant avec conviction à l'assistance impressionnée qu'il devait à la protection du Bienheureux Bertrand d'être réellement ressuscité d'entre les morts.

Le 13 octobre de la même année, Nicolas Glos, Udinien du faubourg Poscolle, fait une déposition aussi amusante de simplicité qu'émouvante et instructive. C'est un chasseur passionné. Le 3 octobre, il prit deux lièvres vivants qu'il se flattait d'offrir le lendemain au seigneur patriarche Nicolas. Sa femme l'en dissuada, en alléguant que le lendemain était un vendredi, et que, d'attendre un jour de plus, une autre chasse aussi fructueuse permettrait de faire un présent plus honorable.

Nicolas écoute sa femme. Le lendemain, il repart en campagne. Il entrevoit, caché sous des broussailles, un lièvre. Il descend de cheval pour le prendre. Mais un déchirement affreux le saisit à la jambe et l'immobilise. Il pense mourir. Il tenta plusieurs fois, et vainement, de remonter à cheval. Enfin pâle de douleur, il y réussit. A son retour, en l'apercevant sa femme lui dit :

- Ça va bien?

- Non, répond-il. Et il raconte sa mésaventure, en ressentant une souffrance de plus en plus vive.

Sa femme alors lui donne un conseil :

- Je sais que vous aimiez de son vivant le Bienheureux patriarche Bertrand, et qu'en retour il vous aimait lui-même. Je veux que vous lui soyez dévot, et que vous lui fassiez quelque voeu, au moins de visiter son sépulcre, persuadée qu'il vous viendra en aide. Je crois aussi que le prêtre Zanettus, qui détient une clef du coffre de son sépulcre, vous montrera son corps. L'autre clef est aux mains de Joannulus de Lisono.

Nicolas réplique, de mauvaise humeur :

- Si je savais que le prêtre Zanettus eût les deux clefs, volontiers j'irais visiter le corps du patriarche; mais je ne demanderai rien à Joannulus qui m'a vexé récemment dans une affaire.

Devant ce refus formel sa femme n'insista pas. Mais les élancements sans cesse accrus lui infligèrent, les jours suivants, un tel supplice dans son lit qu'il s'écria :

«O Dieu, beaucoup de pèlerins vont au loin, à Rome, à Saint-Jacques, à Saint-Nicolas, et en obtiennent des faveurs et moi, je n'irais pas à Bertrand, mon voisin? Je fais voeu de jeûner,

la veille et le jour de sa passion, de faire célébrer une messe, de visiter son tombeau et de lui offrir une jambe de cire !...»

Aussitôt juré, aussitôt guéri.

En cette déposition se reflète de toute évidence la dilection réciproque des Udiniens et du patriarche, ainsi que le crédit dont jouissait le premier gardien du sépulcre.

Aux séances du 12 octobre, des 14 et 18 décembre 1352, des 14 et 18 janvier 1353, Joannettus assiste comme membre de la commission. Mais à celle du 13 février 1353, il figure avec une mention qui jette sur son identité une lumière capitale. Jusqu'ici nous connaissions seulement ses prénoms Pierre, Jean, surtout Jean, et son lieu d'origine, Toulouse. Mais son nom patronymique? Le procès-verbal de cette séance va nous le révéler : Zannettus de Conciis, ou Conchis, tel qu'on le retrouve ailleurs. (Dans son testament du 5 juillet 1382).

Heureuse révélation que nous pourrons plus loin développer. On dirait que, par cette précision lumineuse, le notaire s'est soucié de mettre sa rédaction en harmonie avec la nature de la grâce enregistrée. Il s'agit de Claraspina, de Toppo, aveugle depuis dix ans, subitement revenue à la clarté du jour, après avoir promis, si elle était délivrée de sa cécité, de visiter le tombeau de Bertrand et de lui présenter un cierge de cire aussi long que sa taille, à elle : *tantam candelam de cera, quantum ipsa mulier esset longa*. Rien d'exagéré en cette promesse, puisque nous savons, par les récits du temps, que parfois le port d'un seul cierge, au sanctuaire de saint Antoine de Padoue, nécessitait l'emploi de deux paires de boeufs.

Il participe encore aux commissions des 18 mars et 14 avril 1353. La dernière est du 5 février 1355. Toutes, celles-ci et les précédentes, consignent sur les procès verbaux des récits de guérisons contrôlées, confirmées par de nombreux et probants témoignages. La sainteté du patriarche ainsi proclamée causait à l'âme du disciple une inexprimable joie de gratitude et de vénération.

Giovanni di Conchis, Johannes de Conchis, Jean de Conques : voilà le vrai nom de Giannetto di Tolosa.

De vieille et noble race, il provient, non de Conques en Rouergue où une merveilleuse église romane à trois nefs abrite les reliques de sainte Foy, mais de Conques en Languedoc, dans les environs de Carcassonne.

Sur la route de cette ville au Mas-Cabardès, avant d'atteindre en Montagne Noire les rochers escarpés où perchaient comme en des nids d'aigle les seigneurs de Lastours, on rencontre le village de Conques, joliment bâti en amphithéâtre au flanc d'un mamelon dont l'Orviel baigne la base. Un donjon le domine avec des ruines d'un château féodal. C'est là que résidaient les ancêtres de Giannetto di Tolosa. Plusieurs nous sont connus dès le début du XII^{ème} siècle. Adhémar et Bernard de Conques se soumettent, en 1224, à Bernard Atton, vicomte de Béziers. Ils figurent, comme témoins ainsi que Pierre Amene de Conques sur divers actes concernant Raymond Trencavel et Roger, vicomte de Carcassonne, tous deux fils de Bernard Atton.

Leurs descendants eurent le tort, commun certes à l'ensemble du Midi, de se laisser

envahir par la contagion de l'hérésie des Albigeois. Qu'ils se rendissent un compte approfondi des erreurs de la métaphysique et de la théologie nouvelles, ou plutôt empruntées aux hérésiarques des premiers siècles de l'Eglise, et de l'opposition irréductible qui dressait le catharisme contre le catholicisme, il est permis d'en douter. Mais, sous le prétexte de former des parfaits, des ministres cathares et vaudois prêchaient une doctrine qui, en définitive, ruinait le dogme, favorisait le libertinage, tendait à la suppression de la famille et des sanctions sociales sans lesquelles une société ne peut vivre et durer. Graves dangers pour l'orthodoxie de la foi, la pureté de la morale et l'ordre public. Le mouvement s'étendit comme une peste non seulement à la région languedocienne mais-encore au nord de l'Italie. L'une des églises cathares italiennes eut Vicence pour chef-lieu et rayonnait dans les marches de Vérone, Trévis et Aquilée. Sous peine de faillir à sa tâche, l'Eglise dut réagir par la prédication de la vérité et l'appel à la croisade, puisque la fermentation constante des hérétiques engendrait l'anarchie. Mais en venant au secours de l'orthodoxie et de l'ordre, les troupes royales, les chevaliers du Nord et de l'Ile de France déployèrent dans la répression une effrayante énergie d'où n'étaient pas complètement exclues certaine recherche d'intérêts humains, quelque espérance de beaux fiefs à se tailler sur les riches domaines du Midi.

La guerre impitoyable fut particulièrement acharnée dans le Lauraguais et le Carcassonnais. Les seigneurs de Conques s'y engagèrent sous les bannières des Trencavel, leurs suzerains, vicomtes de Carcassonne et de Béziers, vassaux eux-mêmes du comte de Toulouse qui lui aussi, avec le comte de Foix, était attaché à l'hérésie. Celle-ci fut écrasée par le comte de Montfort. Les vainqueurs abusèrent souvent de leur victoire.

Bernard de Conques succomba dans les défilés de Cabaret où s'était concentrée la résistance des rebelles du Cabardès.

Tous les siens, compromis dans la guerre, furent dépouillés du château ancestral et de leurs biens. Lors des enquêtes prescrites par le roi Louis IX dans la sénéchaussée de Carcassonne, les délégués rejetèrent, en 1262, les pétitions de Hugues de Conques, Pierre de Conques, Adhémar de Conques, Raymond de Conques, convaincus de faiditisme, eux ou leurs pères, et de participation à la révolte de Trencavel : ils ne purent rentrer en possession de leurs terres. D'ailleurs, leur château avait subi de terribles coups. On racontait qu'après la prise de Carcassonne par Simon de Montfort, de nombreux hérétiques, échappés au massacre, s'étaient réfugiés au château de Conques, dont le châtelain Guillaume Etienne, appelé Cap de biou, tête de boeuf, à cause de sa force herculéenne, soutint pendant trois jours les attaques furieuses des croisés. Mais au cours de la quatrième nuit, un traître assassina Guillaume et livra la poterne de la grosse tour aux assiégeants qui en exterminèrent les défenseurs.

La famille se dispersa dans les environs. Et, comme signe de sa conversion au pur catholicisme et de son retour à la ferveur, plusieurs de ses filles entrèrent en religion au monastère de Prouille. Fondé par saint Dominique lui-même, où les moniales pratiquaient dans la plus stricte clôture une vie de contemplation et de pénitence, Prouille servit, en pleine lutte, de quartier général aux prédicateurs de la doctrine romaine. Placé aux confins du Razès, du Carcassès et du Lauraguais, ce couvent «avait été élevé comme une citadelle de l'orthodoxie au milieu des pays où dominait l'albigéisme».

Marie et Genser de Conques y furent admises. Marie en devint même prieure et, le 19 juin 1264, elle signa en cette qualité l'acte de donation que fit Ponce, de Villasavary, de sa personne et de tous ses biens à Notre-Dame de Prouille.

Une branche de la famille avait émigré du côté de Montpellier. En 1242, Pierre de Conques

est, dans cette ville, prieur de Saint-Firmin. A cette époque était assis sur le siège de Maguelonne, dont dépendait Montpellier tout proche, le dominicain Raynier. Son zèle pour rétablir la discipline ecclésiastique mécontenta à ce point ses ennemis que, le 13 janvier 1249, ils osèrent l'empoisonner avec une hostie consacrée. Pierre de Conques, sacristain de la cathédrale, fut choisi par le chapitre pour lui succéder, et sacré, avec l'agrément du pape, évêque de Maguelonne.

Plus tard, Guillaume de Conques sera consul de Montpellier, et, en 1359, Jean de Conques remplira une ambassade auprès du comte de Poitiers, lieutenant du roi en Languedoc.

Presque à la veille de sa mort, le 14 mars 1342, Benoît XII ordonnait à l'abbé du monastère cistercien de Chalon-sur-Saône de résoudre le différend qui s'était élevé entre l'abbé du couvent de Mazan, au diocèse de Viviers, et Jacques de Conques, un de ses religieux.

Alors, devait étudier à Toulouse dont ses parents s'étaient rapprochés, Jean de Conques, le futur chapelain du patriarche d'Aquilée. Sous quelle influence Bertrand l'appela-t-il auprès de sa personne ? Avait-il professé le droit à son père, en un temps où des descendants des plus illustres races du Midi fréquentaient l'Université toulousaine ? Peut-être. Ou le connut-il par l'entremise de quelqu'un des chevaliers du Languedoc qui vinrent en Frioul consacrer leur dévouement à son service ? Pierre de Foix, Etienne de Casser, Bertrand du Mortier ? Peut être encore.

Quel que soit l'initiateur de ce choix, il y a lieu de l'en complimenter. Jean de Conques, si joliment nommé à Udine Giannetto di Tolosa, sera confirmé par l'histoire comme un modèle de piété filiale. Il renonce à s'en retourner en France, sourd à la voix du sang et victorieux des attraits de son pays d'origine. Il restera jusqu'à la mort le féal gardien du Bienheureux, son patriarche aimé. Il s'emploiera de tout son être à la diffusion de son culte. Grâce à lui, les siècles l'ont mieux connu et vénèrent sa mémoire.

Ce Toulousain fut donc le premier historien de Bertrand de Saint Génès. N'est-ce pas une coïncidence singulière que le dernier biographe, six cents ans plus tard, soit encore un fils de Toulouse?

La Maison de Foix en Frioul

La Bibliothèque de l'archevêché d'Udine me fut accueillante grâce à la courtoisie de Mgr Vale, son directeur, dont l'érudition me permit de consulter utilement les volumes manuscrits des *Antichita d'Aquileia*, de Bertoli.

La bonne fortune m'échut d'y découvrir, après la description des sceaux et des monnaies du patriarche Bertrand, une page particulièrement évocatrice du rôle d'une des plus célèbres familles de France. Il s'agit d'un sceau de bronze, trouvé dans la terre d'Aquilée et possédé par l'abbé Fontanini, de San Daniele, dont il a été précédemment question. Il provenait de Jeannine de Foix, nous dit l'auteur, « dame française, femme ou soeur de Bernard de Foix, maréchal ou premier ministre du temporel du susdit patriarche ». Il l'affirme sur le témoignage du savant Liruti, des seigneurs de Villafredda, qui lui a envoyé une copie du sceau relevée sur l'original. De forme ronde il porte au centre deux lis entrelacés, au milieu desquels apparaît une étoile, entourée de ces mots : S. (Sigillum) Iohanine de Fox. Peut-être faudrait-il lire : Iohanne.

Toujours d'après Liruti, Bertoli nous informe encore qu'un second membre de cette famille amenée de France devint chanoine d'Aquilée, curé plébain de San Daniele en 1342 et chapelain du Bienheureux, comme le note le chancelier Gubertino di Novate : Arnaldus de Fuxo, Tholosanoë diocesis, canonicus Aquilegensis, plebanus Santi Danielis, capellanus. Notre auteur ajoute que ne manquaient pas les exemples d'autres patriarches accompagnés de parents et d'amis auxquels ils donnaient des bénéfices ou confiaient des charges importantes.

Cette page inédite nous ouvre heureusement d'intéressantes perspectives. Le maréchal, que nous avons déjà rencontré comme capitaine de Gemona, ne se nommait pas Bernard, mais Pierre de Foix, Petrus de Fuxo, dont Arnaud, Arnaldus, était probablement le frère. Ils avaient fréquenté l'Université de Toulouse et suivi les doctes leçons de Bertrand de Saint Gèniès. Arnaud de Foix y professa lui-même le droit et, en 1328, nous le trouvons au nombre des signataires d'une requête au recteur, en même temps que maints étudiants, parmi lesquels Robert de Foix, frère de Gaston II comte de Foix, Pierre d'Astarac, Gailhard de Durfort, Hugues de Cardaillac, Pons de Gourdon et autres nobles chevaliers. La qualité de cette jeunesse révèle le crédit dont jouissait l'Université toulousaine.

Arnaud de Foix pratique le cumul des fonctions et des bénéfices. Une lettre de Jean XXII, du 30 août 1329, y fait une claire allusion, en énumérant divers offices ou grâces expectatives dont il était nanti dans plusieurs diocèses méridionaux, et en notant que les soins de sa charge professorale le détournaient de son immédiate promotion aux ordres sacrés. Puisque le patriarche l'attira auprès de lui, il appréciait sans aucun doute, pour les mettre en honneur et les utiliser au profit du Frioul, son savoir juridique et ses qualités morales.

Un rôle de premier plan, administratif et militaire, incombait à Pierre de Foix qui méritait toute la confiance de son maître.

Le Frioul étant divisé en districts, ou Gastaldi, le chef ou Gastaldo du district qui comprenait la ville et le terroir d'Udine, était assurément, en qualité de représentant du gouvernement patriarcal, un personnage de marque. Sa fonction durait, d'ordinaire, une année. Le plus souvent, pour l'exercer, les pontifes recouraient aux services d'étrangers de haute condition. Ainsi, sous les règnes de Raimondo et Pagano della Torre, la plupart de

ces chefs, dont quelques-uns leurs propres neveux, étaient des compatriotes milanais. Sous le patriarcat de Bertrand, de 1334 à 1336, le premier se nommait Albert de Parme et le second Hermann de Carnia. Le troisième, en 1337, fut Pierre de Foix, qualifié notarius.

A vrai dire, Pierre de Foix ne professait pas l'office de notaire au même titre que ceux d'Udine, de Gemona ou Cividale; mais ses études de droit, et probablement ses grades, lui permettaient, à l'occasion, de le remplir avec compétence. A moins qu'il ne fût d'Eglise, tout chevalier portant le nom illustre de Foix se distinguait avant tout dans l'art militaire.

Pierre et Arnaud appartenaient à la maison souveraine de Foix, alliée aux maisons royales d'Aragon et de France; bien qu'ils ne figurent pas sur la généalogie de la branche directe, ils se rattachaient au tronc par quelque branche collatérale ou peut-être même par quelque origine illégitime. Leur résidence a pu les naturaliser toulousains, leur naissance les fait dépendre du diocèse de Pamiers, ainsi qu'il est spécifié pour Arnaud, dans la lettre précitée de Jean XXII.

C'est, en effet, dans le diocèse de Pamiers que se dresse, à l'entrée des hautes montagnes, le fameux château de Foix, et que s'étendent en partie les domaines des puissants seigneurs qui, dès le début du XI^{ème} siècle, occupèrent ce château-fort. Le premier comte en fut Bernard-Roger, l'un des trois fils de Roger-le-Vieux, comte de Carcassonne, qui lui légua en héritage, en 1002, la terre et le château de Foix.

Au XIII^{ème} siècle, son descendant, Raymond-Roger, comte de Foix, se laisse compromettre aux côtés de Raymond VI, comte de Toulouse, dans la funeste hérésie des Albigeois, résistant aux armées de Simon de Montfort et prenant part à la guerre, de l'aveu de Dom Vaissette, « bien moins pour la défense de l'erreur que pour s'empêcher d'être dépossédé de ses biens ».

En 1252, le comte de Foix, Roger-Bernard III, épousa Marguerite de Béarn, dont le fils aîné, Gaston, obtint pour femme Jeanne d'Artois. Et ceci nous ramène au sceau découvert dans le sol d'Aquilée.

D'accord avec Liruti, Bertoli l'attribue, sur la foi du nom Johannine de Foix, à une « dame française, femme ou soeur de Bernard (Pierre) de Foix ». Il ne pouvait s'agir d'une soeur de Pierre de Foix pour la raison péremptoire que sur l'écusson primitif de la maison de Foix se distinguent, non des lis entrelacés, mais des pals, accolés ensuite, pour la branche directe, aux vaches des armoiries de la maison de Béarn, après l'union de Marguerite de Béarn avec Roger-Bernard. Dans l'ignorance du mariage de Pierre de Foix, nous allons émettre une première hypothèse.

L'habitude n'était pas récente de se servir de cachets ou sceaux pour conférer aux actes, à défaut de signatures, leur authenticité. Il reste, aux Archives nationales, un sceau de Marguerite de Béarn, comtesse de Foix, attaché à un parchemin où elle déclarait promettre, en novembre 1281, de garder fidèlement les terres de son mari absent. A l'intérieur du sceau, aucune trace des pals de Foix, mais deux vaches dans l'écu de Béarn accompagnées d'une image fantaisiste de femme tenant un oiseau dans la main gauche. La présence des lis sur le sceau en question m'autorise à supposer qu'il avait appartenu à la propre belle-fille de Marguerite, Jeanne d'Artois, épouse, en 1301, du comte de Foix, Gaston I^{er}. Elle était de sang royal, arrière-petite fille de Robert d'Artois, frère de Saint Louis, et fils de Louis VIII, dont le grand père, Louis VII, avait choisi la fleur de lis comme emblème de la royauté française. Gaston, mort près Pantoise en décembre 1315, laissait trois fils et trois filles en très bas âge. Par testament, il désignait Jeanne leur mère comme tutrice, léguant tous ses domaines à son aîné Gaston II, la vicomté de Castelbon à Roger-Bernard, son cadet, la nourriture et le vêtement au troisième, Robert, destiné à la cléricature. La négligence et le mauvais vouloir de Jeanne à publier le testament et à

rentrer dans le comté de Foix excitèrent la suspicion et le mécontentement des seigneurs du pays dont les principaux, entre autres Loup de Foix et Roger de Foix, nommèrent des délégués pour prendre à cet égard les informations nécessaires. Lorsque, en 1317, on apprit que le Parlement adjugeait à la veuve de Gaston Ier les droits de tutelle, avec l'approbation du roi Philippe le Long, favorable à sa «très chère et féale cousine», il se leva dans le Midi un mouvement de protestation indignée. Sous l'inspiration de Marguerite, comtesse douairière, un de ses parents, Raymond de Béarn présenta au roi un réquisitoire sévère et serré, fondé sur des faits irrécusables.

Jeanne avait abusé des sceaux de son mari en des occasions préjudiciables à ses enfants. Prodigue, elle s'était avérée incapable d'exercer honnêtement la tutelle. Odieuse par son inimitié «capitale» envers sa belle mère, elle avait, de plus, encouru le reproche d'inconduite notoire. Jeune et impudique, *juvenis et lasciva*, on pouvait craindre qu'elle aspirât à de nouvelles noces. Cruelle pour les inférieurs et ses sujets, n'avait-elle pas fait pendre Guillaume de Foix et assassiner Bernard de Foix, l'un et l'autre proches parents de son époux.

C'est dans le cercle de ces proches parents, croyons nous, ou celui de Loup et de Roger de Foix, les uns victimes, les autres censeurs des agissements de la comtesse Jeanne, qu'il convient de rechercher les origines de Pierre et d'Arnaud de Foix. Ils surent qu'à la même époque le pape Jean XXII lui-même invita le roi de France à adjoindre à Jeanne, pour sauvegarder l'avenir de ses enfants, un conseil de tutelle où prendrait place Marguerite de Béarn au sort de laquelle il portait un paternel intérêt. A l'Université de Toulouse, Arnaud de Foix veille sur les études et la formation de Robert de Foix, qui, en 1328, à peine âgé de 14 ans, souffre de la lamentable réputation maternelle. Sa jeune soeur Jeanne épouse, en 1331, Pierre, infant d'Aragon et, au contrat de mariage passé à Toulouse, figurent les signatures de Loup et de Roger de Foix. Cette même année, Gaston II obtient un ordre du roi pour faire enfermer définitivement sa mère, Jeanne d'Artois, coupable de mauvaise conduite et de vie licencieuse, dans le château de Foix, d'où elle devait être transférée, en 1333, dans celui d'Orthez.

Dans ces conjonctures diverses où Arnaud et Pierre de Foix furent en rapports avec la famille et l'entourage de Jeanne de Foix, un sceau de celle-ci, reconnaissable aux fleurs de lis de la maison de France, ne put-il pas tomber entre leurs mains et être emporté ensuite dans la région d'Aquilée?

L'usage d'appeler à l'administration d'une cité ou au commandement des troupes un grand seigneur étranger n'était pas particulier au Frioul. Sybille de Foix, soeur de Roger-Bernard III, et donc belle-soeur de Marguerite de Béarn, eut de son mari, le vicomte de Narbonne, un fils, Aimeric, beau, brave et charmant que Charles II d'Anjou, prié par les Florentins de leur donner un chef, leur accorda, en 1289, comme capitano di guerra. Le troubadour Guiraut Riquier, familier de la cour narbonnaise, chanta dans un sirventès ses glorieux débuts en louant les nobles traditions du côté maternel :

*Pero per Foys il ven de l'autre latz
Devers, que's deu tener a sojorn guerra*

Les chroniqueurs italiens Dino Compagni et Villani lui font écho dans l'éloge du jeune capitaine qui, malgré son inexpérience, remporta la victoire de Certomondo où, sous ses ordres, Dante faisait ce jour-là ses premières armes.

Avec une fidélité et une affection que rien ne pouvait amoindrir, Pierre de Foix

remplissait auprès du patriarche la charge de maréchal. Conscient d'engager l'autorité de son maître dans l'exercice de son pouvoir de ministre, il s'attachait, loin de la compromettre, à la faire respecter et aimer. Aussi, dans l'ordonnance du 8 janvier 1343, qui l'investissait des fonctions de capitaine du château et du terroir de Gemona, Bertrand exprimait sa confiance à son cher maréchal, *dilecto mareschalco Curie nostre... de cujus fidelitate plenam in Domino fiduciam obtinemus*.

En France, les papes continuent d'entretenir avec la maison de Foix des relations empreintes de paternité, d'une part, et de filiale déférence, de l'autre. Benoît XII accueille avec bonté Gaston II, à la cour d'Avignon. Il se croit d'autant plus autorisé, dans la suite, à le prier de se saisir de plusieurs criminels de son pays de Béarn, suspects de maléfices, d'invocations démoniaques et autres horribles méfaits et il l'exhorte à la concorde en cessant la guerre avec son parent le comte d'Armagnac, Jean Ier. Quant à son frère Robert de Foix, si Jean XXII en a fait un chanoine de Paris et un archidiacre d'Angoulême, lui, Benoît XII, lui a conféré l'archidiaconé de Saintes et l'a promu, en 1338, à l'évêché de Lavaur, malgré les aptitudes militaires inhérentes à sa race.

Alors que Pierre de Foix monte une garde vigilante au nord du Frioul, Gaston II, en vrai paladin, a mis son épée au service d'Alphonse XI de Castille contre les Maures, et meurt à Séville, en septembre 1342, des fatigues endurées au siège d'Algésiras. Aussitôt le nouveau pape, Clément VI, dans une lettre de condoléances à l'évêque de Lavaur, le console de la mort de ce prince que distinguait la ferveur de son zèle pour la foi catholique, qui se disposa par une fin édifiante à son entrée au Paradis et dont le départ doit être, dans ces conditions, une cause de joie plutôt que de tristesse, *congaudendum potius quam dolendum*. Au demeurant, il invite Robert de Foix à prêter assistance à la veuve, Eléonore de Comminges, si quelque trouble était apporté dans la transmission de l'héritage à son fils Gaston III, encore enfant. Et comme il sembla que l'évêque de Lavaur négligeait en pratique les conseils pontificaux, Clément VI lui manda, en décembre 1344, d'abord d'observer rigoureusement la résidence dans son diocèse, et surtout, plus attentionné aux intérêts de son neveu, de ne point vexer la comtesse Eléonore de Foix dans le gouvernement de ses domaines.

Cependant une bonne action doit être signalée toute à l'honneur du cœur filial de Robert de Foix. Cette même année, 1344, ses instances obtinrent du roi la liberté relative de sa mère qui, encore qu'elle fût gravement coupable devant Dieu et devant les hommes, paraissait, par son âge et ses malheurs, digne de commisération. Tandis que celle-ci déclinait, son petit-fils, Gaston III commençait une carrière éblouissante. Surnommé Phoebus pour la beauté de ses formes et sa blonde chevelure, il allait, durant près d'un demi-siècle, étonner ses contemporains par les fastes de sa magnificence, par sa bravoure de soldat, par sa science stratégique propre à le faire triompher des Flamands, des Espagnols, des Anglais, des Bourguignons, des Armagnacs, par ses qualités de législateur et même de poète.

Au moment où le jeune Gaston Phoebus épousait, en 1348, Agnès, fille de Philippe III roi de Navarre et de Jeanne de France, là-bas, en Frioul, la vigilance et le dévouement de Pierre de Foix, alarmés par les dangers mortels auxquels la haine exposait le patriarche, devaient s'exercer avec vigueur. Associés aux seigneurs mécontents, comme il a été dit dans un chapitre précédent, les gens de Cividale se concertèrent pour attenter à la vie de Bertrand. On est aux premiers jours de septembre 1348. Le maréchal est prévenu secrètement de ce complot. Il démasque aussitôt les conjurés et les dénonce aux juges qui, en face de l'indéniable gravité de la conspiration, condamnent les coupables au

bannissement et à la confiscation de leurs biens.

Loin de se rendre les factieux, que n'intimident ni la crosse du pasteur, ni l'épée du prince, se révoltent avec l'aide et sous le commandement du comte Henri de Goritz. Une courte guerre s'ensuivit, finalement désastreuse pour les rebelles auxquels Gemonna opposa victorieusement la fermeté de sa résistance. Comme signe de gratitude Bertrand décida, en faveur du gouvernement des Gémoniens, l'annexion avantageuse de deux localités du voisinage, Buja et Artegna.

Il importait de faire exécuter le décret patriarcal contre lequel s'insurgeait surtout l'indépendance des gens de Buja. Le maréchal reçut l'ordre d'y tenir la main, alors que son maître, qu'il ne devait plus revoir vivant, siégeait aux assises du concile de Padoue.

L'habileté de ses opérations militaires, au siège et à l'attaque des fortifications de Buja, détermina la reddition des défenseurs. Et, le 28 mai 1350, encore dans la fièvre de la bataille, Pierre de Foix se hâta de communiquer aux Udiniens un bulletin de victoire, rédigé en latin et d'inspiration toute chrétienne, qui débutait ainsi :

«La teneur des présentes notifie à votre fidélité que, par la grâce de Jésus-Christ et de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai acquis aujourd'hui le château de Buja et tous ses habitants à la sainte Eglise d'Aquilée et à notre Seigneur le Patriarche.»

Il s'excuse, en raison des circonstances, de ne pouvoir écrire plus longuement, signe Petrus de Fuxo, et recommande, en post-scriptum, par mesure de prudence, de lui expédier le lendemain au lever du soleil toute la milice disponible.

Il réglait sur place les modalités de la prise de possession, tout heureux de la joie qu'en ressentirait Bertrand à son retour, lorsque le frappa, comme un coup de foudre, l'annonce de l'assassinat sacrilège. On devine sa douleur.

Il semble possible, bien que la première hypothèse nous paraisse acceptable, d'en formuler une seconde concernant l'origine du sceau découvert en terre d'Aquilée. Les historiens précités l'attribuent à une «dame française, femme ou soeur» de Pierre de Foix.

L'attribution à une soeur a été écartée, comme nous écartons celle d'une épouse française qui, selon la coutume du temps, aurait fait usage dans un sceau de ses armoiries personnelles, autres sans aucun doute que les seules fleurs de lis d'une princesse du sang royal de France.

Mais l'épouse n'aurait-elle pas été Frioulane? apparentée au patriarche prédécesseur de Bertrand ? Les Milanais della Torre, de brillante naissance, restaient nombreux implantés à Udine. Une Jeanne ou Jeannine della Torre n'aurait-elle pas contracté alliance avec le rejeton d'une des plus illustres races françaises? Et les armoiries des della Torre présentant, si je ne me trompe, une tour et des fleurs de lis, celle qui serait devenue Jeanne de Foix, n'aurait-elle pu, sur un sceau personnel, ne conserver que les fleurs de lis?

Un mariage frioulan est admissible. Et ce lien accru, chez Pierre de Foix, par le désir de demeurer, à l'exemple de Giannetto di Tolosa, auprès du corps du Bienheureux dans un pays où ses qualités lui ont mérité une considération unanime, ne justifierait-il pas l'hypothèse d'une résidence définitive en Frioul et d'une honorable paternité ?

En 1387, Jean, marquis de Moravie, était promu patriarche d'Aquilée après la démission du cardinal français Philippe d'Alençon. Heures critiques pour l'histoire du Frioul que paralysaient dans sa prospérité les incessantes guerres intestines.

Dépourvu des vertus sacerdotales requises par son état et des qualités d'un sage administrateur, le nouveau pontife, tout prince qu'il fût par ses origines, offrait un contraste des plus singuliers avec la sainte et rayonnante figure de Bertrand de Saint Génès.

En haine des magistrats antérieurs d'Udine, chevaliers et bourgeois, il établit un

gouvernement démagogique d'artisans, et, crime horrible, il fit assassiner dans une église le personnage le plus estimé et le plus représentatif de l'antique noblesse et des traditions du pays, Frédéric de Savorgnano.

L'indignation publique criait vengeance contre le tyran. La population se souleva et remit en place l'ancien conseil.

Un Jean de Foix, Johannes de Fuxo, apparaît alors pour prendre en main les intérêts majeurs et compromis de la cité, en qualité de vice-capitaine. Ne sommes nous pas en droit de voir en lui le digne fils de Pierre de Foix?

Le 22 août 1390, il préside le conseil de la commune à la place du capitaine en titre Guillaume Furlano. La réforme qu'on y délibère des lois relatives aux homicides vise, sans le nommer, dans l'exposé des motifs et des décisions, le cruel patriarche, coupable d'avoir armé le bras de ses sicaires. On y évoque la scélératesse énorme de la mort du chevalier Frédéric de Savorgnano en plein sacrifice de la messe. Et pour prévenir de pareils méfaits, vice-capitaine et conseillers pleinement d'accord, édictent des mesures qui atteignent sévèrement les auteurs de meurtres prémédités qu'ils aient perpétrés par l'épée ou par le poison. On y spécifie qu'on n'a pas en vue les simples homicides, commis au cours de rixes violentes.

Voilà donc deux Français, de la vieille et puissante maison de Foix, constitués, en Frioul, défenseurs du droit et de l'honneur. Il était juste de révéler leur existence et leur rôle, l'histoire de l'Italie connaissant surtout les exploits glorieusement publiés de Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à Ravenne en 1512 sous Louis XII, et d'Odet de Foix, vicomte de Lautrec, mort de la peste devant Naples en 1528 à la tête d'une armée de François Ier'.

Une erreur de Florio : Salvanhac et Salignac-Fénelon

En tout temps il a paru naturel que les personnages occupant de hautes situations aient accordé leurs faveurs à des membres de leur parenté. Au Moyen Age la coutume s'en trouvait admise et tolérée sans protestation quand elle n'engendrait des abus, qui étaient trop souvent réels, il faut en convenir. Que les patriarches della Torre aient pratiqué le népotisme : on n'oserait le nier, en parcourant la longue liste des noms della Torre pourvus de charges en Frioul.

Quant à Bertrand de Saint Génies, nous connaissons sa fière et noble déclaration : « Ce n'est pas pour thésauriser, ni pour enrichir nos neveux, que nous avons supporté tant de fatigues et de peines, dépensé tant d'argent, couru tant de périls : c'est uniquement pour la reprise et la conservation des droits et des privilèges de notre Eglise ». Et sur les registres pontificaux de l'époque ne figure aucun Saint Génies parmi les bénéficiaires du vaste diocèse d'Aquilée.

Cependant il est aisé de se rendre compte qu'un prélat, promu à l'une des dignités les plus considérables, à la fois pontife et prince souverain, ne pouvait accomplir seul, de Provence en Frioul, un voyage dangereux à travers une Italie du Nord sujette aux convulsions des luttes fratricides. Une escorte s'imposait, formée de damoiseaux ou de chevaliers sûrs et de chapelains. Au nombre des premiers on découvre un propre neveu du patriarche, Arnaud de Saint Génies et Raymond de Salvanhac, autre Quercynois. L'historien Francesco Florio, d'une documentation si précise, connaît la présence de ces deux damoiseaux à la cour patriarcale et nous annonce même qu'ils furent bientôt élevés aux honneurs des chevaliers. Seulement, il écrit d'une façon défectueuse le nom du second, Raimondo di Salhanhaco, ce qui va l'induire en erreur en l'apparentant aux nobles périgourdiens, les Salagnac ou Salignac. Les textes latins l'appellent invariablement, ainsi que d'autres membres de sa famille, Salvagnacus ou Salvanhacus, jamais Salagnacus ou Salanhacus, traduit en italien par Salvagnacco ou Salvanacco. On prononçait Salvagnac et non Salignac.

Dans un chapitre précédent, nous avons appris que Raymond de Salvanhac, peu après son arrivée en Frioul, fut investi de la fonction importante de capitaine de Gemona et que, le 1er octobre 1335, il reçut, en signe de reconnaissance pour ses excellents services, une gratification de 300 livres. C'est probablement à cette date qu'il s'en retourna dans son pays de Cahors, en compagnie d'Arnaud de Saint Génies à qui le patriarche, pour n'en courir aucun reproche de népotisme et malgré l'affection de son cœur, se dispensa de confier un emploi qui pût le retenir dans son entourage.

Volontairement privé désormais de la présence de tout neveu, et désireux de pratiquer jusqu'à la mort une résidence absolue, il n'en ressent pas moins la douleur d'avoir perdu son frère, décédé, là-bas, dans la demeure de ses ancêtres. La sympathie des Frioulans s'affirma, le 15 février 1338, dans l'expression émue de condoléances officielles auxquelles tinrent à s'associer les députés de Cividale. Il s'agissait sans doute de la mort de Guilhem de Saint Génies qui fut choisi comme arbitre, en 1336, avec Bernard d'Orgueil et Bernard de Narcès, pour résoudre un différend survenu entre les consuls et les habitants de Montcuq, bastide toute voisine du château des Saint Génies qui, d'ailleurs, y possédaient une maison. C'est dans cette maison qu'était allité, en 1347, Arnaud de Saint Génies malade, comme nous l'annoncent les comptes, rédigés en dialecte d'oc, des frères Bonis, gros marchands de Montauban chez qui s'approvisionnaient en remèdes les familles nobles et bourgeoises de la région :

«Lo senhen Arnaut de Sant Ginies, donzel de Montueg».

Cependant, parmi les ecclésiastiques méridionaux qui accompagnèrent le patriarche, nous rencontrons un frère de Raymond de Salvanhac : Guillaume-Raymond de Salvanhac, qui devint chanoine de San Felice d'Aquilée. Lui, et d'autres clercs du même sang, durent leur fortune à leur parenté avec le cardinal Bertrand de Montfavès qui, ami et collègue à l'Université de Toulouse, du cardinal Pierre des Prez et de Bertrand de Saint Génies, avait été appelé en même temps qu'eux auprès de leur compatriote commun, le pape Jean XXII. Membre du Sacré-Collège, vice-chancelier de l'Eglise romaine, Pierre des Prez, malgré sa dignité de cardinal évêque de Palestrina, ne quitta guère la cour d'Avignon, à laquelle l'attachaient la confiance des pontifes et l'importance des affaires traitées par ses soins. En janvier 1335, un de ses clercs commensaux, Cadurcien comme lui, Gailhard de Salvanhac, frère de Raymond et de Guillaume-Raymond, obtenait l'expectative d'un bénéfice séculier dans l'abbaye bénédictine de Marcillac, au diocèse de Cahors.

En quelle année se sépara-t-il de son protecteur de la curie pontificale pour rejoindre, en Frioul, le chanoine de San Felice, sans doute à l'appel affectueux de Bertrand ? Nous ne pouvons le préciser, bien que nous sachions qu'en 1339, il fut promu abbé de Rosazzo.

Lorsqu'on descend de Gorizia vers Udine par Cormons, à travers des terres opulentes, on aperçoit, à droite, avant d'atteindre Manzano, gracieusement postés, sur un coteau face à la plaine, les bâtiments et le domaine de Rosazzo qui produit un excellent cru de vin rouge et de vin blanc. De nos jours, encore que le monastère n'existe plus comme maison de religieux, l'archevêque d'Udine est abbé-curé et marquis de Rosazzo, en souvenir de la juridiction que les patriarches d'Aquilée exerçaient autrefois sur cette puissante abbaye, de l'ordre bénédictin.

Au temps de Bertrand, le monastère lui réserva maints soucis, l'obligeant à faire intervenir son autorité souveraine. Ainsi, le 12 novembre 1338, le chevalier Tarabatto d'Ancône, son commissaire délégué, siégea dans Cividale pour prononcer un jugement sur les plaintes d'un habitant de cette ville contre les agissements critiquables de l'abbé et du prieur de Rosazzo. Ceux-ci ayant dédaigné de comparaître, malgré la triple sommation de venir faire des excuses que leur intima un huissier monté au sommet d'une échelle, la porte étant restée close, le magistrat les condamna sévèrement à une amende et aux dépens. Or, l'abbé Giovanni, que frappa la sentence, mourut quelques jours plus tard, de maladie ou d'émotion. Dès le 6 décembre suivant, le patriarche, pour assurer l'administration de l'abbaye et veiller à ce qu'elle ne souffrît aucun dommage, en nomma économistes et procureurs le prieur Mathias et Dominique, un honnête homme du voisinage. Il n'est pas douteux qu'à son influence personnelle et à son désir de rétablir une discipline qui fût salutaire aux religieux, édifiante pour le public, Gailhard de Salvanhac dut son élection abbatiale.

Le nouveau supérieur se préoccupa de faire fleurir, outre la ferveur religieuse, la prospérité matérielle du monastère. Déjà pratiquée, la culture de la vigne allait prendre un essor plus méthodique, bien propre à fonder la réputation du cru local. Venu du Quercy, dont les coteaux produisaient un vin pétillant, il pouvait penser ce qu'a lyriquement chanté l'un de nos plus grands troubadours de l'heure présente, Antonin Perbosc:

Lo vin carsinol

es la flor de gauch de nostre terraire. «est la fleur de joie de notre terroir».

Era un vin d'alertadura, «c'était un vin de vaillance».

Et le vin déclare lui-même dans sa chanson :

Soi l'ama de foc

De la terra d'oc.

Terra de baudor e d'omes de cor.

«Je suis l'âme de feu de la terre d'oc, terre d'allégresse et d'hommes de coeur.»

Gailhard de Salvanhac a parcouru, de Cahors à Toulouse et de Toulouse à Avignon, le pays d'Oc où poussent les ceps et se gonflent les grappes :

O Patria occitana! es la Vinha mannada dont lo vin a'nchorat lo monde de sos flams.

«O Patrie occitane ! tu es la belle Vigne dont le vin a réconforté le monde de sa flamme».

Un moment, la désolation s'était abattue sur cette patrie occitane lorsque, à l'époque de l'hérésie des Albigeois, les croisés du Nord envahirent le Midi en conquérants incendiaires, et que leur chef Simon de Montfort les excitait au pillage dans le terroir toulousain :

... arrancatz, cramatz de vostras mans

Las socas à bel tal, e que lo solel veje

lors razics se secar subre lo sol ereje !

«., arrachez, brûlez de vos mains

les souches sans en épargner une et que le soleil voie

leurs racines se dessécher sur le sol hérétique ! »

Aussi bien, dans le recul de ses souvenirs, Gailhard de Salvanhac peut-il entendre l'écho de ces dévastations où l'un de ses ancêtres joua indirectement un rôle historique, et y prend-il la décision de relever à Rosazzo ce qui fut détruit en Languedoc. Déboiser pour planter de la vigne est un objectif dont le patriarche souhaite le succès, malgré sa préférence accordée à l'eau des fontaines. Nous avons cité, sur la foi de son chapelain, cette affirmation péremptoire, étonnante dans la bouche du Bienheureux :

«Le malvoisie et autres vins sont des ennemis de la nature humaine, qui engendrent le choléra».

Il est permis d'imaginer qu'il prononçait en souriant ces paroles et que sous les grâces du sourire il voilait une mortification méritoire. N'aurait-il pas aimé, autrefois, la liqueur de la vigne, dont les textes bibliques ont louangé la vertu ? Ne se plaisait-il pas à régaler ses convives de mets de choix et de vins exquis ? A lui les privations, aux autres l'usage.

Pour prévenir la fraude, il prescrit de donner aux récipients destinés au vin des mesures uniformes. Il autorise des sujets de l'évêque de Bamberg, en Bavière, à traverser le Frioul avec le vin qu'ils ont acheté à Trieste.

Il permet aux moines d'Aquilée de vendre leur vin et leur froment pour se libérer de leurs dettes.

Voici qu'un litige a surgi entre l'abbé de Rosazzo et une quinzaine d'habitants du voisinage à qui semblent étrangères des questions de justice. Le monastère possède sur le mont Brazzano, près Gramogliano, des bois assez étendus qu'il loue partiellement pour y faire planter de la vigne et percevoir la dîme des locataires. Or, cette quinzaine d'individus occupent indûment plusieurs bois et s'y comportent en maîtres, se refusant à la plantation de la vigne et au paiement d'une dîme quelconque. Alors Bertrand, soucieux du péril moral des coupables et du détriment matériel subi par les moines, charge le curé plébain de Rosazzo de prévenir chacun des délinquants, qu'il lui nomme, d'évacuer le territoire de ces bois, sous peine d'excommunication. Que si quelqu'un d'eux estimait pouvoir invoquer un droit de propriété, il serait libre de le revendiquer auprès du patriarche en personne. Il est à présumer que la seule menace de l'excommunication, proférée par un pontife

capable, s'il le faut, d'user de moyens autrement canoniques, suffit pour ramener ces occupants au respect de la justice et pour favoriser en conséquence les projets viticoles de Gailhard de Salvanhac.

De l'abbaye de Saint-Pierre de Rosazzo dépendait l'hôpital de Saint-Gilles ouvert aux pauvres et aux malheureux. La charité industrielle de Gailhard obtint à l'hôpital des fondations diverses et à l'abbaye des libéralités de la maison même de Goritz, dont deux comtes défunts y reçurent par ses soins une définitive sépulture. Son zèle dut s'exercer au lendemain d'un incendie désastreux qui, en 1344, consuma presque entièrement le monastère.

Mais sa piété filiale l'inclinait à recourir utilement, en toute occurrence, au réconfort de l'affection de Bertrand.

A la nouvelle d'un double deuil qui venait de se produire en Quercy, et qui le frappait d'autant plus péniblement qu'il était éloigné davantage de son pays, Gailhard se rendit au palais d'Udine, et là, en présence du patriarche et de témoins, il constitua ses procureurs Arnaud de Saint Génès et son fils Guillaume, *absentes tanquam presentes*, pour recueillir sur place, en son nom, l'héritage de Guillaume de Salvanhac son père, et de Raymond son frère, décédés.

C'était le 9 juillet 1349. Un an plus tard, sa douleur était vive de pleurer l'assassinat de son paternel protecteur. Uni à Giannetto di Tolosa dans la sincérité de ses regrets, il s'associa à la fierté de ses consolations en face des prodiges attribués au crédit céleste du pontife. Et membre de la même commission d'Udine chargée, dès 1352, d'entendre les dépositions des miraculés et de leurs témoins, il assiste avec bonheur à la glorification enthousiaste du Bienheureux.

Nous ignorons la date de sa mort. Mais, à son sujet, Francesco Florio réédite l'identification erronée des Salvanhac avec les Salignac. Il prend même prétexte de la procuration de 1349 pour avancer que les deux familles de Saint Génès et de Salignac devaient sortir de la même origine.

Il raisonne ainsi. Dans la Gallia Christiana, les Sammarthani, les frères de Sainte-Marthe, nous signalent parmi les évêques de Sarlat, en Périgord, région toute voisine du Quercy, Elie de Salignac, frère de Jean de Salignac et de Boson de Saint Génès. Cet évêque, promu à l'archevêché de Bordeaux. est appelé dans deux bulles d'Innocent VI, tantôt Elie, tantôt Gaillard. Est-ce que, d'aventure, Gailhard abbé de Rosazzo ne serait pas le même qui présida au gouvernement de ces deux églises de France ? En tout cas, fait indéniable et probant, un frère d'Elie se nomme Salignac, et l'autre Saint Génès. D'où l'identification de famille.

Nous répondons. Il est vrai qu'en 1358 Elie de Salignac, fils de Manfred de Salignac et d'Alice d'Estaing, monta sur le siège épiscopal de Sarlat et qu'on lui donne comme frères Jean de Salignac et Boson de Saint Génès. Mais, hâtons-nous de faire observer que Boson, aussi Salignac que les autres, avait pris le nom de Saint Génès, qui était celui d'une seigneurie de leur famille, toute proche de Salignac et de Sarlat, en Périgord, très différente du château de Saint Génès, berceau du patriarche, près Montcuq en Quercy. Les deux localités existent encore, l'une dans le département de la Dordogne, l'autre dans celui du Lot.

Il est pareillement vrai que, dans la bulle de translation, de Sarlat à Bordeaux, en 1361, Innocent VI l'appelle Elie et que dans la bulle de la nomination de son successeur à Sarlat, il le baptise Gailhard. Si on ne peut mettre en doute l'identité du personnage, il est permis de lui supposer deux prénoms, bien que les auteurs de la Gallia semblent portés à croire

que Gailhard est une incorrection de plume.

Mais une similitude quelconque est inadmissible entre Elie de Salignac et Gailhard de Salvanhac.

Les Salignac, primitivement Salagnac, originaires du lieu de ce nom, près Sarlat, étaient de vieille race féodale, connus avant l'an mille. Leurs armes figurent au Musée de Versailles, Hugues de Salagnac ayant pris part, avec les chevaliers du Midi, aux exploits de la première croisade.

Quant aux Salvanhac, ils étaient de noblesse toute récente. On écrivait parfois Salvanhic, la prononciation déformant l'ac de la fin en ic. Ainsi, en août 1323, Raymond de Salvanhic, frère de l'abbé de Rosazzo, avait été anobli «pour ses mérites et en considération du cardinal Bertrand de Montfavés», dont il était consanguin.

Pourtant, dès le début du XIII^{ème} siècle, leur famille apparaît considérable dans l'histoire de Cahors et du Midi.

A Cahors, où le Lombard Juvenal prête de l'argent à l'évêque, Raymond de Salvanhac, le grand ancêtre, fait du commerce et des opérations de banque de très large envergure. Sans l'appoint de ses ressources, la croisade contre les Albigeois n'eût pu poursuivre jusqu'à la victoire le développement des hostilités. Car il est le gros bailleur de fonds qui alimente les besoins énormes de l'armée de Simon de Montfort. Il l'accompagne à travers les provinces méridionales en feu. A la prise de Lavaur, le 3 mai 1211, après un siège d'un acharnement inouï, il est témoin du massacre qui extermina férocelement les vaincus. On s'empare, dans la ville ensanglantée, de destriers alezans ou bais, d'armures, de blé, de vin, d'étoffes, de vêtements à profusion. Et pour qui tout ce butin ?

Guillaume de Tudèle, contemporain des événements, nous l'annonce dans la fameuse Chanson de la Croisade Albigeoise :

*Ramon de Salvanhac, un riche merchaant,
Que fo nafz de Caorts, ric borzes e manant,
Lo coms de Montfort li deu l'aver fer e gran.
Cel mantè la crozada, que li prestà l'argiant;
E pois pres ne en paga draps e vi e fromant :
Tot l'aver de Lavaur li mes om de denant.*

A Raymond de Salvanhac, riche marchand natif de Cahors, riche, opulent bourgeois, le comte de Montfort dut livrer tout cet immense butin, Car c'était lui qui pourvoyait à l'entretien de la croisade et qui lui prêtait l'argent nécessaire. En paiement il reçut les étoffes, le vin et le froment, tout le butin de Lavaur lui fut remis.

Le 20 juin suivant, sous les murs de Toulouse, il assiste à côté de saint Dominique, à l'acte d'hommage du comté de Cahors fait par l'évêque entre les mains de Simon de Montfort, pendant le premier siège de cette ville dont les habitants se défendirent avec une énergie victorieuse, tandis que les agresseurs dévastaient la plaine, arrachant et brûlant les souches de leurs mains, comme l'a chanté Antonin Perbosc.

L'année suivante, Simon confirme en faveur de Raymond de Salvanhac la donation en fief qu'il lui avait consentie, durant le siège de Minerve, des châteaux de Pézénas et de Tourves. S'il rémunère ainsi de ses services le banquier généreux, c'est l'engager du même coup à lui fournir les mille marcs d'argent promis par le chef de la croisade au pape

Innocent III.

En raison de son éloignement du Midi de la France et de la difficulté d'en connaître l'histoire, Francesco Florio est excusable d'avoir commis la confusion que nous venons de dissiper. Il cherche toutefois à se documenter aux sources. Il a consulté la Gallia Christiana sans prendre garde, il est vrai, à rapprocher d'Elie de Salignac un célèbre personnage.

Assurément son savoir étendu n'ignore ni l'existence, ni les oeuvres, ni le rôle de Fénelon, écrivain, prédicateur, archevêque de Cambrai, émule de Bossuet, et son antagoniste dans l'affaire du quiétisme. La séduction de son esprit, la sensibilité de son coeur, l'élévation de son âme d'apôtre, la beauté de son style, le libéralisme de ses idées politiques, appréciés ou combattus de son vivant, et qui rayonnèrent en Europe, lui valurent une véritable popularité au cours de ce XVIIIème siècle, dont les aspirations nouvelles crurent trouver en lui un précurseur.

Mais à Florio, qui publiait sa Vita del Beato en 1759, il échappa sans doute que Salignac était le nom patronymique de Fénelon, né en Périgord dans le château ancestral, de Pons de Salignac, marquis de la Mothe-Fenelon, et de Louise de la Cropte.

Un groupe de Toulousains sous le ciel d'Udine

L'appellation «Toulousains» doit être prise dans un sens large. Se considéraient comme tels, non point seulement ceux qui avaient vu le jour ou résidaient dans Toulouse, mais encore les Méridionaux pour qui cette ville, foyer de savoir et de poésie, centre de dévotion, capitale de ses comtes, servait de pôle attractif.

De nos jours, Antonin Perbosc s'écrie :

Toloza del Mejorn es l'estela e la roza.

Si Toulouse est au XX^{ème} siècle, l'étoile et la rose du Midi, elle l'était déjà à l'aurore du XIII^{ème}, lorsque Guillaume de Tudèle, témoin des événements de la croisade albigeoise, écrivait, en 1212, dans sa chronique en vers à la louange de Toulouse :

... De totas ciutatz es cela flors e roza ,

«de toutes les cités celle-là est la fleur, est la rose».

Qu'ils fussent du Quercy ou du Lauraguais, plusieurs familiers de Bertrand qui l'avaient accompagné dans le lointain Frioul, restaient qualifiés de Toulousains. Leurs noms, revêtus de la forme latine dans les documents de l'époque, ont passé inaperçus aux yeux des historiens locaux. Outre ceux que nous avons signalés dans les chapitres précédents, il nous a été possible d'en identifier plusieurs autres et il nous semble intéressant d'en révéler l'existence et les attributions officielles.

Lors de son entrée à Vérone, le nouveau patriarche descend, sur le seuil de la cathédrale, de son beau palefroi de robe brune qu'il laisse entre les mains de son fidèle écuyer, Pierre de la Motte, Petrus de la Motta. C'est apparemment un Français du Bas-Quercy, appartenant à une famille de damoiseaux que désignent, à diverses reprises, les comptes des Frères Bonis et dont les ancêtres furent compromis comme hérétiques.

Le livre des statuts de la commune d'Udine cite une ordonnance édictée, en 1348, *tempore nobilis militis Johannis Carbonelli, capitanei terre Udini*, «au temps du noble chevalier Jean de Carbonel, capitaine de la terre d'Udine». Il en fut capitaine une première fois, en 1340, remplissant sa haute charge avec la ferme vigilance d'un compatriote du patriarche. Car, si l'appellation Giovanni Carbonelli laisse entendre que le personnage pouvait être de provenance italienne, l'indication de son lieu d'origine sur la liste des gouverneurs ou capitaines d'Udine nous fournit un argument de certitude : Joannes de Carbonellis de S. Antonio. Saint-Antonin, dans le voisinage de Montauban, possédait, en effet, une famille Carbonel que mentionne souvent un de ses comptes consulaires rédigé en langue vulgaire. Folcet de Carbonel est employé à diverses missions et rémunéré, chaque fois, pour s'en être parfaitement acquitté. Ainsi... *pagem l'endema del verai cors de Dieu d n Folc.et de Carbonel per anar a Vila franca... XVI s. tor.* Le 23 mai 1326, lendemain de la Fête-Dieu, on lui paya seize sols tournois pour être allé traiter une affaire communale à Villefranche de-Rouergue.

C'était probablement une branche de la famille Carbonel en résidence à Montauban, dont un membre, Mathias Carbonel, gouvernait en qualité de gardien le couvent des Frères-Mineurs, cousin du «donzel» Bertrand Carbonel, écuyer, qui, en 1346, accompagné de R. de la Motte «am lo sehen R. de la Motta», achetait chez les marchands Bonis de la toile verte pour sa robe et des fournitures pour son frère Gailhard. A Toulouse même il existait

des Carbonel pourvus d'une aisance qui attestait leur rang social.

Celui d'Udine, doué d'une belle âme, prend résolument la défense des intérêts des Frioulans. Lorsqu'il est de nouveau promu aux fonctions de capitaine, le 25 avril 1348, au lendemain du formidable tremblement de terre et d'une épidémie de peste, il partage la douleur et le deuil de tout le pays. Bien qu'appauvris les citoyens mettaient leur point d'honneur à conserver aux funérailles une solennité devenue fort coûteuse. Par ordonnance du début de juillet, pour éviter des dépenses supérieures aux possibilités pécuniaires des trépassés et dans un but d'évidente utilité publique, Jean de Carbonel interdit sous peine d'amende la présence, au cortège, de casques, de boucliers, de chevaux de parade, à moins que le défunt ne soit chevalier. Il diminue la participation des clercs réguliers ou séculiers, fixe le nombre de sonneries des cloches, régleme la quantité des cierges et les honoraires des messes, d'accord sans aucun doute avec la volonté tutélaire du patriarche.

En 1341, figure comme capitaine d'Udine Bertrandus de Morterio , Bertrand du Mortier, un chevalier du Lauraguais dont les aïeux, placés au coeur de l'effervescence hérétique, en subirent la contagion. Le Mortier était, et est encore, un hameau de la commune de La Cassagne, au bas de l'éminence où se dresse Fanjeaux, tout près de Prouille.

En 1204, dans cette farouche citadelle du catharisme que fut Fanjeaux, résidait son principal ministre, Guilabert de Castres, dont les prédications fanatisaient les seigneurs de la contrée, entre autres Raymond Amiel du Mortier et sa femme Saura, son fils Amiel, ou Amelius, marié à Mabilia. Les dames nobles, plus exaltées que leurs époux, tenaient parfois des conciliabules chez Saura et Mabilia, d'où elles sortaient décidées à fréquenter plus ouvertement les parfaits.

La vigueur de la répression et la défaite de l'erreur ouvrirent les yeux à ces aveugles. Ils avouèrent leurs torts et s'employèrent à les réparer. Amelius marqua au monastère de Prouille une déférente obligeance. Et quand les chevaliers du territoire de Fanjeaux s'engagèrent, en 1242, à observer et à faire observer le traité de paix conclu à Paris entre le roi Louis IX et le comte de Toulouse, Raymond VII, le nom d'Amelius de Morterio est le sixième des dix-sept signataires.

Bertrand du Mortier était probablement le fils de Raymond, propriétaire à Fanjeaux et à Villasavary, de 1307 à 1320. Dans l'atmosphère purificatrice de Prouille, sa foi, dépouillée de l'ombre des égarements ancestraux, avait acquis une ferveur agissante que purent apprécier les sujets du patriarche. On comprend que des affinités particulières devaient le rapprocher de Giannetto di Tolosa, Jean de Conques, et d'un autre compatriote venu du même Lauraguais.

Par ordonnance du 24 avril 1337, Bertrand de Saint Génès conféra la charge de gouverneur d'Udine à *dilecto domicello nostro Stephano de Casser, de cujus fidelitate et circumspecta industria per longam exeperientiam nobis notant*. Pour affirmer qu'il connaissait par une longue expérience la fidélité et la sollicitude de son cher damoiseau, Etienne de Casser, il fallait que leurs relations fussent bien antérieures à 1334, année de la promotion au patriarcat. Peut-être l'avait-il attiré à la cour d'Avignon, dans le corps des damoiseaux, où entraient maints descendants des anciens hérétiques, désireux de consacrer au service de la papauté l'ardeur qu'on avait mise autrefois à la combattre.

Car, à l'instar de Jean de Conques et de Bertrand du Mortier, Etienne de Casser comptait parmi ses ancêtres des partisans convaincus et acharnés du catharisme. Ils tiraient leur nom du château de Casser, près Saint-Félix en Lauraguais. Posté sur une colline, il défiait

les assaillants et infligea, en 1199, une cuisante humiliation à la comtesse Jeanne de Toulouse, soeur du roi d'Angleterre. Ses seigneurs étant du nombre des vassaux révoltés contre le comte, leur suzerain, elle entreprit de les punir. Mais trahie par ses propres gens qui fournissaient aux assiégés des vivres et des armes, elle dut lever le siège et décamper honteusement.

Mais voici, en 1211, les seigneurs de Casser inféodés à l'erreur et traqués, dans leur château avec soixante hérétiques qui s'y étaient réfugiés, par l'armée conquérante de Simon de Montfort.

Contraints de capituler, à la condition de pouvoir se retirer où bon leur semblerait, ils durent abandonner les soixante malheureux, volontairement sourds aux exhortations à se convertir et que les croisés, nous disent les chroniqueurs, «brûlèrent tout vifs avec une joie extrême».

Il fallut que les troupes de l'abbé de Cîteaux, furieuses d'apprendre qu'une autre garnison de ces sectaires avait réoccupé une tour de ce même château, revinssent sur leurs pas pour les attaquer, s'en saisir, les livrer au bûcher, et raser la place de fond en comble. La Chanson de la Croisade se fait l'écho de ce retour vengeur :

*Cals Cassers no trobero rescotz en una tor
Ben nonanta e quatre de cels fols traïdors
Que cels de Rocavilla, c'avian ab lor amor,
I tenian rescotz...*

«Aux Cassés on en avait trouvé, dissimulés dans une tour jusqu'à quatre-vingt-quatorze, de ces perfides insensés, à qui les Roqueville pleins de complaisance pour eux, donnaient asile...».

La seigneurie de Casser, ou Cassés, appartenait, en effet, à des membres de la puissante famille de Roqueville, dont le château était situé à quelques kilomètres de Montgiscard, et qui possédait, à Toulouse, une maison où se donnaient secrètement rendez-vous des ministres de l'hérésie. Huit frères figurèrent parmi les plus obstinés, dressant des embûches aux croisés, chevauchant à travers le Languedoc jusqu'à Montségur, la célèbre forteresse des parfaits. Deux d'entre eux, lorsque les inquisiteurs firent leurs enquêtes dans le Midi, furent condamnés à la prison, dans le cloître de Saint-Sernin, à Toulouse. Un troisième, le chevalier Raymond de Roqueville, seigneur de Casser, ayant abjuré l'hérésie sans y retomber, n'encourut pas les rigueurs de l'inquisition, tandis que sa femme, plus opiniâtre dans l'égarement, préféra le quitter pour aller s'enfermer avec les irréductibles occupants de Montségur. Par contre, deux membres de leur famille, de valeur et de piété reconnues, entrèrent en religion, devenant l'un, abbé cistercien de Granselve et l'autre, prieur des Frères-Prêcheurs du couvent de Toulouse.

Descendant probable du chevalier Raymond, le damoiseau Etienne de Casser dut être satisfait de savoir qu'un propre neveu du pape Jean XXII, Arnaud d'Euze, vicomte de Caraman, venait de fonder, dans le bourg reconstruit des Cassés, un monastère de clarisses chargé de purifier le pays des derniers miasmes de la sanglante hérésie.

A Udine, dans une circonstance que relatent les documents, on put apprécier le sens de la justice du gouverneur qui, faisant droit aux réclamations de la commune de Paderno, la laissa librement jouir de la coutume de percevoir un denier de chaque taverne, les jours de fête.

Un document du 20 juillet 1341 nous signale en tête des témoins d'un acte administratif,

signé dans le palais de Cividale, magistro Petro de Montepesulano, Pierre de Montpellier : un maître dans la science du droit, admis aux conseils de Bertrand, et qui venait de cette cité universitaire de Languedoc où des professeurs fameux avaient enseigné les Décrétales et les Clémentines à Pétrarque lui-même.

Dans ce document il s'agit d'un certain Nasinguerra, de Fagagna, que le patriarche avait dû déposséder d'un fief en punition de sa déloyale collusion avec les comtes de Goritz. Et il investissait de ce fief *nobilem viruni Guilelmum de Sancta Artemia, domicellum suum*, noble Guillaume de Sainte-Arthémie, son damoiseau, qui, à genoux, lui prêta serment comme un vassal le doit à son suzerain. Encore un Quercynois devenue Frioulan.

Originaires de Molière, en Bas-Quercy, les Sainte Arthémie firent eux aussi bonne figure sur les scènes diverses où s'exerça leur activité. De recteur de Saint Nicolas, à Toulouse, Raymond-Bernard de Sainte-Arthémie est promu évêque d'Elne.

Réginald de Sainte-Arthémie professe, à Toulouse, le droit civil. Chanoine de Cahors, Bertrand de Sainte-Arthémie administre le diocèse, au lendemain de la suspension d'Hugues Géraud inculpé d'attentat criminel contre Jean XXII. Raymond de Sainte-Arthémie est gouverneur de Spolète. Digne d'eux nous semble Guillaume de Sainte-Arthémie dans l'entourage du patriarche.

A la lecture de l'acte par lequel Gailhard de Salvanhac, abbé de Rosazzo, nomme ses procureurs Arnaud et Guillaume de Saint Génies pour recueillir l'héritage paternel, j'y remarque parmi les témoins *Jacobo de Podio Rupis ostiario dicti Patriarche*, Jacques de Puylaroque, portier du dit patriarche. Puylaroque étant situé dans la région de Saint-Antonin et de Molière, Jacques était compatriote de Jean de Carbonel et de Guillaume de Sainte-Arthémie. Subalterne en apparence, sa fonction requérait une vigilante fidélité. Au seuil du palais d'un pontife souverain, en un temps de péril permanent, devait se tenir, non un simple concierge, mais un gentilhomme avisé, chef de gardes armés.

Vers la fin de la vie de Bertrand, sa province métropolitaine compta deux évêques cadurciens, Gasbert d'Orgueil, sur le siège de Cénéda, et Pierre du Clusel, sur ce lui de Concordia : l'un et l'autre fils de l' Ordre de Saint Dominique, de la province de Toulouse. Ne nous est-il pas permis d'attribuer leur nomination à l'affection et à l'influence du patriarche ?

Car ils appartiennent à deux familles voisines du château de Saint Génies et amies de leurs seigneurs. Le Clusel est compris dans la commune de Montcuq sur la quelle résident aussi les chevaliers d' Orgueil. Au siècle précédent, un Arnaud du Clusel qui avait versé dans l'erreur cathare subit, à Montcuq, les interrogatoires et la pénitence de l'inquisiteur. En 1316, Bernard du Clusel, damoiseau d' Hugues Géraud, l'évêque prévaricateur de Cahors, assista en Avignon au procès et à la mort dégradante de son maître.

Pierre du Clusel, évêque de Chioggia, puis de Melfi, fut transféré en juin 1348 à Concordia, l'évêché le plus rapproché d'Udine. On devine combien durent être étroits les rapports entretenus par le voisinage et un réciproque attachement. Dès le 13 juillet 1348, Pierre du Clusel passe, dans le palais d'Udine et en présence de Bertrand, un acte de procuration pour faire payer à la chambre apostolique l'impôt du *commune servitium* relatif à sa nouvelle église.

Dans son *Italia sacra*, Ughelli l'appelle Petrus tout court. Et les *Acta Sanctorum*, dans la

publication des enquêtes des miracles opérés par l'intercession du Bienheureux signalent parmi les membres de la commission l'évêque de Concordia, sans indiquer davantage son nom patronymique. Quand on le connaît, on peut supposer l'émotion, le saisissement dont Pierre du Clusel était certainement pénétré, de concert avec Gailhard de Salvanhac et Jean de Conques, au spectacle de la gratitude enthousiaste du peuple envers son patriarcal et céleste bienfaiteur. Il mourut en 1369.

Avant d'être marqué du caractère épiscopal, Gasbert d'Orgueil se distinguait par son savoir dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Tandis que Pierre du Clusel était lecteur ès-arts dans le couvent de Bergerac, il l'était lui-même en sciences naturelles et sacrées à Figeac, à Brive, à Cahors. Un de ses frères, Bertrand d'Orgueil participait aux opérations des troupes pontificales en Lombardie, et un autre, Bernard d'Orgueil, demeuré à Montcuq servait d'arbitre en des contestations locales.

Quant à lui, à peine promu, à la fin de 1349, à l'évêché de Ceneda, et sans en avoir pu en prendre personnellement possession, il se vit chargé par le pape d'une mission très importante en Orient : celle de ramener les Grecs à l'obédience de l'Eglise romaine. Investi de son mandat par bref pontifical, de février 1350, il partit en compagnie d'un autre prélat pour négocier le retour des schismatiques. Ils remirent entre les mains de Jean Cantacuzène, empereur de Constantinople, une lettre où Clément VI louait la vertu éprouvée et la science éminente des deux nonces. Dans sa réponse au pape, l'empereur se complut, à son tour, à rendre un éclatant hommage à la haute culture profane et au profond savoir théologique de ces deux hommes de grand mérite, qui honorèrent de fait leur mission diplomatique sans triompher néanmoins des subtiles résistances et des restrictions mentales de ces Orientaux.

A son retour, Gasbert d'Orgueil s'attrista d'apprendre le meurtre sacrilège et récent du patriarche qui avait eu le regret de ne pouvoir accueillir en Frioul ce compatriote et ami lointain de sa famille. A Ceneda, dont les Camino, ses comtes, furent les ennemis irréductibles de son prédécesseur, il maintint son autorité avec le prestige de ses lumières et d'une sagesse qui s'inspirait de l'idéal du Bienheureux Bertrand. Particulièrement estimé de l'empereur Charles IV, il ne termina son fécond épiscopat qu'en 1376.

Ne convient-il pas de citer, à la fin de cette énumération de Quercynois établis dans la région d'Udine, Fortanier de Vassal, qui fut ministre général des Frères Mineurs ? De l'archevêché de Ravenne, Clément VI le transféra sur le siège patriarcal de Grado, aux portes d'Aquilée, qu'il occupa de 1351 à 1355, tout en conservant l'administration du diocèse de Ravenne. Il devait être décoré, en 1362, de la pourpre cardinalice.

Compatriote lui aussi de Bertrand de Saint Génès, il eut aimé, quelques années plus tôt, désertier parfois la mélancolie de ses lagunes pour nouer avec son vénérable voisin des relations d'une douce confraternité. Son regret s'atténuait dans la ferveur du culte rendu à la mémoire du Bienheureux.

Les troubadours en Frioul et la complainte de Montelongo

M. Joseph Anglade a été et reste l'un des romanistes les plus réputés d'Europe. Professeur de langue et de littérature méridionales à la Faculté des Lettres de Toulouse, où il succédait aux maîtres illustres que furent Alfred Jeanroy et Antoine Thomas, il s'imposa à l'admiration publique par la singulière valeur de son enseignement et de ses publications. Au lendemain des solennités du VII^{ème} centenaire de l'Université toulousaine et de la réception des reliques du patriarche, une rencontre fortuite le mit en présence de Mgr dell'Oste avec lequel il s'entretint, sur le ton de la cordiale simplicité qui le caractérisait, de l'Italie, son pays de prédilection, et du Frioul. D'où cette note parue sous sa signature, dans l'Auta de novembre 1929, organe de la société protectrice des vieux monuments locaux, *Les Toulousains de Toulouse* :

Frioulan et Languedocien

On lit dans les *Mémoires du Maréchal de Raguse* (Paris, Perrotin, 1857, tome II, p. 367) : «J'ai un autre exemple à citer de la manière dont le langage se perpétue quelquefois. Je me promenais un jour aux environs d'Udine avec le général Vignolle, mon chef d'état-major. Vignolle était languedocien et savait le patois de son pays. Tout à coup, il se retourne, croyant entendre parler des paysans de sa province : c'étaient des habitants du Frioul. Grand étonnement de notre part ; quelques recherches nous apprirent que, sous l'empire romain, une légion dont le recrutement se faisait constamment dans la Gaule narbonnaise avait été pendant un grand nombre d'années à Udine.»

Je signale le fait à M. le chanoine Tournier, Bertrand de Saint Génès, patriarche d'Aquilée, ne dut pas avoir de peine à se faire comprendre de ses ouailles.

Je signale également le fait à Monsignore dell' Oste, chanoine d'Udine, qui représenta si bien sa ville, lors de la translation des reliques du Bienheureux B. de Saint Génès. A son prochain voyage à Toulouse, il n'aura qu'à faire un beau sermon en frioulan que les fidèles de Toulouse, du moins ceux du peuple, entendront fort bien.

Il est probable que les ressemblances entre le languedocien et le frioulan s'expliquent par d'autres raisons que celles données par le duc de Raguse. Mais il n'est pas le seul qui ait cherché à expliquer par le recrutement militaire, les ressemblances qui existent entre des dialectes romans très éloignés. On a cherché, en particulier, à rattacher le roumain au gascon : la légion qui tenait garnison dans la province qui a formé la Roumanie actuelle était recrutée en Gascogne. J'ai parlé de cette influence à M. l'ambassadeur Diamandy, lors de sa dernière visite à Toulouse, et il a été fort heureux de posséder, par atavisme et sans s'en douter, l'accent gascon si difficile à attraper ! Assurément il convient d'attribuer à d'autres causes que le seul recrutement légionnaire les ressemblances des deux langages. Ressemblances indéniables au jugement du général Vignolle qui, né à Marsillargues, aux environs de Montpellier, et longtemps employé dans les diverses armées d'Italie de conquête ou d'occupation était qualifié pour rapprocher le languedocien du frioulan et distinguer celui-ci des autres parlars de la péninsule. Mais ressemblances partielles en raison des éléments étrangers importés aussi en Frioul par les pays voisins.

A notre avis, une explication de ce phénomène linguistique peut se trouver dans l'influence des troubadours.

Appelée d'abord «limousine» parce qu'elle prit naissance aux confins du Limousin et du Poitou avec Guillaume VII, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, la poésie des troubadours prit ensuite le nom de «provençale», non pas uniquement de la Provence,

comprise entre le Rhône, les Alpes et la Méditerranée, mais de la Provincia Romana qui n'était autre que la Gaule Narbonnaise. Par sa situation géographique et surtout par la splendeur de la cour fastueusement accueillante de ses comtes, dont les possessions allaient du Rhône aux Pyrénées, et des Pyrénées au Massif Central et aux Alpes, Toulouse devint le principal foyer de la littérature occitane.

Dans un passage du Triomphe de l'Amour, Pétrarque se complait à louer - après Dante, Guido Cavalcanti et Guido Guinicelli - les plus célèbres troubadours, tels que les Toulousains Peire Vidal et Aimeric de Péguilhan. Leurs oeuvres étaient connues au-delà des Alpes, et la langue limousine-provençale avait été la langue poétique non seulement du Midi de la France mais d'une partie de l'Espagne et de l'Italie.

Nous n'apprendrons à personne que du XIIème siècle à la première moitié du XIIIème - l'invasion du Languedoc par le Nord pendant la guerre des Albigeois ayant ensuite causé la décadence de la littérature méridionale - les cours seigneuriales et princières des comtes de Savoie, des marquis de Malaspina, des marquis de Montferrat, des marquis d'Este, des comtes de San Bonifacio, des comtes de Cénéda offrirent à nos troubadours et à nos jongleurs une somptueuse hospitalité. Ils se firent entendre à Florence et descendirent jusqu'en Sicile où l'empereur Frédéric II sut les apprécier, comme après lui Charles d'Anjou. Mentionnerons-nous, parmi les plus remarquables, Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras, Aimeric de Péguilhan, Folquet de Romans, Guilhem Figueira, Gaucelm Faidit, Peire Raimon, Uc de Saint-Circ ?



La Croix du meurtre.

On sait aussi qu'à la faveur de leur apostolat poétique, se levèrent de nombreux disciples italiens pour chanter en provençal et l'acclimater comme langue littéraire de la société cultivée, que Dante lui-même admira et parla. Giulio Bertoni en signale une trentaine dont il étudie la vie et les oeuvres. Nommerons-nous le mantouan Sordello, le marquis Alberto Malaspina, le bolonais Ramberino Buvaelli, les piémontais Pietro della Caravana et Nicoletto da Torino, le trévisien Alberico da Romano, les gènois Percivalle et Simone Doria, Giacomo Grillo, Bonifacio Calvo, les toscans Paolo Lanfranchi et Dante da Majano, le vénitien Bartolomeo Zorzi, enfin Ferrarino da Ferrare ?

Il est vrai qu'aucun d'eux n'est frioulan et que les biographies connues des troubadours provençaux ne précisent aucune allusion à des séjours qu'ils auraient faits dans le Frioul proprement dit. Mais on ne saurait méconnaître la fréquence des rapports de Vérone, Padoue, Trévis, Vicence, et autres villes de la Vénétie avec Aquilée, leur métropole ecclésiastique, dont le patriarche exerçait en ces contrées un rôle politique de prince temporel. On ne saurait davantage ignorer, d'après les historiens des troubadours, que la Marche de Trévis, appelée la Marche joyeuse, demeura longtemps un intense foyer de poésie provençale. Or, la Marche de Trévis s'ouvre sur le Frioul, et les Annales de l'époque nous racontent les relations qui unissaient ces deux pays ou les querelles qui les divisaient.

Pour se rendre de la Marche de Trévis dans le Sud de l'Allemagne et en Autriche il fallait traverser le Frioul. Des troubadours et des jongleurs en assez grand nombre prirent ce chemin, s'arrêtant dans les châteaux ou les petites villes telles que Cividale, San Daniele, Gemona, pour distraire, avec leur art de poètes créateurs ou de récitants accompagnés d'instruments de musique, les seigneurs et le peuple. Dans les strophes lyriques, ou coblas, de leurs chansons, de leurs sirventès, de leurs tensons, de leurs pastourelles, de leurs descorts, de leurs danses, de leurs ballades, ils exprimaient essentiellement la conception morale de l'amour courtois qui tendait à idéaliser la femme et tempérait par des moeurs chevaleresques la rudesse héritée de la féodalité. Ils savaient aussi chanter des poèmes épiques, narratifs ou religieux.

Pour imaginer la vogue dont ils purent jouir, il faut tenir compte d'une double considération linguistique. Durant le long règne presque ininterrompu des patriarches de race germanique, du IV^{ème} siècle au milieu du XIII^{ème}, des soldats, des feudataires, des artistes, des travailleurs emmenés par eux en Frioul, y parlèrent leur langue, y répandirent leurs coutumes, sans entamer la romanité du peuple, «*non che intaccare la romanità della plebe*», nous déclare M. Bindo Chiurlo, l'érudite professeur udinien. Comme leurs ancêtres qui avaient su résister à l'emprise barbare et lombarde, les Frioulans de la féodalité et du haut Moyen Age conservèrent les traditions romaines et un langage qui, tout en appartenant à la famille latine, se caractérisait déjà par une vigoureuse individualité. Aussi comprenaient-ils avec satisfaction les chants et les récits des troubadours, la langue d'oc dérivant elle-même du latin de l'époque impériale et s'apparentant assez par sa fermeté métallique au parler net et fort du Frioul. Et sur celui-ci ne peut-on supposer, de ce chef, une certaine influence de la langue d'oc ?

Les patriarches et leur entourage tudesque n'étaient pas, eux non plus, insensibles à la poésie des troubadours. Leurs compatriotes d'Autriche et de Bavière en goûtaient les attraits. Car nos chanteurs errants portèrent leur lyrisme jusque dans la vallée du Danube, bientôt imités par les primitifs Minnesinger de l'école austro-bavaroise, «*chantres d'amour*» tout imprégnés des théories de l'amour courtois.

Ces Minnesinger firent en sens inverse le même chemin, lorsqu'ils vinrent, à la suite des empereurs d'Allemagne, ducs de Souabe de la maison de Hohenstaufen, voyager et

séjourner en Italie. Le plus célèbre de ceux ci, Frédéric Ier Barberousse, élu en 1152, couronné en 1156, ne s'imposa pas seulement à l'attention de la chrétienté par ses descentes et ses visées de conquête dans la péninsule, par l'ampleur démesurée de son ambition, par sa lutte impie contre la Papauté et par la sauvagerie de ses vengeances répressives, mais aussi par la splendeur d'une cour où la culture impériale stimulait l'efflorescence de la poésie.

Il est avéré que les Hohenstaufen furent de fervents protecteurs des Minnesinger et des troubadours. Or, de 1182 à 1195, siégea sur le trône patriarcal d'Aquilée un proche parent de l'empereur, Godefroy de Hohenstaufen, des ducs de Souabe. Ughelli qui ne semble pas connaître sa véritable origine princière, vante l'élévation de son esprit et la distinction de sa vertu, en ajoutant qu'il fut cher aux empereurs Frédéric Ier et Henri VI. Un témoignage de leur attachement réciproque se révéla dans une circonstance historique où l'amour du sang familial étouffa le sentiment de l'obéissance due au Saint-Siège.

En janvier 1186, pour préparer l'annexion de l'Italie méridionale à l'empire germanique, Frédéric fit célébrer à Milan dans l'apparat le plus solennel le mariage de son jeune fils Henri avec la princesse Constance de Sicile, laide et plus âgée que lui, mais héritière de ce beau royaume. Et le patriarche d'Aquilée son oncle, présent aux noces, osa lui conférer la couronne lombarde. A cette nouvelle, le pape Urbain III suspendit Godefroy de ses fonctions.

Dans son palais d'Aquilée ou de Cividale celui-ci dut accueillir les troubadours de passage avec le goût propre aux princes de sa maison. Et quand son neveu Henri VI, couronné à son tour empereur, conçut le rêve fantastique de soumettre au sceptre des Hohenstaufen toutes les nations de l'Occident et de l'Orient, il connut sans surprise cette strophe d'hyperbolique adulation du Minnesinger Walter de Vogelweide : «A vous le droit de punir et de récompenser. Vous possédez la terre comme Dieu possède les cieux. Vous êtes son vicaire».

Un autre Minnesinger, Rodolphe de Neufchâtel, ressentit une telle estime pour le troubadour Peire Vidal qu'il entreprit d'imiter ses chansons. Aussi bien ce fils d'un marchand toulousain se distingua-t-il par un talent poétique de premier ordre dont son insatiable appétit d'aventures fit apprécier à travers le monde la forme facile, l'idée sincère, les ravissantes mélodies. Incapable de résister aux impulsions de son humeur vagabonde, Peire Vidal est rencontré en Provence, à Gênes, en Lombardie, à Pise, en Palestine, dans l'île de Chypre, à Toulouse, en Espagne, en Frioul, où il enchante ses auditeurs par la prestigieuse originalité de son tempérament de poète-musicien, fait d'un mélange de réalisme et d'idéalisme qui inspirera, au moins dans un sonnet, la muse même de Pétrarque.

Qu'il ait parcouru le territoire du patriarcat d'Aquilée, on ne peut le contester quand on sait que sa soif de pérégrinations et le désir incessant de modifier la trame de ses jours l'entraînèrent jusqu'à la cour lointaine de Hongrie. Il nous en informe dans une de ses chansons :

*«Per ma vida gandar
M'en anei en Ongria
Al bon rei N' Aimeric
On trobei bon abric.*

Pour protéger ma vie je m'en allai en Hongrie chez le bon roi Aimeric où je trouvai un bon

abri».

Le nom du souverain aide à fixer la date approximative du voyage de notre troubadour. Fils de Bela III, Emeri régna de 1196 à 1204. On lui attribue un caractère mobile, mais il s'emporta justement contre les prétentions de son frère André qui lui disputait le trône. Il s'indigna surtout de la félonie des Vénitiens dont la flotte, au service de la 4ème croisade, au lieu d'appareiller directement sur l'Egypte ou la Syrie, conformément aux ordres pontificaux, se détourna de sa route pour s'emparer de Zara en Dalmatie. Il gagna par sa bonté la reconnaissance de Peire Vidal dont je discerne le vrai sens de sa visite en découvrant que la reine était Constance, fille d'Alphonse II, roi d'Aragon, et soeur d'Eléonore, comtesse de Toulouse.

Notre Toulousain aima Alphonse II pour sa culture littéraire, pour son propre talent de troubadour et pour la générosité de son accueil. Il dédia des chansons *al valent rei d' Arago*, qui venait de mourir en 1196, et à son fils, al rei Peire, Pierre II, aussi épris que son père de lyrisme provençal.

Entre 1196 et 1204 il s'était donc acheminé vers la Hongrie, avide de déposer l'hommage de sa ferveur aux pieds d'une jeune reine en qui fleurissait le culte paternel et fraternel de la poésie et dont le coeur vibrait à l'écho des souvenirs et des chants de son pays ancestral. Pour l'aller et pour le retour, la Carinthie ou la Carniole lui ouvrirent leurs passages. Il observait toutes choses, acquérant au cours de ses déplacements une sérieuse connaissance de la vie politique et sociale de son temps dont les traces se trahissent dans plusieurs de ses pièces. Il mourut en Italie vers 1215. Serait-ce en Frioul? Y avait-il accompli quelque autre séjour ? Peut être. De 1204 à 1218 présida avec honneur aux destinées du patriarcat un noble bavarois, Volcher de Leubrechiskirchen. Il nous est représenté comme très érudit dans les sciences divines, cher à la fois aux empereurs d'Allemagne et aux pontifes de Rome, d'une vigilance continue sur le savoir de son entourage et sur la splendeur liturgique de son église.

A n'en pas douter Peire Vidal fréquenta des milieux allemands puisqu'il avoue crument son aversion pour leur parler comparable, dit-il, à «l'aboiement des chiens»,

e lor parlar sembla ladrar de chans

Après la bataille de Muret, 12 septembre 1213, qui vit succomber Pierre II d'Aragon, le triomphe des chevaliers du Nord croisés contre l'hérésie albigeoise détermina le déclin de la poésie méridionale et l'émigration de maints troubadours. Un autre de ceux-ci, le Toulousain Peire Raimon séjourna à la cour d'Este où il chanta la beauté et les vertus de Béatrix d'Este, fille d'Azzo VI, et où il fut en relations cordiales avec le troubadour bolonais Rambertino Buvaelli.

Un de ses compatriotes, Guilhem Figueira, assez mal élevé et courroucé contre la politique temporelle de Rome, fut un adulateur dévoué de Frédéric II, roi de Sicile et empereur d'Allemagne, qui se comportait à l'instar de son aïeul Frédéric Ier en ennemi impie de la Papauté et en brillant protecteur de la poésie provençale. Il vécut à ses côtés dans le Nord de l'Italie et dédia plusieurs sirventès à «sa gentille personne», mais il échangea des amabilités, moins «gentilles», avec un autre fameux troubadour toulousain, Aimeric de Péguilhan, dont le lyrisme élégant, original, vigoureux, qui plairait un jour à Dante, avait conquis les bonnes grâces de l'empereur.

Car, après avoir fréquenté les cours des rois d'Aragon et de Castille, du comte de Toulouse, des marquis de Montferrat, de Malespina, d'Este, Aimeric devint le familier de Frédéric II, et composa en l'honneur de ses protecteurs défunts des *planhs*, qui sont restés

comme des modèles de ce genre d'oraison funèbre. C'est dans le Nord de l'Italie où il devait vivre longtemps, et jusqu'à la fin de ses jours, qu'il rencontra le célèbre troubadour mantouan Sordello, engoué de la langue d'oc dans laquelle il composa ses poésies. Ce personnage, assez peu intéressant, auquel Dante confère la gloire d'un immortel passage de son Purgatoire, avait dû fuir en Provence et jusqu'en Portugal à la suite du scandaleux enlèvement de Cunizza, femme du marquis de San Bonifacio, et soeur des Romano. Il était revenu dans le pays de Cunizza, c'est-à-dire la joyeuse Marche de Trévis, et il y échangea des messages poétiques avec Aimeric de Péguilhan.

Des déplacements en Frioul sont fort probables, de la part de notre Toulousain, attiré par les sympathies trop formelles que nourrissait à l'endroit de l'empereur le patriarche Berthold von Andechs, fils du duc de Moravie, et qui lui valurent une disgrâce momentanée du pape Grégoire IX.

Aimeric de Péguilhan, n'étant mort qu'entre 1260 et 1270, vécut en Italie à la même époque qu'un autre troubadour, très renommé lui-même et qui ne fut pas son ami, Uc de Saint-Cire, originaire d'un village de ce nom en Quercy.

Curieuse figure ce Uc de Saint-Cire qui des étapes de Toulouse, d'Espagne, de Languedoc, de Provence, de Lombardie, parvint à la cour hospitalière des Romano, à Trévis, où il abandonna tout esprit de retour en France. Il y épousa une jeune fille qui réalisait finalement l'idéal de ses chansons d'amour, « *gentil e bella, e fez enfans* ». Il établit désormais sa résidence, pour le reste de sa vie, à Trévis, à Cénéda, dans les environs.

Grâce à ses sirventès, sont remis en lumière certains aspects de personnages et d'événements historiques de son temps. S'il gagne l'amitié fidèle d'Alberico da Romano, expert lui-même dans l'art de faire vibrer la lyre provençale, il ressent une répulsion indignée contre les cruautés de son frère Ezzelino III, associé aux horreurs dont Frédéric II frappait d'épouvante les villes lombardes. Il supplie le ciel de tirer vengeance des crimes d'Ez alino, en s'écriant:

E.l siei gioi mi fan plurar

E.l siei enuoi alegrar,

Ses joies me font pleurer et ses ennuis me réjouissent.

On devine qu'il dut écrire sa pièce hors des atteintes du tyran de Trévis, du côté de Cénéda ou en Frioul, dans une solitude favorable au recueillement où il composa les biographies de maints troubadours de France, entouré de sa femme et de ses enfants.

Lui et ses prédécesseurs en poésie occitane étaient connus d'un de ses contemporains, Bartolomeo Zorzi, vénitien d'origine qui sut allier à la pratique lucrative du commerce le goût supérieur d'un troubadour provençal. Il imita Arnaut Daniel et défendit Peire Vidal, dont il loua la valeur, contre le reproche de folie.

Longtemps prisonnier à Gênes, à l'occasion d'une guerre entre cette ville et Venise, il justifia la conduite de sa patrie en de vigoureux sirventès échangés avec le troubadour gênois, Bonifacio Calvo.

Serait-il l'auteur du planh ou complainte sur la mort du patriarche Gregorio di Montelongo ?

C'est M. Anglade qui me révéla l'existence de cette complainte en langue d'oc, oeuvre

probable d'un Italien, et sa publication dans un recueil très rare. En 1886, parut en effet, à Florence, un volume de mélanges de philologie et de linguistique *in memoria di Napoleone Caix e Ugo Angelo Canello*, dont le monde littéraire déplorait la perte récente. Notre grand romaniste Paul Meyer apporta le tribut de sa sympathie en faisant paraître dans ce recueil un article intitulé *Complainte provençale et complainte latine sur la mort du patriarche d'Aquilée Grégoire de Montelongo*. Nous ne retiendrons que la première qui nous offre un intérêt majeur.

Ces deux pièces, écrites au XIV^{ème} siècle sur l'avant dernier feuillet du chansonnier provençal de l'Ambrosienne, furent signalées en 1870 par M. Bartsch, qui en indiqua le sujet et l'intérêt, «mais, à ma connaissance du moins, nous dit Paul Meyer, elles n'ont pas encore été publiées».

Le personnage qu'elles concernent fut de haute taille. Les histoires d'Italie nous apprennent l'importance de son rôle de légat pontifical en Lombardie, alors que la guerre acharnée des guelfes et des gibelins eu fit l'énergique défenseur du Saint-Siège contre Frédéric II. Plus guerrier qu'ecclésiastique, il remplit toutefois avec dignité, de 1251 à 1269, la charge de patriarche. Avec lui, qui était Napolitain, cessa l'hégémonie séculaire des empereurs d'Allemagne sur le siège d'Aquilée, auquel ils élevaient des prélats de leur race, assez acquis à leur politique pour laisser ouverts à leurs troupes tous les chemins de descente dans la péninsule.

Il orna l'église de Cividale des trophées de ses victoires, mais victime de l'astuce du comte de Goritz qui s'empara de sa personne, il dut subir le traitement sacrilège de la prison dont le délivra l'intervention du roi de Bohême. Des regrets que causa sa mort, s'inspira le poète en langue d'oc, «certainement Lombardi ou Vénitien» estime Paul Meyer : « C'est proprement l'époque où composaient le Vénitien Barthélémi Zorzi et le Génois Boniface Calvo, mais je ne vois pas de raison pour attribuer notre planh à l'un ni à l'autre de ces deux troubadours ».

Simple de forme et de fond, sans être très pure, la pièce présente quelques italianismes, tels que *predon*, *rancor* et le gallicisme *champlor*, chante-pleure, qui est le nom donné à la complainte. Paul Meyer croit qu'elle n'a jamais été publiée. Elle l'avait été pourtant, bien avant lui, par de Rubeis, mais imparfaitement, puis que Giulio Bertoni y a relevé de nombreuses erreurs de lecture et d'interprétation, en confrontant avec l'original les textes de Meyer et de Rubeis.

Pour corroborer notre opinion sur la diffusion de la langue d'oc en Frioul, il serait opportun de reproduire ici d'après le texte de Meyer, une pièce très peu connue, entièrement consacrée à un patriarche d'Aquilée, et qui n'aurait pas, semble-t-il, été écrite en provençal si le protecteur du poète, Gregorio di Montelongo, n'avait pas été familiarisé avec cette langue.

Nous allons mettre en regard la traduction obtenue, à notre prière, de l'amicale et très compétente obligeance de M. l'abbé Joseph Salvat, notre confrère à l'Académie des Jeux Floraux, l'un des plus dignes disciples de M. Anglade par la valeur rayonnante de son savoir de romaniste.

PLANCTUS

I.

En chantan m'aven a retraire

Ma gran ira e ma greu dolor.

Mon chan ges con autre chantaire

*Que chanta de jois e d'amor;
S'en chan de boca, de cor plor,
C'a chantar m'es razos contraire :
Perque mos chanz a nom chanplor,
Que chanz non pot de plor estraire.*

II.

*Bon deu cel plorar e dol faire
Que pert amic ni bon segnor,
Ni ja om, tro qu'en es perdaire,
Non saura d'amic sa valor.
La morz m'a fait conossedor
De mon damage non a gaire :
Tuit cil c'amon prez ni valor
Devon doler d'aquest a faire*

III.

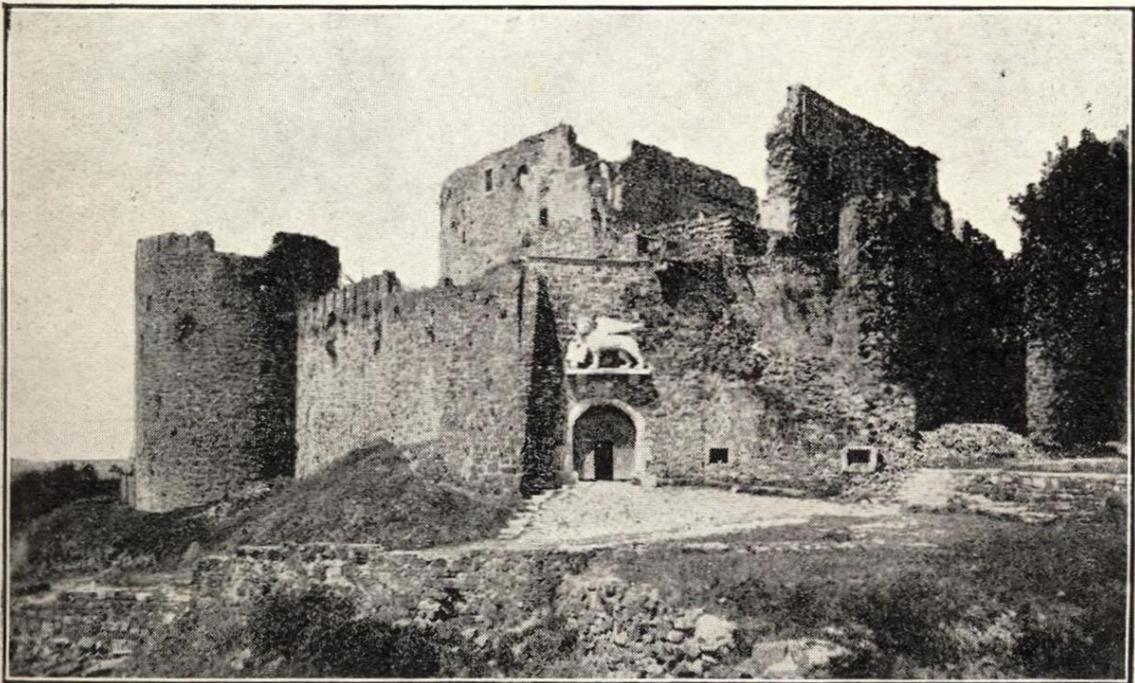
*Morz nos a tolt lo debonaire,
Lo pro patriarcha Gregor,
On avian fait lo (r) repaire
Tuit li bon aib e li mellor.
Qui veira mais tal guidador
Tan pro, tan franc, tan larc donaire!
Passat avia de largor
Alixandre que venquet Dai.re.*

IV

*De lui fes valors esemplaire
E lialtaz castel e tor.
Als bons fo francs e mercejair,
Plen d'umiltat e d'aleg (r) or.
Los crois teni'en tal rancor
Per re non li podion plaire.
Aras sabron gran e menor
Que pert lo filz can mor lo paire.*



Vue de Gemona.



Ruines du Château de Goritz.

PLANH

Complainte - Chant de deuil

I. Il me plaît de raconter en chantant mon grand chagrin et ma grande douleur. Je ne chante pas comme un autre chanteur qui chante de joie et d'amour : Si je chante de bouche, je pleure dans mon coeur, car je n'ai pas de motif pour chanter : c'est pourquoi mon chant s'appelle «chantepleur», car mon chant ne peut m'arracher au pleur.

II. Celui-là doit à bon droit pleurer et se lamenter qui perd un ami ou un bon maître, et l'on ne peut connaître la valeur d'un ami que lorsqu'on le perd. La mort m'a fait comprendre, il n'y a pas longtemps, la perte que j'ai éprouvée : tous ceux qui aiment méritent et valeur doivent se lamenter de cet événement.

III. La mort nous a ravi le débonnaire, l'excellent patriarche Grégoire en qui avaient établi leur demeure toutes les bonnes, toutes les meilleures qualités. Qui verra jamais pareil guide, si bon, si franc, si généreux bienfaiteur ! Il avait dépassé en libéralité Alexandre, le vainqueur de Darius.

IV. La valeur fit de lui un modèle, la loyauté en fit un château et une tour. Pour les bons il fut franc et bienveillant, plein d'humilité et de gaieté. Les méchants, il les avait en si grand mépris qu'ils ne pouvaient lui plaire en aucune manière. Ils sauront désormais, grands et petits, ce que perd le fils quand meurt son père.

V.

Assaz podoin cridar e braire
Friolan el veizin d'entor,
Car be savon lor aversaire
Qu'il an perdut lo bon pastor
Qui los deffendia d'error
Els crois fazia arreras traire.
Lairon, predon e raubador
An jois, car manz en les desfaire.

VI.

Dieus non fes rei ni emperaire
Dels crois tal justizidor,
Tal guerrier ni tal deffendaire
Dels siens ni ab tann de vigor,
Que lai on jazia en langor,
Que greu si podia sostraire,
N'avion li croi tal paor
Que non ausavon vezer l'aire.

VII.

Laissus en son sant luminaire,
O son martir e confessor,
Meta s'arma lo ver Salvaire
E lo deffende de tristor,
Car s'anc nulz om per gentill cor,
Per lialtat ni per maltraire
Deu intrar el palais anchor,

Gregor de Montlong en es fraire.

V. Ils peuvent beaucoup se lamenter et pleurer, les «Frioulans» et leurs voisins d'alentour, car leurs ennemis savent bien qu'ils ont perdu le bon pasteur qui les préservait de l'erreur et faisait reculer les méchants. Larrons, brigands et voleurs se réjouissent, car il en fit détruire un grand nombre.

VI. (Oncques) Dieu ne fit roi ni empereur qui fût si bon justicier des méchants, si bon guerrier, si bon protecteur des biens avec tant de vigueur que lorsqu'il était malade au point de ne pouvoir changer de position dans son lit, les méchants en avaient si grande peur qu'ils n'osaient pas regarder son visage.

VII. Que là-haut, en son saint paradis lumineux, où sont martyrs et confesseurs, le vrai Sauveur mette son âme et la préserve de tristesse, car si jamais homme, par noblesse de coeur, loyauté ou souffrance, mérite d'entrer encore au céleste séjour, Grégoire de Montelongo est son égal.

VIII.

Mon chanplor tramet a la maire
De Jesu crist lo salvador,
E quier li coin umil pecaire
Que prec son filz per sa dolzor
Qu'en la celestial baudor
On son li patriarche maire
Meta l'arma d'aquest ab lor,
Toz om en deu esser pregraire

IX.

A l'archediaque t'en cor,
Chanplor, que te sia gardaire:
Car a del lignage la flor,
Be deu al bon oncle retraire.

VIII. J'adresse ma «chante-pleure» à la mère de Jésus-Christ le sauveur et je lui demande, tel un humble pécheur, de prier son fils (avec toute sa douceur) pour qu'il veuille bien, par un effet de sa douceur, dans la céleste joie où sont les grands patriarches, mettre avec ceux-ci l'âme du nôtre ; tout homme doit faire cette prière.

IX. Envoi. - Vers l'archidiacre va-t-en vite, «Chantepleure», pour qu'il te prenne en considération. Comme il a le prix de la noblesse (race), il doit bien ressembler à son bon oncle.

Il y a dans cette pièce d'autres réminiscences que celles signalées en note par Paul Meyer :

Dieus non fes rei ni emperaire,
dit l'auteur anonyme.

Et je rencontre dans Aimeric de Peguilhan :

es nuls reis pars ni emperaire.

A propos d'*Alexandre que venquet Daire*, Peire Vidal avait déjà lui-même mis en scène Alexandre, mort pour avoir enrichi son peuple, et Darius vaincu par lui, meurtrier de son bienfaiteur :

C Alexandres moric

Per son seru quenriquic

El rei Daire feric

De mort cel quel noirich.

Quant à l'identification de l'auteur, il est malaisé d'en entreprendre la recherche. P. Meyer, G. Bertoni, J. Anglade lui attribuent une origine italienne, et le premier se garde, faute de raisons probantes, de désigner Zorzi ou Calvo. Si la prudence me commande la même réserve, me sera-t-il interdit de glaner quelques indices dont la gerbe semblerait incliner du côté du Vénitien Zorzi ?

Une constatation irrécusable, fondée sur les documents que je découvre en Frioul, c'est l'excellent accord qui ne cessa de régner entre Venise et Grégorio di Montelongo, pendant toute la durée de son patriarcat. Dès 1254, il signe avec elle un traité, auquel prête même serment le perfide comte de Goritz. A des Vénitiens il confie la charge de fabriquer la monnaie patriarcale. Le 8 décembre 1268, il concède une série de privilèges à Marino Zorzi, avec lequel il traite des affaires, et auquel le chapitre d'Aquilée réclamera, en 1271, le restant d'une somme qu'il lui doit.

L'hypothèse que des liens du sang rapprochaient de près Marino Zorzi et Bartolomeo Zorzi est admissible. Et en raison de cette parenté, Grégorio ne serait-il pas intervenu dans la délivrance de Bartolomeo ou du moins dans l'amélioration du sort que le doge lui réservait, à sa sortie de la prison génoise ? Ne lui aurait-il pas offert en Frioul, dans le voisinage de Marino Zorzi, un accueil généreux dont la reconnaissance aurait trouvé son expression dans la plainte de l'Ambrosienne ?.

Que la poésie provençale ait été en honneur sous son patriarcat, comme elle le fut au temps de maints de ses prédécesseurs, me paraît donc une allégation justifiée.

L'action de Bertrand sur le parler frioulan

De 1269, date de la mort de Gregorio, à 1334, année de la promotion de Bertrand, le siège d'Aquilée fut en majeure partie occupé par trois membres de l'illustre famille della Torre, de Milan. Il est permis de croire que, venus de cette Lombardie où les troubadours chantèrent et séjournèrent malgré l'effervescence passionnée des guerres de partis, ils ne restèrent pas étrangers au goût de la langue occitane. Le faste déployé par Raimondo della Torre dans les châteaux d'Udine et de Cividale impliquait la culture de l'esprit d'où ne devait pas être exempte la connaissance d'un contemporain de grand renom, très estimé en Lombardie, à la fois troubadour et compilateur, Ferrarino da Ferrara.

Très choyé à la cour du marquis d'Este, Obizzo II (1264-1293) et puis Azzo VIII (1293-1308), il était proclamé leur maître par tous les jongleurs invités aux réjouissances brillantes de cette cour. Sa biographie ajoute que, avancé en âge il s'en alla sous l'égide du marquis d'Este chez les seigneurs de Trévis, *meser Giraut da Chamin e sos filz*, Gerardo da Camino et ses fils, qui lui faisaient grand honneur, *li fazian grand onor* et, avec une vraie joie de le posséder, payaient de leurs attentions libérales le poétique talent de leur hôte. A l'égal des plus hauts personnages, Gerardo da Camino jouissait dans l'Italie du Nord d'une telle réputation de valeur, de magnificence, de bonté, de respect de la justice, que dans leurs conflits les pays voisins le choisissaient comme arbitre indiscuté. Son titre de protecteur des lettrés et des poètes lui avait gagné, de son vivant, l'amitié précieuse de Dante. Aussi figure-t-il dans le Convivio et son éloge est-il proclamé dans le Purgatoire par la bouche de Marco le Lombard. Il buon Gherardo est l'un des trois vieillards de Lombardie dont les vertus reprochent le plus leurs vices aux temps présents. On pourrait, d'ailleurs, se contenter de le désigner sous le nom de père de Gaia qu'il avait eue de sa seconde femme Chiara della Torre, Milanaise, et qui, ayant épousé son cousin Tolberto da Camino acquit une célébrité par ses intrigues amoureuses, selon les uns, mais plutôt, d'après l'opinion commune et la plupart des commentateurs de la Divine Comédie, par sa beauté singulière et son honnêteté.

En héritant la seigneurie de Trévis, précédemment possédée par Ezzelino et Alberto da Romano, Gerardo et les siens, comtes de Cénéda, ne sentirent-ils pas croître leur prédilection pour la langue provençale, désireux de la propager en Frioul ? Car Gerardo da Camino ne se confina pas dans la seule charge de capitaine général de Trévis. Son ambition le poussait du côté du patriarcat où régnait alors Raimondo della Torre, devenu son parent par son second mariage avec Chiara della Torre. Les débuts parurent avantageux. Il acheta le château de Cavolano et en obtint du patriarche l'investiture, ainsi que l'absolution d'une récente excommunication. A la faveur de ces bienveillantes dispositions, de nombreux nobles frioulans crurent, en signant un accord avec lui, stabiliser la paix dans leur pays. Ils se trompèrent. Chez les Camino se trahissaient souvent des visées de conquête. Les documents m'apprennent que jusqu'en 1299, date de sa mort, le patriarche Raimondo dut excommunier Talberto da Camino et son frère Biaquino, coupables de déprédations graves dans le patriarcat, et même demander du secours aux Padouans contre les prétentions armées de Gerardo. Des arbitres étaient nommés, des trêves conclues, bientôt violées. De sorte que, aux yeux des Frioulans, l'éloge décerné par Dante au *buon Gherardo* pourrait manquer d'une absolue justification. L'aveu même total de ses torts, fait par Gerardo à la fin de 1297, ne semble-t-il pas intéressé dans sa bouche, puisqu'il était préalablement nécessaire au pardon patriarcal et à la nouvelle investiture de ses fiefs ?

L'allusion, qui peut se lire dans le *Paradis*, au propre fils de Gerardo, Rizzardo da Camino, me paraît mieux fondée. Dante nous représente ce seigneur qui seigneurise et va la tête haute, *tal signoreggia e va la testa alta*, quand son meurtre se trame dans l'ombre.

L'orgueilleux Rizzardo, comte de Cénéda, allait en effet la tête haute, et menaçant du geste toute résistance à ses ambitions. Capitaine général de Trévis, à la mort de son père en 1304, il prémédite d'abuser de la force pour empiéter sur les domaines du patriarcat. Un premier conflit l'opposa à son oncle, Raimondo della Torre. Plus libre de ses mouvements avec son successeur, Ottobone de Razzi, il tracassa les gens de Cividale et exigea du patriarche l'investiture des fiefs qu'il tenait de l'Eglise d'Aquilée. Ottobone s'y refusa d'abord formellement ; puis il céda à de pressantes instances, le créant même capitaine général du Frioul, en novembre 1309. En réponse à cette décision conciliatrice et libérale, Rizzardo, le mois suivant, entra dans Udine avec des troupes et tenta de se saisir par surprise de la personne même du patriarche. Il en résulta un soulèvement d'indignation qui hâta, autour d'Ottobone, la conclusion d'une ligue offensive et défensive contre Rizzardo, entre Cividale, le duc de Carinthie et le comte Henri II de Goritz, propre beau-frère de Rizzardo par son mariage avec sa sœur Béatrice da Camino. Faut-il s'étonner si de l'exaspération produite par les agissements tyranniques du comte de Cénéda, se machinait le dessein de se débarrasser de lui, et si un sicaire, chargé de venger l'outrage infligé à une dame de Feltre, l'assassina devant son palais de Trévis, le 12 avril 1312 ?

Nous avons, dans un chapitre du présent travail, raconté les attaques intempestives d'un autre Rizzardo da Camino, neveu de ce dernier, contre Bertrand de Saint Génès qui mata d'une main vigoureuse sa déloyale conduite.

Aussi bien, en évoquant ces souvenirs historiques, notre intention vise-t-elle seulement à déterminer la diffusion probable en Frioul, où s'exerçait l'action constante des Camino, de la poésie provençale si appréciée dans leur cour de Trévis et de Cénéda.

Auprès d'eux, nous l'avons dit, séjourna longtemps le célèbre Ferrarino da Ferrara, identifié par G. Bertoni qui a découvert en ce troubadour compilateur, un maître grammairien de Ferrare, vivant encore en 1330. Il réussit à rendre aux lettrés un service rare en composant un florilège à l'usage des Italiens alors attachés à la langue occitane: une anthologie où étaient recueillies des oeuvres d'une quarantaine de troubadours, sorte de manuel d'exercices et de propagande. Et cette anthologie fut écrite par les soins et par l'ordre de Ferrarino, non à la cour d'Este mais à celle de Cénéda. Le nom du copiste se remarque deux fois sur le manuscrit, Petrus de Ceneta.

N'y a-t-il pas lieu de se demander si Dante ne connut pas ce florilège et s'il ne rencontra pas son auteur à la cour des Camino, tout heureux de converser avec lui dans la langue d'Aimeric de Péguilhan et de Sordello?

Car, chassé de Florence il se réfugia, en 1304, à Vérone attiré par l'amitié de Bartolomeo della Scala. De là, il passa chez Gerardo da Camino, à Trévis, dont l'accueil lui inspira l'éloge exprimé dans le Purgatoire. Puis il poursuivit son chemin jusqu'au château du comte de Henri II de Goritz, son ami, gendre de Gerardo. De sorte que, contrairement aux affirmations de Candido et autres historiens, d'abord adoptée par nous, Dante ne serait pas venu en Frioul sous le patriarcat de Pagano della Torre, de 1319 à 1320, mais plutôt entre 1304 et 1307, ou bien entre 1313 et 1318. C'est la conclusion admissible de Mgr Vale dans une étude très savamment fouillée. Je rapproche deux faits de la date de l'entrée de Bertrand de Saint Génès en Frioul, 1334.

Très vieux en 1330, Ferrarino da Ferrara, dernier troubadour italien, perpétuait aux confins

et sur la terre d'Aquilée les traditions de la poésie occitane dont le flambeau venait d'être relevé, à Toulouse en 1323, par les sept troubadours fondateurs du Gai Savoir, origine de la future Académie des Jeux Floraux.

Dante était mort récemment, 1321. Dans son oeuvre on glane quelques particularités linguistiques et météorologiques qui sont d'évidentes réminiscences de son séjour en Frioul. Il résume ses sentiments en cette expression entendue autour de lui et que prononcent en l'accentuant durement, dit-il, les gens du pays d'Aquilée et d'Istrie : Ces fastu ? . Assurément dans son *Vulgari Eloquentia*, où il traite avec ce dédain le parler des Frioulans, il préfère le langage harmonieux, doux, maniéré, riche en diminutifs, des Florentins et des Vénitiens. Mais il atteste ainsi que le peuple du Frioul, fidèle à sa langue propre, a jusqu'à ce jour résisté sur ce point à l'emprise des Toscans, émigrés à la suite des guerres fratricides entre guelfes et gibelins, et qui furent généreusement accueillis en grand nombre soit à la cour des patriarches de Gregorio di Montelongo à Pagano della Torre, soit dans les villes d'Udine, de Gemona, de Tolmezzo et de Cividale.

De l'exposé de ces deux faits il résulte la conviction que, dès son arrivée dans son patriarcat, Bertrand ne dut pas se sentir aussi étranger qu'il avait pu le craindre, et que nous l'avions supposé nous-même en écrivant sa vie. N'avait-il pas quelque mérite, à son âge, disions-nous, d'aller gouverner spirituellement et temporellement une province lointaine dont il ignorait la langue?

Car, pas plus que les autres dignitaires méridionaux de son temps, il n'était polyglotte. Le pape quercynois Jean XXII avouait au roi de France, Charles IV le Bel, en s'en excusant, qu'il avait laissé quelque temps sans réponse une des lettres de lui, rédigée en français, parce que le français lui était inconnu et qu'il n'avait pu trouver tout de suite, à la curie d'Avignon, un traducteur compétent.

A l'instar de son compatriote, Bertrand ne parlait que le latin et la langue d'oc, qui en dérivait plus anciennement et plus directement que la langue d'oc. Aussi peut on deviner le soulagement de son coeur en constatant autour de lui un reflet de culture occitane, entretenue depuis plusieurs siècles, et une certaine ressemblance du parler local avec le sien. A l'appui de mon opinion, oserai-je formuler une remarque qui a échappé, me semble-t-il du moins, aux historiens frioulans eux-mêmes ?

Si l'administration patriarcale, longtemps allemande, a laissé dans la langue du pays des traces évidentes de germanisme, les patriarches de cette race, et ensuite les Lombards della Torre, vécurent en grands seigneurs, princes plus que pontifes, sans contact immédiat et prolongé avec le peuple proprement dit. Or, dans le souci même de remplir en conscience sa charge temporelle, Bertrand s'affirme toujours pontife avant tout, ambitieux de promouvoir le bien des âmes de son diocèse et de sa province. Il va au peuple, et il devient le plus populaire des patriarches.

Sa bonté, ses bienfaits, son courage, sa sainteté eussent été incapables de lui gagner la singulière popularité affectueuse et reconnaissante dont tous les historiens se sont fait l'écho, s'il n'avait su user du langage direct qui éclaire l'esprit et touche le coeur.

Sans doute dans les synodes et autres réunions du clergé, le latin était couramment employé. Mais dans les rapports constants avec les religieuses et le commun des fidèles ? Aux moniales de Cividale, et d'ailleurs - nous l'apprenons par son biographe Giannetto di Tolosa, il se plaisait à départir la faveur de fréquentes instructions. Débordant de zèle surnaturel, la soif ardente de la prédication l'incitait à prendre la parole, à faire l'homélie dans les nombreuses solennités de l'Eglise. Et au cours de ses divers déplacements à travers les régions de sa principauté il suscitait par son langage autant que par ses actes l'enthousiasme des foules.

Il parlait la langue d'oc, comprise de ses auditeurs, comme s'il eût parlé leur propre langue. Voilà, à mon sens, une explication de l'extraordinaire popularité dont le peuple le vénéra. Et ainsi se justifie cette phrase, citée plus haut, à laquelle la souriante bonhomie de M. Anglade ne pensait sans doute pas attribuer une aussi exacte vérité: « Le Bienheureux B. de Saint Génès ne dut pas avoir de peine à se faire comprendre de ses ouailles. »

La critique de Dante concrétisée dans le *Ces fastu?* aggravée par l'adjonction fantaisiste d'un *s* à *Ce*, a inspiré de nos jours le titre de «*Ce fastu?*» à une très importante revue philologique d'Udine. A l'époque de Bertrand, ces mots pouvaient servir, entre lui et son peuple, de formule de ralliement. S'ils signifient, en italien, *che cosa fai?* et, en français, *que fais-tu, toi?* ils expriment exactement le même sens en frioulan et en occitan : *ce fastu?* Sans oser émettre l'hypothèse qu'ils peuvent être d'importation provençale, on en relève d'équivalents dans les oeuvres de nos troubadours.

«*Per qui fas tal brui?* Pour qui fais-tu tel bruit?» chante Marcabru. «*Tu qu'en faras? Toi qu'en feras-tu?*» interroge Peire Rogier.

Nul ne conteste le savoir de l'ancien professeur *utriusque juris* qui enseigna avec tant d'éclat à l'Université de Toulouse, et dont la cour d'Avignon utilisa la valeur pour la solution des causes portées à ses tribunaux.

En Frioul, son action sur les intelligences est profonde. Il dirige l'instruction de son clergé. Il forme, parmi les chanoines de Cividale, des docteurs capables d'instruire à leur tour. Il dispose d'une riche bibliothèque personnelle dont il retire libéralement, en faveur du couvent des Frères Prêcheurs d'Udine, plusieurs ouvrages intéressant la prédication et la spiritualité. Pour marquer sa prédilection au chapitre de cette même ville qu'il vient de réorganiser, il lui offre le prêt de cinq livres précieux dont il lui laissera la propriété s'il n'en réclame la remise avant sa mort et si les chanoines lui promettent de réserver à son corps une sépulture convenable dans leur église. Et le notaire patriarcal, Gubertino da Novate, nous décrit ces volumes, couverts de cuir rouge, acceptés avec une vive reconnaissance : Un livre de concordances de la Bible ; une Bible, munie de quatre fermoirs en argent; une autre Bible, de moindre dimension ; un grand Bréviaire à grosses lettres ; un «*Flores Sanctorum*» avec fermoirs d'argent.

Ne possédait-il pas des oeuvres profanes, peut-être quelques-unes des troubadours de son pays ? Pourquoi pas ? Son ancien collègue à l'Université toulousaine, Guillaume Molinier, l'un des promoteurs de la renaissance de la poésie occitane, rédigeait alors, à l'usage du Gai Savoir et de tous les poètes de Midi, le fameux code détaillé des Leys d'Amors. Et, de la source la plus autorisée, celle de Giannetto di Tolosa, nous savons qu'auprès de lui trouvaient un accueil chaleureux les purs lettrés.

Sans doute, sa curie comptait des vicaires de ses pouvoirs ecclésiastiques et séculiers d'une remarquable valeur. La science de ses docteurs en droit canon et en lois impériales brillait dans les synodes, les conciles provinciaux et dans les assemblées où se traitaient des affaires civiles. Mais il désirait agréger avec affection à sa compagnie des hommes distingués dans la culture des lettres, pourvu qu'ils fussent d'une parfaite réputation morale : «*Litteratos viros, morum honestate decoros, suis affectuose cupiebat aggregari consortiis*». Père des pauvres, il nourrit deux mille indigents par jour, au cours d'une famine exceptionnelle. En tout temps, et quotidiennement, il invitait dans son palais douze mendiants qu'il servait de ses mains en souvenir des douze apôtres.

Et son biographe, qui fut son commensal, nous le représente, une fois les grâces dites, allant prendre son repas entouré d'une couronne choisie d'hommes fort lettrés : «*Demum benedictione facta, cum devota comitiva potissime litteratorum virorum discumbebat*»

Ne peut-on conclure de ces faits, avec vraisemblance, qu'il étudiait le langage du Frioul, cherchant, par la découverte de racines et de désinences souvent communes, à y adapter sa propre langue, et le pénétrant, à son insu même, de vocables de son pays d'origine ? Dès lors, l'action de Bertrand de Saint Génès sur le parler frioulan me paraît une vérité certaine, si l'on songe surtout à la collaboration de son entourage occitan.

Reprenons la liste des compagnons connus de Bertrand, emmenés du Midi de la France. Arnaud de Saint Génès, son neveu; Raymond de Salvanhac, capitaine de Gemona, Guillaume -Raymond de Salvanhac, chanoine d'Aquilée, et Gailliard de Salvanhac, abbé de Rosazzo, Arnaud de Foix, chanoine d'Aquilée, chapelain du patriarche, curé-plébain de San Daniele, et Pierre de Foix, maréchal-ministre du patriarcat, Jean de Carbonel, Bertrand du Mortier, Etienne de Casser, capitaine-gouverneur d'Udine, Guillaume de Sainte-Arthémie, familier de Bertrand, Pierre de Montpellier, son conseiller, Pierre de la Motte, son écuyer, et Jacques de Puylaroque, portier de son palais, Giannetto di Tolosa, son chapelain, chanoine d'Udine. Et d'autres sans doute, ignorés de nous.

Tous ces personnages parlaient la langue d'oc. Et, comme ils remplissaient en Frioul des charges de premier plan, au nom d'un maître singulièrement aimé, il nous est loisible d'imaginer le crédit accordé par les populations à leurs actes et à leur langage.

Si l'on reconnaît l'influence des Toscans et des Lombards, immigrés en terre aquiléenne, pourrait-on nier celle des Languedociens, sur laquelle les historiens sont restés muets, et à laquelle notre démonstration peut fournir un fondement? Car il faut prendre garde à ne la limiter qu'à la durée du patriarcat de Bertrand, 1334-1350. Giannetto di Tolosa, Jean de Conques, vivait encore à Udine, en 1382, gardien du tombeau du Bienheureux, et, de ce chef, très estimé. Gailliard de Salvanhac continuait de gouverner la puissante abbaye de Rosazzo. Jean de Foix, en 1390, assumait avec autorité la défense de la communauté d'Udine.

Et de plus, a-t-on réfléchi à l'influence conjuguée des évêques quercynois, envoyés dans la région par les papes occitans d'Avignon pour auréoler en quelque sorte la physionomie de Bertrand de Saint Génès? Fortanier de Vassal est patriarche de Grado, de 1351 à 1355.

Pierre du Clusel siège à Concordia, presque à l'ombre d'Udine, de 1348 à 1369, heureux de vénérer les reliques et la mémoire de son compatriote. Gasbert d'Orgueil régit le diocèse de Cénéda, de 1349 à 1376, recueillant sur place les traditions des troubadours et les traces de leur langage. Ces prélats se sont sûrement fait suivre de clercs et de damoiseaux de leur pays, qui ne parlent comme eux que la langue d'oc.

Ce sont, me semble-t-il, des arguments qui commandent l'attention. Il nous reste à leur donner la force probante de quelques exemples.

Une moisson de vocables occitans-frioulans

Les bornes restreintes d'un chapitre dans le cadre de ce livre et mon insuffisance en matière philologique ne me permettent, à l'appui de mes affirmations, qu'un rapide aperçu indicatif des rapports qui existent entre l'occitan et le frioulan.

Il est historiquement certain que si des documents frioulans, vraiment littéraires, n'apparaissent que vers 1380, et si des textes antérieurs à 1300 sont très rares, c'est vers le milieu du XIV^{ème} siècle que la culture de la langue se développe grâce aux écoles de notaires d'Udine, de Cividale, où l'on enseigne même le latin d'après le frioulan. A une époque où le pays se sentait affranchi de la domination allemande, les conditions, plus favorables au parler local, allaient propager dans les gros centres l'instruction populaire.

Or, n'est-ce pas au moins une coïncidence curieuse que ce mouvement se révèle en un temps où Bertrand occupe avec un rare prestige le patriarcat, où sa volonté de promouvoir les études prend, à Cividale, à Udine et ailleurs, des mesures efficaces, et où il recherche la compagnie habituelle des lettrés ? L'activité de ce mouvement ne va-t-elle pas s'amplifier en vertu de l'impulsion donnée par le puissant cerveau de ce vieillard exceptionnel ? Dans une série d'articles très avertis sur les origines du frioulan, un érudit udinien, M. Giuseppe Marchetti, souligne que la contribution la plus abondante apportée à la formation du lexique local, en dehors du latin qui en constitue la base et en est le patrimoine essentiel, provient du germanisme en raison des invasions des barbares, des Goths, des Lombards, des Francs, et de la prédominance des patriarches de sa race. Une part minime doit être faite aux éléments slovènes ou autres, et au grec dont certains vocables ont été transmis par le langage ecclésiastique.

Parmi ces derniers, il en existe deux dont l'apparition est constatée entre 1336 et 1350, justement durant la période du patriarcat de Bertrand : *glesia*, *glesio* (église), et *munigis* (moniales). Ces deux mots sont d'une évidente importation occitane.

Au XIV^{ème} siècle, - et de même aujourd'hui - église se disait *gleyza* et se prononçait *gleyzo*. Dans une de ses poésies religieuses, en dialecte toulousain, insérées dans le corps des *Leys d'Amors*, Guillaume Molinier, le contemporain de notre patriarche, écrivait : *La Santa Gleyza, mayre nostra*.

Et dans son sermon occitan du jour de Pâques, en 1932, faisant allusion aux trahisons et aux épreuves futures, M. l'abbé Salvat s'écriait : «*La Gleiza ne sofrirà, mas ne serà pas trebolada*. L'Eglise en souffrira, mais n'en sera pas troublée».

Quant aux *munigis*, il s'agit des *monges* (pron. *moungés*), *los monges*, ou *las monges*, selon qu'on parle des moines ou des religieuses. Dans sa fable récente, *l'Aze dels Monges*, «l'âne des moines», notre grand poète occitan, Prosper Estieu, nous apitoie sur le sort de ce pauvre âne qui, écrasé sous le poids des provisions recueillies par les frères quêteurs, meurt en chemin et dont la peau de vient un tambour de guerre.

A la fin d'une liste de vieux mots frioulans d'une compréhension malaisée, M. Marchetti cite *ugan*, avec le sens probable de *hoc anno*, «cette année». La signification en est certaine, et le mot pourrait bien dater de Bertrand. *Ongan* (pron. *Ounngann*) veut toujours dire : «cette année». Pareillement, dans les noms anciens de parenté le même auteur rencontre *neuot* et *neuout* (*nevot*, *nevout*), «neveu». Mais c'est exactement le mot occitan qu'employait

le patriarche lorsqu'à Udine il parlait de son neveu, Arnaud de Saint Génès, *mieu nevot* en prononçant *miou nébout*. Pour lui, le château d'Udine, ou tout autre, était le castel. Et M. Marchetti reconnaît que le mot actuel qui le désigne, *cischell*, s'écrivait en remontant le cours des siècles, *cistel*, *chistel*, *chastel*, *castel*.

Sans entrer dans les questions techniques de grammaire, de phonétique, de morphologie - ce n'est pas le lieu - nous nous contentons de démontrer la réalité des rapports entre l'occitan et le frioulan en rapprochant un certain nombre de vocables des deux langues. On en pourrait trouver des centaines et des centaines. Un certain nombre suffiront à la démonstration. Nous leur garderons, autant que possible, la graphie communément admise. On remarquera que leurs désinences sont plus fermes que dans l'italien, dont les voyelles finales sont d'ordinaire supprimées. Ainsi, pour les verbes de la première conjugaison l'infinitif d'aimer sera : en italien *amare*, en frioulan *amâ* et en occitan *aimar*, dont l'*r* tombera à la prononciation, pour ne laisser que *aima*, comme en frioulan. Notons, d'ailleurs, que les troubadours écrivaient *amar*.

FRANÇAIS	OCCITAN	FRIOULAN	ITALIEN
eau	aiga	aghe	acqua
amour	amor	amor	amore
agneau	anhèl	agnell	agnello
anneau	anel	anell	anello
or	aur	aur	oro
oiseau	auzel, ausel, aucell	ucèll	uccello
août	agost, avost	avost	agosto
bâton	baston	bastòn	bastone
baptiser	batiza(r)	batijà	battezzare
beau	bèl, belh, beill	biell	bello
blanc	blanc	blanc	bianco
bon	bon	bon	buono
bonté	bontat	bontad	bontà
bois	bosc	bosc	bosco
bras	braz	brazz	braccio
souffle	bufàda	bufàde	soffio
murmurer	busina(r)	businâ	susurrare
poussée	butàda	butàde	gettata
hurler (chien)	caina(r)	cainà	guaire
calmer	calma(r)	calmâ	calmare
chaleur	calor	calor	calore
troquer	cambia(r)	cambiâ	scambiare
charretée	carretada	carretàde	carrettata
charité	caritat	carità	carità
clair	clar	clar	chiaro
clé	clau	clav	chiave
glousse	cloca	clòche	chioccia
couleur	color	colòr	colore
commencer	comenca(r)	començâ	cominciare

FRANÇAIS	OCCITAN	FRIOULAN	ITALIEN
acheter	compra(r)	comprâ	comperare
crier	crida(r)	cridà	gridare
croix	crots	cros	croce
coeur	còr, cur	cûr	cuore
cousin	cosin	cusin	cugino
couvert	cubert	cuvièrt	coperto
chemin	camin, chamin	çhamin	cammino
chien	can, chan	çhan	cane
chapeau	capèl	çhapièll	cappello
chair	carn	çharn	carne
cheval	Cabal, caval, chibau, chabal	çhavàll	cavallo
détacher	destaca(r)	distacâ	staccare
jour	dia, die, di, jorn	di	giorno
douleur	dolor	dolôr	dolore
demain	deman, doman	domàn	domani
droit	dret	drett	diritto
faire	fa(r)	fâ	fare
foi	fe	fè	fede
brebis	fedà	fède	pecora
femme	femna	fèmine	femmina
foin	fen	fen	fieno
fil	fil	fî	figlio
fidèle	fidel	fidèl	fedele
fleur	flor	flòr	fiore
fleuve	flum	flum	fiume
four	for	fôr	forno
froid	fred	frêd	freddo
frais	fresc	fresc	fresco
fumée	fum	fum	fumo
genou	genolh	genòli	ginocchio
jeunesse	joventut	gioventùd	gioventù
coq	gal	giàll	gallo
église	gleiza	glèsia	chiesa
verre de vin	gòt de vin	got di vin	bicchiera di vino
grillon	grilh	grilh	grillo
enseigner	insegna(r)	insegnâ	insegnare
enfer	infèrn	infiern	inferno
larron	lairon	làri	ladro
lit	leit	iet	letto
juin	junh	jugn	giugno
larme	lagrema	làgrime	lacrima
langage	lengatge	lengàzz	linguaggio
linceul, drap de lit	lensol, linsol, linçou	linçul	lenzuolo
loup	lop	lòv, lôf	lupo
lumière	lum	lùm	lucerna

FRANÇAIS	OCCITAN	FRIOULAN	ITALIEN
briller	lusi	lusi	lucere
mûr	madur	madûr	maturo
main	man	man	mano
miel	mel	mèl	miele
marché	mercat	merchàd	mercato
mois	més	mès	mese
mourir	mori(r) mourì	muri	morire
changer	muda(r)	mudâ	mutare
Noël	Nodal	Nadâl	Natale
nez	nas	nôs	naso
né	nascut	nassùd	nato
neveu	nebot	nevot	nipote
belle-fille	nora	none	nuora
nuit	neit, nech, nioch, nuoich, nhot	nott, gnott	notte
homme	ome, om	om	uomo
oreille	oreilha	orèle	orecchia
jardin	ort	ort	orto
pays	pais	pais	paese
pain	pan	pan	pane
muraille	parèt	parèt	parete
souffrir	pati(r)	pati	patire
péché	pecat	pechad	peccato
poil	pél	pél	pelo
parole	paraula	peràule	parola
peu	pauc	pouc	poco
poids	pès	pès	peso
petit	pichon	pizzul	piccolo
peau	pèl	pièll	pelle
plaisir	plazer	plasé	piacere
pouvoir	pode(r)	podè	potere
pauvre	paure	pùare	povero
prier	prèga(r)	preà	pregare
rage	rabia	ràbie	rabbia
rayon	rai	rai	raggio
cuivre	ram	ram	rame
branche	ram	ram	ramo
grenouille	rana	rane	rana
raser	rasa(r)	rasà	radere
raison	rason	rason	ragione
râteau	rastèl	rastièll	rastrello
regain	regan	regàn	guaime
ruisseau	riu	riu	ruscello
rosée	rosada	rosàde	rugiada
roue	roda	ruede	ruota

FRANÇAIS	OCCITAN	FRIOULAN	ITALIEN
rossignol	rosinhòl	rusignûl	usignuolo
saler	sala(r)	salâ	salare
savoir	sabe(r)	savê	sapere
éclaircir	sclari	sclari	chiarire
obscur	scûr	scûr	oscuro
moissonner	sega(r)	seâ	segare
ensemencer	semena(r)	semena	seminare
soir	ser	sere	sera
assurément	sigur	sigûr	sicuramente
sentir	sinti(r)	sinti	sentire
soleil	solelh, sorelh	sorèli	sole
soeur	sor, sur	sûr	sorella
glaner	spiga(r)	spijà	spigolare
table	taula	taule	tavola
frapper	truca(r)	trucâ	urtare
aujourd'hui	uèi	uèi	oggi
offrir	ufri(r)	ufri	offrire
vieux	vièlh	vièli	vecchio
voile	vèl	vèl	velo
veau	vedèl	vidiell	vitello
vouloir	vole(r)	volê	volere
renard	volp	volp	volpe
genièvre	genibre	zenèvre	ginepro
journée	jornada	zornàde	giornata

J'ose espérer qu'après cette lecture on estimera démontrée la réalité des rapports entre les deux langues. Pour ce qui concerne le frioulan j'ai dressé les tableaux à l'aide du Vocabolario Scolastico Friulano Italiano, simple mais utile petit dictionnaire à l'usage des écoles, que vient de publier M. Alfredo Lazzarini, un de ces doctes professeurs qui se passionnent, en Frioul, pour maintenir haute la gloire de leur pays. Je suis, d'ailleurs, persuadé que la nouvelle édition du grand Vocabulaire de Pirona, que préparent avec une science avisée des hommes de la valeur de Ercole Carletti, Giov. Batt. Corgnali et Ugo Pellis, ouvrira un champ plus étendu à la recherche de ces rapports.

Comme élément complémentaire de ma conclusion, on pourrait glaner des citations dans l'excellente Antologia della letteratura friulana, récemment parue sous la signature autorisée du littérateur et poète qu'est M. Bindo Chiurlo.

Les deux plus anciennes pièces de poésie «artistique» qu'il reproduit datent l'une et l'autre de la fin du XIVème siècle. La première, d'une lecture difficile sur le texte original, a été l'objet d'une controverse, ou plutôt d'une joute linguistique dans laquelle ont brillé MM. Chiurlo, Scrosoppi, Corgnali, et le Finlandais Arthur Langfors. C'est dans le «Ce fastu?» que les dernières lances ont été courtoisement croisées; et aux progrès de la Società filologica friulana, dont cette revue est le parfait organe, préside avec une maîtrise et une compétence supérieures S. Ex. Pier Silverio Leicht, ancien soussecrétaire d'Etat de M.

Mussolini, dont le gouvernement a compris et approuvé l'utile mouvement de renaissance frioulane.

Cette chanson composée de quatre strophes de six vers octosyllabiques, comprend un refrain de deux vers:

*Piruç myo doç inculurit,
Quant yo chi vyot, dut stoy ardit.*

On les traduit communément ainsi : «Ma douce poire aux belles couleurs, quand je te vois, je suis tout gaillard». Assurément il est bizarre que l'auteur compare à une douce poire aux belles couleurs la dame de ses pensées. Malgré l'étrangeté de la comparaison fantaisiste, M. Antonio Scrosoppi, le savant et folkloriste directeur de «Ce fastu?», et d'autres avec lui, la croient justifiée étymologiquement : *piruç* serait le diminutif de *per*, nom frioulan de la poire. M. Langfors, qui détaille la pièce avec l'art d'un remarquable romaniste, préférerait le sens et l'image de poirier en fleurs.

Me permettrais-je, en faveur de l'opinion de M. Scrosoppi, de préciser que si, en occitan, poirier se dit *pèrier* (*perière*), la poire s'appelle toujours *pera* ou *pero* et en certains dialectes *perus*? *Piruç* ressemble assez à *perus*.

Contrairement à l'opinion de MM. Chiurlo et Scrosoppi qui verraient dans cette chanson des traces d'une influence de l'ancienne poésie provençale, M. Langfors n'y découvre que l'influence de la poésie lyrique courtoise, en général, tout en reconnaissant que l'auteur pouvait avoir «des notions de l'ancienne poésie lyrique française». Sans doute s'y rencontrent des idées communes aux poètes du temps, à ceux du Nord et à ceux du Midi de la France ; mais il me semble que l'influence provençale y est indéniable et s'y trahit par l'emploi de certaines formules chères à nos troubadours. *Lial amor*, «loyal amour», est une de celles-ci.

Dans cette chanson, dame belle se dit *dumlo byello*. Cette dénomination *dumlo*, paraît tout d'abord s'écarter du terme usité par les troubadours, *dompna*, ou *doinna*. Au fond, d'après les lois de la phonétique, il s'agit du simple changement d'une des consonnes liquides l. m. n. r. Ainsi l'n du mot latin *orphanus* s'est transformé en l, dans orphelin. Pareillement, l'n de *domna* est devenu l'l de *dumlo* ; et la différence des deux vocables devait être peu sensible à l'oreille si l'on observe que, alors sans doute comme aujourd'hui, l'a de la terminaison féminine est semi-sonnant et se prononce entre a et o, parfois o ouvert, suivant la région.

Quant à l'expression *malvoas bosâr* (*bausâr*), «mauvais trompeur», elle a de très fréquents équivalents dans nos troubadours. Il existe le verbe *bauzar*, tromper. *Malvaz* est d'un emploi courant. La félonie, sous le nom de *bausia*, *bauzia*, est dénoncée par Marcabru, par le Moine de Montaudon, *pensar bauzia*, «méditer fourberie» ; par Cavalier Lunel, *a vos no platz bauzia*, «à vous ne plait la fraude», par Folquet de Lunel, *ple d'orguèlh e de bauzia*, «plein d'orgueil et de tromperie», par Peire Raimon, *ses bauzia*, «sans tromperie».

Enfin, la dernière strophe est une sorte d'envoi où le poète s'adresse à sa chanson :

*Chyançunito, va cum Dyó
A chello dumlo salutant
Di chuy fidel soy servidó...*

«Chansonnette, va avec Dieu saluer la dame dont je suis le fidèle serviteur...», etc.

Cette strophe n'est-elle pas un écho de celle que je remarque dans une poésie de Folquet de Romans qui séjourna en Italie?

Cansonetta, vai ten tot dreit cami,
Vas a midons en cui ai mesperansa
Et digaç li qaia qalqe membransa
De mi...

«Chansonnette, va-t-en ton droit chemin, va vers la dame (midons) en qui j'ai mis mon espérance, et dis-lui qu'elle ait quelque souvenir de moi...», etc.

La sagacité si avertie de M. Corgnali vient d'identifier l'auteur anonyme de «Pirciç myo doç...» avec un notaire de Cividale, Antonio Porenzoni, d'une noble famille milanaise venue en Frioul, au siècle précédent, avec le patriarche Raimondo della Torre, et qui remplit à Udine des charges distinguées. Cette identification m'est précieuse. Quand on connaît la popularité acquise en Lombardie par les troubadours et la diffusion des chansonniers de leur langue dans toute l'Italie du Nord, on a le droit de supposer que les Porenzoni ne restèrent pas étrangers à l'influence provençale dont la pièce en question porte des traces, à mon avis, manifestes.

Même opinion sur la seconde chanson ancienne, une ballade qui débute par ce refrain:

*Biello dumlo di valor
jo ciantarai al vuestri onor...*

«Belle dame de valeur je chanterai en votre honneur.»

Ne rappelle-t-elle pas cette poésie du Moine de Montaudon?

*Bella domna, de vostra gran valor
No sai tan dir...*

«Belle dame, de votre grande valeur je ne sais pas si bien parler », etc.

Et la ballade frioulane continue en ces termes, accessibles aux oreilles languedociennes:

*Con ch'io soi in grant pinsir,
jo vul dirai, si vo voles,
cu zamai no pues durmir,
mangia ni bevi plui d'un mes.*

«Comme je suis dans une grande réflexion, je vous dirai, si vous voulez, que jamais je ne peux dormir, ni manger, ni boire depuis plus d'un mois.»

Il avait dû bien maigrir. Mais le genre courtois s'affirme encore dans les vers suivants:

*Sufrirai preson e torment
Plui ch' ogno altri inarnorat.*

«Je souffrirai prison et tourment plus que tout autre amoureux.»

Voilà des déclarations imitées de Raimbaut d'Orange, Bernard de Ventadour, Peire Vidal, Folquet de Romans, Guilhem Figueira... chez lesquels les prisons et les chaînes de l'amour sont des métaphores très en honneur. Il n'est pas jusqu'à un hémistiche de la fin qui ne paraisse une réminiscence occitane : *al mio podé*, «à mon pouvoir».

D'une cantate toute récente, à la gloire de l'antique basilique d'Aquilée, je cite ces deux quatrains lyriquement évocateurs :

*Ciampanil dal Patriàrcie,
fat di làpidis romanis,
che la vôs des tôs ciampanis
'e si spandi pal Friûl !*

*Vôs di bronz, vôs di prejere
vôs che ciante lis memòriis
i tormènz i amôrs lis glòriis
che son stâz in doi mil ains.*

«Campanile du Patriarche, fait de pierres romaines, que la voix de toutes tes cloches se répande à travers le Frioul !

Voix de bronze, voix de prière, voix qui chante les souvenirs, les tourments, les amours, les gloires qui se sont produits en deux mille ans !»

Tout occitan, sensible à cet appel des cloches, traduit ainsi. Mais il les entendra avec une émotion plus profonde s'il sait que ce campanile colossal, érigé par le patriarche Popone, il y a neuf siècles, avec les ruines de l'amphithéâtre, fut terminé en forme de mitre par les soins dévots du patriarche Bertrand.

A l'image de cette mitre qui domine la plaine d'Aquilée, la pensée de Bertrand n'a cessé de planer sur l'horizon et sur les destinées du Frioul. Sous son égide, en juillet 1929, à Udine, je fus invité par Monseigneur dell'Oste à improviser de petits discours en languedocien populaire dans l'orphelinat Tomadini, à l'école des dames Zitelle, dans l'hospice provincial des enfants trouvés et des marques de compréhension attestèrent la ressemblance, du moins partielle, des deux parlars.

Il existe une touchante complainte de 80 vers en l'honneur de notre patriarche, plus connue que celle de Gregorio di Montelongo et dont la publication intégrale, déjà faite, ne s'impose pas à nouveau. Mais en elle s'harmonisent divers langages, chers à celui qu'on pleure. Ecrite par un anonyme du Frioul, peu après la mort du Bienheureux, entre octobre 1350 et mai 1351, c'est une œuvre de langue frioulane-italianisante où se dévoilent quelques reflets occitans.

*Al nome de Christo e de Sancta Maria
Or m'ascholtate tenz in cortesja
El lamento de la chasa d'Aquileja
Tuti quanti*

« Au nom du Christ et de Sainte Marie, écoutez attentifs en courtoisie la plainte du pays d'Aquilée, tous tant que vous êtes ».

L'auteur s'afflige de la mort du noble patriarche, ce bon rédempteur qui faisait honneur au grand et au petit.

Che fazea honore al grant e al pizinino,

Il décrit la vive douleur de Messire Frédéric de Savorgnano quand il vit tuer son Seigneur,

Quant el vedea ozider le so Signore.

Il entend la protestation du fidèle Gérard de Cucagna :

A quel de Chucagna comenzo à parlare.

« Celui de Cucagna commence à parler ».

Un occitan se fut exprimé en termes identiques, ne supprimant que l'e final.

A la nouvelle du meurtre tout le peuple d'Udine clame son désespoir et porte ensuite le corps à l'église Sainte Marie. En l'apprenant, le Saint Père lui-même, avec les cardinaux, se lamente et à la prière de l'empereur, lui donne comme successeur Nicolas, « qui viendra châtier les traîtres ».

Che li traditori vada gastigando,

Enfin, la strophe ultime glorifie Bertrand sous le signe de la vaillance :

De la chasa d'Aquilea francha lanza

La plui leal che sia en Franza

Che in questo porta momenanza

De prodeze.

« De la patrie d'Aquilée franche lance, la plus loyale qui soit en France, qui en ceci porte souvenance de bravoure ».

L'image est belle de ce chevalier français qui fut pontife et prince temporel, brave de coeur, droit d'attitude morale et physique malgré son âge - telle une lance étincelante de géant - héroïque défenseur de la terre d'Italie, et martyr des libertés de l'Eglise.

